

Logistique Le général allemand Falkenhayn lance une attaque surprise, sur un front réduit. Mais grâce à la mobilisation de presque tous les poilus, facilitée par la Voie sacrée (la route Bar-le-Duc-Verdun), le front tiendra tout au long des neuf mois de bataille.



1916 LA BATAILLE DE VERDUN

ILS NE SONT PAS PASSÉS ! MAIS À QUEL PRIX...

Les Allemands veulent s'emparer de Verdun pour porter un coup au moral des Français. Cet objectif coûtera près de 700 000 soldats tués et blessés.

PAR JEAN-YVES LE NAOUR

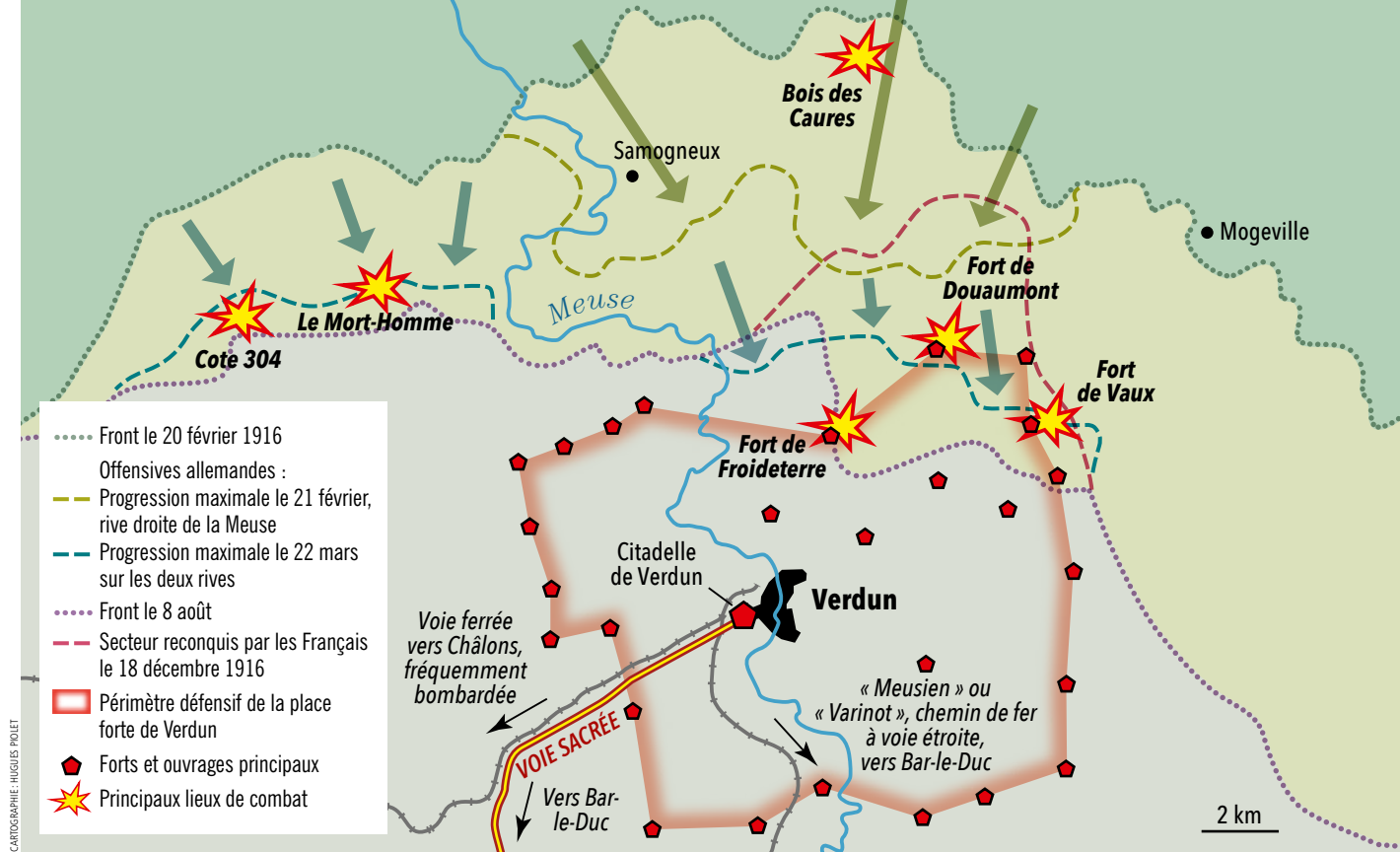
Verdun est la bataille de tous les superlatifs. Trois cents jours d'affrontement et 163 000 morts côté français. Pas étonnant qu'elle soit devenue la métaphore de la Grande Guerre, résumée par la formule héroïque et sacrificielle : « Ils ne passeront pas. » Aussi, dès 1916, Verdun acquiert un statut de mythe patriotique et le conservera jusqu'à nos jours. Pour-

tant, rien ne semblait destiner la région fortifiée de Verdun à devenir le symbole de la grande boucherie de 1914-1918. Pourquoi les Allemands ont-ils attaqué précisément ici, à 250 kilomètres de la capitale, alors qu'ils n'en sont éloignés que de 120 depuis la Champagne ? La question n'est toujours pas éclaircie. La thèse du piège où l'armée française se ferait « saigner à blanc », qui a longtemps prévalu dans l'historiographie, ne tient pas debout. Elle a été formulée



PÉTAÏN

Est-il vraiment le vainqueur de Verdun ? Cela ne va pas de soi. En effet, le 24 février, Joffre considère que la rive droite de la Meuse est perdue, et il confie à Pétain, le 25, la mission d'interdire aux Allemands de franchir le fleuve. Mais, dans la nuit du 24 au 25, le général Castelnau, adjoint et rival de Joffre, se rend à Verdun et prend la décision d'envoyer des renforts sur la rive droite. Dès le 26, l'offensive allemande est enrayée. Quand Pétain arrive le 25 à Souilly, les ordres sont déjà donnés. Ce sont les décisions de Castelnau qui ont donc évité la chute de Verdun. Enfin, devenu trop populaire aux yeux de Joffre, qui craint d'être remplacé, Pétain est éloigné de Verdun le 1^{er} mai. Nivelle le remplace et reconquiert une partie du terrain perdu. En décembre 1916, c'est lui qui est considéré comme le vainqueur de Verdun, et c'est pourquoi il remplace Joffre à la tête de l'armée. J.-Y. L. N.



CARTOGRAPHIE: HUGUES PROJET

Un plan qui tourne court

Le 21 février 1916, Falkenhayn attaque en force sur la rive droite de la Meuse, entre Samogneau et Mogeville, à l'aide de 1200 canons disposant de plus de 1000 obus chacun. Ce n'est que le 6 mars, quand il constate son échec, qu'il se décide à attaquer aussi sur la rive gauche, du côté du Mort-Homme. Mais, à cette date, les renforts français arrivent en nombre. Si les Allemands avaient lancé l'offensive sur les deux faces du saillant de Verdun dès le début de la bataille, la chute de la région fortifiée aurait été inévitable. Le carnage va se poursuivre durant trois cents jours, sur quelques kilomètres de front seulement. J.-Y. L. N.

dès mars 1916 quand, l'offensive ayant échoué, le général Falkenhayn cherchait une explication pour justifier de continuer une bataille qui ne pouvait aboutir. Au départ, en effet, il ne s'agit que de prendre Verdun, afin de porter un coup au moral des Français.

Pour parvenir à leurs fins, les Allemands ont préparé la bataille dans le plus grand secret. À vrai dire, des esprits attentifs ont bien perçu les préparatifs, mais Joffre n'en a aucun moment tenu compte. Il a simplement cru à une tentative d'intoxication. Joffre se moque d'autant plus de Verdun qu'il prépare, avec les Britanniques, la grande opération de la Somme, qui doit être décisive. Hors de question de se laisser distraire !

Le 21 février, quelque 1,5 million d'obus s'abattent sur un petit secteur du front, ce qui inaugure une nouvelle ère de la guerre, celle de la *Materialschlacht*, la « bataille de matériel ». Falkenhayn veut simplement anéantir les Français sous un déluge d'acier, conquérir le terrain par le canon, « marcher sur des cadavres », selon sa propre expression. Et pourtant, cela ne fonctionne pas.

L'orgueil et l'opinion

Les poilus résistent, isolés, sans ravitaillement, et finissent par se battre à coups de pelle, faute de munitions. Ils se savent condamnés mais ne reculent pas, se faisant tuer jusqu'au dernier, à l'image des 1300 chasseurs du colonel

Driant qui bloquent, deux jours durant, l'avancée de 10000 soldats ennemis. Ce sacrifice permet aux réserves de colmater les brèches. Le commandement, coiffé par Pétain, mettra ensuite en place une « noria » – la relève régulière des unités engagées, afin de supporter l'enfer des combats – et, surtout, garantira à Joffre que les divisions envoyées en renfort lui reviendront vite pour mener l'offensive de la Somme.

Bataille de logistique, comme l'illustre la fameuse Voie sacrée – et ses camions roulant de jour comme de nuit –, Verdun n'est pas vraiment une bataille stratégique. La chute de la région fortifiée – d'ailleurs évoquée dans un premier temps par Joffre – n'aurait eu aucun impact militaire, puisque les lignes françaises se seraient rétablies derrière la Meuse. Mais la violence de l'attaque et la force de la résistance française, l'entêtement des assaillants et la détermination des défenseurs font très vite de cette bataille un symbole.

Dès lors, plus personne ne peut céder, car ce serait être vaincu devant l'opinion. Le carnage de Verdun est donc une bataille d'orgueil, d'opinion, un affrontement moral et politique avant tout. Elle l'est d'autant plus pour >>>

L'EMPREINTE LOCALE

» Falkenhayn, qui se sait menacé dans son poste, car il est critiqué par le maréchal Hindenburg. Il doit absolument obtenir un succès, alors il s'accroche en affirmant que Verdun est une « pompe à sang ». Finalement, il doit cesser d'attaquer quand les Alliés s'élancent sur la Somme, le 1^{er} juillet 1916. L'ego de Falkenhayn aura coûté la vie à 141 000 Allemands et ne lui aura pas sauvé la mise. En août, il est remplacé par Hindenburg. Enfin, l'ennemi ayant dégarni le front de Meuse pour mieux résister sur la Somme, le général Nivelle passe à la contre-attaque et, d'octobre à décembre, reprend une partie du terrain perdu depuis le 21 février. Bref, une bataille parfaitement inutile; 300 000 hommes morts pour rien.

Guerre et paix

La propagande et la mémoire, en revanche, transforment l'horreur en héroïsme et taillent dans la boue et le sang le portrait de poilus inflexibles. Le mythe du sacrifice déshumanisait les combattants en en faisant des statues et des légendes – comme ces Vendéens de la Tranchée des baïonnettes, prétendument enterrés vivants, baïonnette au fusil. Ce n'est pas un hasard si cet endroit

Le Mémorial de Verdun. Entre pèlerinage et tourisme de mémoire, le champ de bataille de Verdun s'est très vite couvert de monuments, de stèles et autres lieux de mémoire – du fort de Douaumont à celui de Vaux, en passant par le bois des Caures ou la Tranchée des baïonnettes. Il manquait cependant un

musée pour expliquer la bataille. Celui-ci, inauguré par Maurice Genevoix en 1967, prend le nom de « Mémorial » et non de « musée », car nombre d'objets ont été donnés par les anciens poilus, avec un objectif de transmission d'une mémoire patriotique. Fermé en 2013, il rouvre le 21 février 2016

pour le centenaire de la bataille, avec une nouvelle scénographie franco-allemande pensée par des historiens. Même s'il a conservé son nom, le Mémorial est devenu un musée. **J.-Y. L. N.**
Mémorial de Verdun,
 Fleury-devant-Douaumont (55)
<https://memorial-verdun.fr>

accueille le premier monument commémoratif de la bataille, inauguré en 1920: il épouse parfaitement le mythe de la résistance acharnée. Il y en aura d'autres, à commencer par l'ossuaire de Douaumont et ses 130 000 cadavres des deux nationalités.

Parce qu'elle représente le visage dans lequel la France en guerre se reconnaît, une nation agressée qui se défend avec énergie; parce que les trois quarts des unités y ont combattu, du fait de la « noria »; parce qu'elle constitue la pire épreuve du conflit pour les Français; parce qu'il s'agit d'un duel franco-allemand, sans aucune participation britannique, Verdun a fini par résumer toute la guerre. La fierté et la souffrance à la fois. Le « J'ai fait Verdun » des anciens combattants suffisait, dans l'entre-

deux-guerres, à réduire au silence n'importe quel contradicteur. Une autre dimension vient s'ajouter, quand la réconciliation franco-allemande et la construction européenne dépouillent Verdun de sa dimension nationaliste. Boucherie absurde et sans issue, elle incarne bien cette guerre dont Français et Allemands se voient désormais comme les victimes.

Ainsi, en septembre 1984, François Mitterrand et Helmut Kohl se tiennent la main devant les morts de Verdun, comme un couple scellé par des noces de sang. Des gestes d'amitié renouvelés en 2016 par François Hollande et Angela Merkel. Drôle de destinée mémorielle pour l'enfer de Verdun, qui, après avoir vanté le sacrifice patriotique, en est venu à incarner la paix... ♦



Cendres Haumont, à 16 km de Verdun, tombe aux mains des Allemands dès les premiers jours de l'offensive. Reprise en octobre 1918, la localité, abandonnée, a été, comme huit autres, déclarée « village mort pour la France ».

COLL. O. CALONGE / ADOCC PHOTOS

Verdun. Une mémoire en perpétuelle évolution

Commémoration. Il y a cent dix ans débutait la bataille de Verdun. En France, son nom a résumé tour à tour l'héroïsme puis le sacrifice des poilus. Elle marque aussi, depuis les années 1960, un point de réconciliation entre Paris et Berlin, soigneusement entretenu par les deux pays.



L'historien François Cochet, spécialiste de la Grande Guerre et président du conseil d'orientation scientifique du Mémorial de Verdun, revient sur les mutations de la mémoire de la bataille dans l'imaginaire national.

HISTORIA – Pourquoi, pour les Français, la bataille de Verdun est-elle devenue emblématique dès son déclenchement?

François Cochet – C'est d'abord dû à son caractère défensif: l'Allemand étant considéré comme l'agresseur, le combat acharné des soldats français à Verdun est perçu comme pleinement légitime. À l'inverse, pour les Allemands, la bataille emblématique de la Grande Guerre n'est pas Verdun mais la bataille de la Somme, qui démarre quelques mois plus tard, à l'été 1916, parce que, cette fois, les défenseurs sont les Allemands.

D'autre part, contrairement à l'autre grande victoire défensive française, la bataille de la Marne de septembre 1914 – durant laquelle les combats s'étendent sur un front de près de 200 kilomètres –, Verdun se déroule sur un champ de bataille resserré, plus facilement identifiable, quelques milliers d'hectares qui deviennent vite un terrain sacré pour la nation française,

avec ses lieux emblématiques qu'il faut défendre à tout prix, à commencer par les forts de Vaux et de Douaumont. Enfin, Verdun concerne toute l'armée française, ou presque, car le général Pétain, principal commandant côté français durant les premiers mois de la bataille, instaure ce qu'on a appelé la «noria»: conscient de la dureté extrême des combats, il fait se relayer à Verdun la plupart des divisions d'infanterie de l'armée française, qui ne montent en première ligne qu'à une seule reprise, pendant une dizaine de jours en moyenne, avant d'être remplacées. Au cours de l'année 1916, trois quarts des fantassins français, soit 1,5 million d'hommes, ont ainsi combattu à Verdun, ce qui l'a consacré comme symbole national.

Comment Verdun se transforme-t-il en lieu de mémoire une fois la paix revenue?

Dès la fin de la guerre se développe un tourisme mémoriel – un guide Michelin du champ de bataille de Verdun est publié en 1919. Les hommes qui y ont combattu ainsi que les proches des plus de 160 000

soldats français morts ou disparus effectuent des pèlerinages à travers cette zone désolée, constellée de trous d'obus, qu'on se garde bien de niveler pour la rendre de nouveau exploitable, mais qu'on sanctuarise au contraire, en la plantant d'arbres. Ces visiteurs érigent spontanément des monuments, généralement modestes, qui commémorent ici un disparu, là l'action d'un régiment.

Parallèlement à cette mémoire combattante, qui témoigne des souffrances individuelles et se teinte de pacifisme, l'État et les chefs de l'armée développent un discours patriotique, héroïque, qui s'incarne notamment dans le site de la «tranchée des baïonnettes»: à la fin de la guerre, on a retrouvé dans un secteur de la bataille des fusils alignés dont seuls les canons sortaient de terre – sans doute plantés là pour marquer une sépulture improvisée. La légende d'un groupe de soldats qui auraient été enterrés vivants par l'explosion d'un obus allemand alors qu'ils s'apprêtaient gaiement à charger se développe alors. C'est faux,

“À Verdun luttent les trois quarts des soldats français, ce qui en fait un symbole”



AFP

impossible techniquement, car les obus creusent plus qu'ils ne comblent, mais les autorités laissent prospérer le mythe et ce site devient très visité.

Durant toute l'entre-deux-guerres, cette mémoire héroïque, officielle est cultivée lors des cérémonies annuelles qui célèbrent la victoire. Pétain en devient la figure quasi sainte à la faveur d'une habile politique de communication, qui lui permet de s'imposer dans l'opinion comme le « vainqueur de Verdun » – alors que c'est en réalité le général Nivelle qui, après avoir succédé à Pétain dès le printemps 1916 à la tête des troupes de Verdun, a posé les bases du succès finalement remporté en décembre. Et au printemps 1940, la mémoire de cette victoire reste suffi-

samment prégnante chez les Français pour que, après à la débâcle, ils se tournent massivement vers leur « héros ».

Comment la mémoire de la bataille a-t-elle évolué après la Seconde Guerre mondiale ?

À la Libération, la gloire des poilus est ringardisée par l'héroïsation des résistants. La mémoire officielle de Verdun souffre aussi, bien sûr, des agissements de Pétain durant l'Occupation. À partir des années 1960, la geste héroïque de la bataille s'estompe définitivement au profit de la mémoire des combattants, de leur sacrifice, de leurs souffrances. Dans l'opinion s'impose peu à peu la dénonciation de l'absurdité des combats de la Grande Guerre, tandis que les historiens fran-

Main dans la main

La fameuse visite du chancelier Kohl et du président Mitterrand de la nécropole de Douaumont en 1984 achève le rapprochement entre les deux anciennes puissances belligérantes.

çais, dans la foulée de l'école des Annales, vont délaissier l'« histoire-bataille », et celle des chefs militaires, pour se pencher sur l'expérience combattante, notamment à Verdun.

C'est aussi le moment où, dans le cadre de la politique de réconciliation entre France et Bonn lancée par de Gaulle et Adenauer, se développe la mémoire partagée, franco-allemande, d'une bataille qui a fait presque autant de morts et de blessés côté allemand que français ; la poignée de main entre Mitterrand et Kohl, en septembre 1984, consacre un processus qui est déjà bien engagé. Aujourd'hui, un quart des 300 000 visiteurs annuels des différents sites de Verdun sont Allemands. **PROPOS RECUEILLIS PAR CHARLES GIOL**

La construction d'une légende

La bataille de Verdun fut longue – et meurtrière. Mais comment expliquer qu'elle tienne une telle place dans la mémoire française au point d'éclipser les autres combats ?

Par Gerd Krumeich et Antoine Prost



LES AUTEURS
Gerd Krumeich est professeur émérite à l'université Heinrich-Heine de Düsseldorf.
Antoine Prost est professeur émérite à l'université Paris-I et préside le conseil scientifique de la Mission du centenaire. Ces deux grands spécialistes de la Première Guerre mondiale viennent de publier ensemble *Verdun, 1916* (Tallandier).

Cent ans après, que restait-il de Verdun et des grandes batailles de 14-18 ? Risquons-nous d'en perdre la mesure ? Leur souvenir s'efface-t-il ? Le centenaire nous fait sentir que quelque chose a vraiment changé. Ce qui fut un élément majeur, et même fondateur, de la mémoire nationale en France s'est transformé.

Un statut exceptionnel

Pour les Français, la mémoire de Verdun fut, jusque dans les années 1960, un vrai rappel de la nation à elle-même, à une communauté nourrie de souffrances subies en commun et d'une volonté inaltérable de résistance à tout prix. C'était l'histoire de tous les soldats français qui avaient combattu pour empêcher les Allemands de rompre le front et d'avancer vers Paris : ils ne sont pas passés.

Les poilus et les *Feldgrau* de Verdun avaient souffert pendant près d'une année d'une façon indicible dans une série d'attaques et de contre-attaques où le combat rapproché sous ses formes les plus extrêmes se combinait avec un bombardement par des canons de tous calibres comme le monde n'en avait encore jamais

vu. Ce fut l'enfer de Verdun, un enfer où l'armée allemande perdit 370 000 hommes, dont 142 000 morts, les autres étant blessés ou disparus, et l'armée française un peu plus, dont 163 000 morts ; 163 000 soldats tués, gazés, écrasés, pulvérisés, déchirés, déchiquetés, au point que très souvent ne subsistaient que des débris humains que leurs camarades, épargnés pour cette fois, piétinaient en continuant leur marche vers la mort. Ils n'avaient pas le choix. Ils se plaignaient d'être menés à l'abattoir, mais ils y montaient malgré tout parce qu'ils avaient le sentiment qu'il fallait être là, que là se jouait le destin de la guerre, et donc de la patrie.

Leur sort a été très bien dit par le maréchal Pétain dans *La Bataille de Verdun*, paru en 1929 : « Ils étaient décidés à sauver Verdun et la France et supportaient de la sorte, stoïquement, ces fardeaux surhumains. Ils se pliaient tout simplement – non sans un soupçon de fatalisme – à ce devoir rigoureux. Ils étaient moins enthousiastes que virilement décidés et leur force reposait avant tout sur une volonté inébranlable de protéger leurs familles et leurs biens des envahisseurs. »

De ce sacrifice dans l'ultime souffrance est sorti un très grand mythe qui a été repris et cultivé par trois générations de Français, tant que vivaient les anciens combattants et leurs enfants. Mais ceci ne suffit pas à expliquer le statut mémoriel exceptionnel de Verdun, qui dépasse en France de très loin celui de toutes les autres batailles de la guerre, alors même qu'elles ont été parfois tout aussi meurtrières, et que leur importance stratégique n'est pas moindre. Qui se rappelle l'engagement des soldats français sur la Somme, quelques mois après Verdun ? Quel historien le raconte, hormis Pierre Miquel, qui intitulait justement son livre *Les Oubliés de la Somme* (Tallandier, 2001) ? Qui se souvient des combats très durs sur le front d'Orient ? Où sont commémorées la souffrance et la mort des centaines de milliers de soldats qui périrent en 1918 dans ce printemps de sang que furent l'offensive Michael et la seconde bataille de la Marne ? La mémoire de Verdun a longtemps dominé, voire étouffé, le souvenir des autres batailles. Comment l'expliquer ?

Plusieurs particularités ont contribué à diffuser et à élargir la mémoire de cette bataille. Comme le commandement, au lieu de reconstituer sur place par des renforts – ce que font les Allemands – les divisions « brûlées » dans l'enfer de Verdun, les a remplacées chaque fois

70 divisions sur la centaine que comptait l'armée française ont combattu à Verdun. C'est la bataille « faite » par le plus grand nombre de Français

qu'il le pouvait par des divisions fraîches – c'est ce qu'on a appelé la « *noria* » –, plus de 70 divisions sur la centaine que comptait en 1916 l'armée française ont combattu à Verdun. C'est la bataille qui a été « faite » par le plus grand nombre de soldats français.

Second facteur important, de toutes les batailles de la guerre, c'est la seule qui ait été purement franco-allemande, les autres ayant vu l'engagement simultané de troupes alliées. Ajoutons que, pour les Français, Verdun reste au final, en décembre 1916, une victoire – pour les Allemands, l'offensive alliée sur la Somme, le 1^{er} juillet, met un terme à la bataille.

Ces raisons ne se sont fait sentir qu'à moyen terme. Or le mythe de Verdun se constitue dès février-mars 1916, quand la ville devient l'emblème même de la résistance française alors qu'on ne sait pas encore que la bataille durera si longtemps, sans alliés et avec ce système de relèves.

Le mythe de Verdun n'est pas, en effet, le simple produit des souffrances extrêmes et du martyre qu'a connus ce lieu : il a été construit dès les débuts de la bataille par une pluralité d'acteurs qui lui ont assigné une signification de défense ultime de la patrie.

Défendre coûte que coûte

Au point de départ, la décision de défendre Verdun coûte que coûte sur la rive droite. Elle est prise par les chefs de l'armée, Joffre et Castelnau, ainsi que par Briand, le chef du gouvernement. L'attaque allemande est déclenchée le 21 février – les officiers allemands voyaient dans Verdun un saillant qui menaçait leurs liaisons et pouvait permettre aux Français de les attaquer sur leurs flancs. La supériorité allemande, jointe à l'impréparation française, en a fait un grand succès pour les Allemands, qui ont avancé de plus de 6 kilomètres en quatre jours, et occupé le fort de Douaumont, gardé ▶▶▶



« Ils ne passeront pas »

Difficile de trouver la paternité de cette phrase, attribuée à tort à Pétain. Le 11 mars 1916, dans son ordre du jour, Joffre concluait : « Vous serez de ceux dont on dira : « Ils ont barré aux Allemands la route de Verdun. » » Dans un ordre du jour du 23 juin, Nivelle déclarait : « Les Boches attaquent. Vous ne les laisserez pas passer, mes camarades. » C'est dans la presse, la correspondance et la chanson qu'il faut chercher l'expression exacte, même si l'esprit était là chez tous les défenseurs. René Prieur, médecin auxiliaire, prisonnier des Allemands, leur affirme « [qu'ils] ne passer[ont] pas ». Certains blessés dirent au médecin Georges Duhamel : « Ils ne peuvent plus passer maintenant. » Des chants patriotiques diffusent ce thème, comme *L'Angélus de Verdun* ou *Ils n'passeront pas*. Le 13 septembre 1916, dans son discours d'hommage à la Ville de Verdun qu'il décorait, le président Poincaré utilisa l'expression « On ne passe pas ». Ci-dessus : affiche de Jean Dreville pour le film d'Émile Buhot *On ne passe pas ! Verdun*, 1927.

Jean-Marc Delaunay

Professeur émérite à l'université Paris-3-Sorbonne-Nouvelle

Verdun, jour par jour

C'est pour affaiblir les Français et les forcer à une paix séparée, avant de se retourner contre les Britanniques, que Falkenhayn attaque Verdun.

21 février 1916

Un pilonnage infernal

A 7 h 15, 1 200 canons et 200 mortiers entament un terrible carnage le long des lignes françaises. A 16 heures, le Kronprinz lance ses bataillons d'assaut, dont les redoutables *Sturmtruppen* chargés de tout nettoyer à la grenade, à la mitrailleuse et au lance-flammes. Dans le bois des Caures, les rescapés menés par le lieutenant-colonel Driant parviennent à stopper la progression ennemie. En quatre jours, les Français cèdent 6 à 8 km.

25 février

La surprenante prise du fort de Douaumont

Alors que Pétain est nommé à la tête de l'ensemble des forces armées de la rive gauche de la Meuse, les troupes allemandes se concentrent sur le fort de Douaumont, perçu comme un élément clé du système défensif français. Prudemment, ils encerclent l'ouvrage et découvrent une citadelle désertée.

6-13 mars

Semaine sanglante au bois des Corbeaux

Sur la rive gauche de la Meuse, l'offensive allemande ne fait que commencer, et le bois des Corbeaux devient le triste théâtre d'une série d'attaques et de contre-attaques qui s'étendent sur plusieurs jours.

31 mars

Combats aériens

Grâce à l'action du commandant Tricornot de Rose, les Français

gagnent, courant avril, la maîtrise du ciel en soutien aux batailles terrestres.

9 avril

Le Mort-Homme attaqué

Malgré l'exhortation de Pétain : « *Courage, on les aura !* » le sommet nord du Mort-Homme est pris dans la journée. Le 1^{er} mai, Pétain est remplacé par Nivelle, mais nommé commandant du groupe d'armées du centre.

2-7 juin

La résistance du fort de Vaux

Poursuivant leur avancée vers Verdun, rive droite, les Allemands assiègent le fort de Vaux mais se trouvent confrontés à la garnison du commandant Raynal. Pendant une semaine, ces 600 hommes résistent tant bien que mal. Le 7, ils ne sont plus que 250 à se rendre.

23 juin

Arrêtés à Froideterre

Les Allemands lancent une grande attaque, sachant qu'ils vont bientôt être eux-mêmes attaqués sur la Somme par les Alliés. Ils sont arrêtés à l'ouvrage de Froideterre.

11 juillet

Le tournant de Souville

L'ultime offensive contre Verdun vient buter contre le fort de Souville. Falkenhayn donne la priorité à la Somme et ordonne une stricte tactique défensive à Verdun.

24 octobre

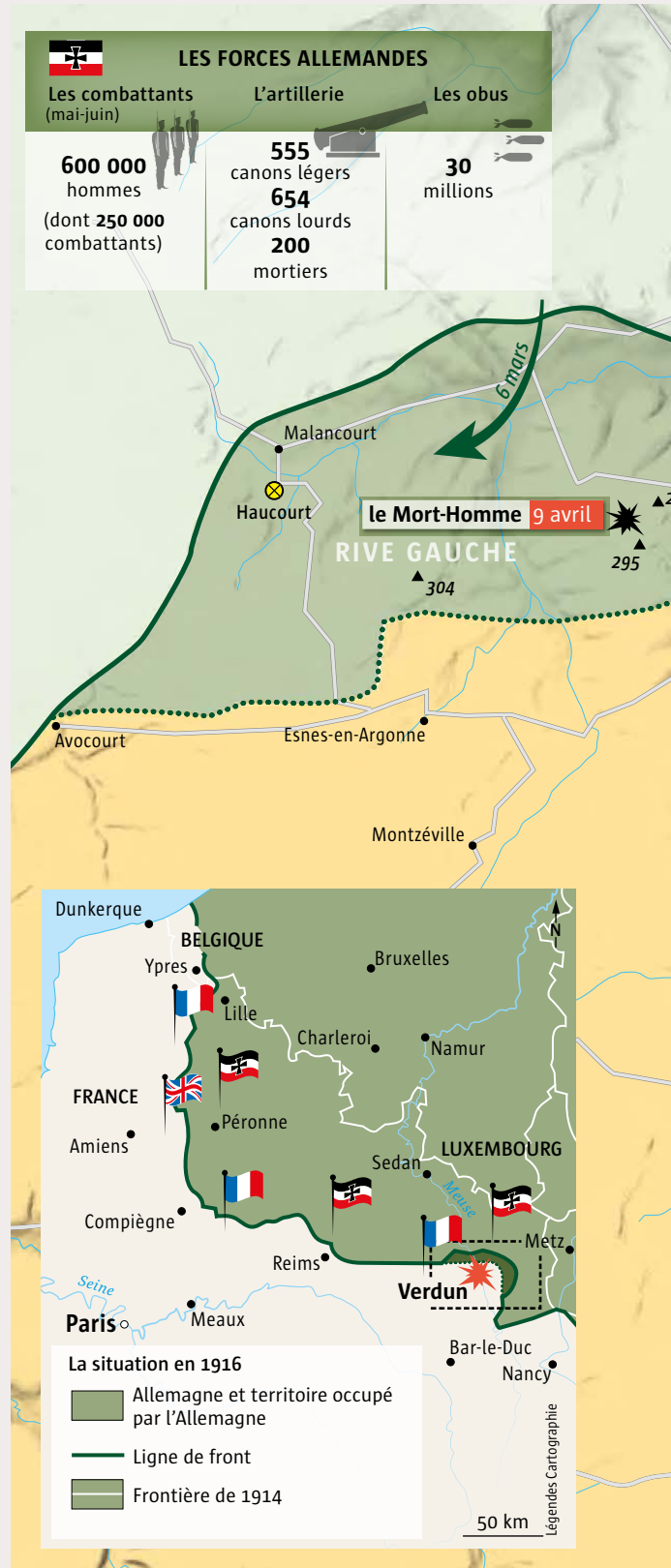
La contre-offensive française

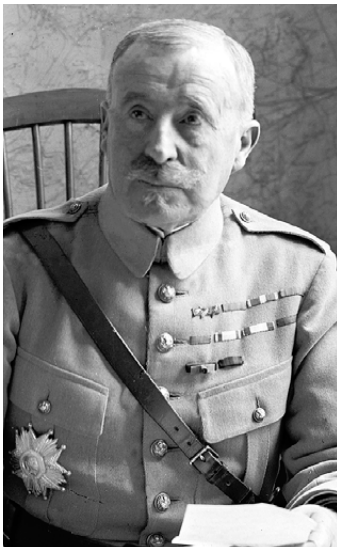
Sous l'autorité de Nivelle et de Mangin, la reconquête des territoires perdus s'organise. En quelques semaines, Douaumont et Vaux sont repris.

15 décembre

Les Allemands refoulés

Dernier assaut pour reprendre Bezonvaux. ■





Mangin

En quelques semaines, les offensives de reconquête que le général (ci-contre) mène à Vaux et Douaumont anéantissent huit mois d'efforts allemands.

Nivelle Le 1^{er} mai 1916, ce général (à gauche) succède à Pétain à la tête de la II^e armée chargée de défendre Verdun, puis à Joffre comme commandant en chef des armées.



Douaumont

A l'initiative de l'évêque de Verdun Charles Ginisty et de l'ancien commandant de la place de Verdun le général Valantin, un projet d'ossuaire prend forme dès 1920 pour recueillir les restes des disparus. Ci-dessus : la première inauguration de l'ossuaire encore inachevé, en 1927.

DANS LE TEXTE

Journal d'un brancardier



« Jeudi 29 juin. Les débris du 106^e sont donc revenus, couverts de boue des pieds à la tête ; il reste encore de l'énergie dans certains regards ; la plupart, cependant, sont complètement abrutis ; ils étaient partis 1300 ou 1400 et sont revenus 3 ou 400. Là-haut c'est la 'pagaille' complète, le désordre inexprimable ; des obus et des obus, et encore des obus. On boit l'eau sale des trous d'obus ; on attaque à trente des redoutes dans lesquelles on trouve un homme vivant et fou furieux, un autre endormi, plus des monceaux de cadavres. [...] C'est la guerre des explosifs contre l'homme, et l'homme en sort toujours vaincu. »

J. Hustach, *Brancardier à Verdun*, journal inédit, juin-août 1916, présenté et établi par J.-N. Jeanneney, Arles, Portaparole, 2016, p. 42. Un témoignage effroyable d'une exceptionnelle qualité littéraire.

▶▶▶ plus que défendu par une soixantaine d'hommes. Le 25, les Français étaient au bord de la déroute. Militairement, il aurait été sans doute plus commode d'abandonner la rive droite, de se replier sur la rive gauche de la Meuse et d'y organiser une défense plus facile à alimenter. Le choix de défendre Verdun à tout prix sur la rive droite en a fait le symbole même de la résistance, le lieu sacré où les Allemands devaient être arrêtés.

C'est le mot de Nivelle du 23 juin : « *Vous ne les laisserez pas passer.* » C'est, le 11 mars 1916, l'ordre du jour de Joffre, qui n'avait pourtant pas cru à l'imminence d'une attaque allemande sur Verdun, ni à la nécessité de défendre la ville à tout prix : « *Soldats de l'armée de Verdun ! Depuis trois semaines, vous subissez le plus formidable assaut que l'ennemi ait tenté contre vous. L'Allemagne escomptait le succès de cet effort [...] auquel elle avait consacré ses meilleures troupes et sa plus puissante artillerie. [...] Elle avait compté sans vous ! Nuit et jour, malgré un bombardement sans précédent, vous avez résisté à toutes les attaques et maintenu vos positions. [...] Le pays a les yeux sur vous. Vous serez de ceux dont on dira : "Ils ont barré aux Allemands la route de Verdun."* »

C'est enfin l'ordre du jour de Pétain, du 10 avril 1916 : « *Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes. Les assauts furieux des soldats du Kronprinz ont été partout brisés. Fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la II^e armée ont rivalisé d'héroïsme. Honneur à tous ! Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier... Courage, on les aura !* »

De nos jours, de telles citations étonnent et semblent outrageusement patriotiques. Il y a cinquante ans, elles auraient paru superflues, puisque la plupart des Français les connaissaient et certains en savaient même le texte. Depuis lors, le « *Ils ne passeront pas* » de 1916 se trouve englouti dans un « *No pasaran* » mondialisé et Google

enregistre les reprises de ce slogan par tous les mouvements de libération ou de révolte. Mais, à l'époque, il marquait avec simplicité et détermination un but clair : les Allemands ne passeront pas, nous sommes là pour les en empêcher. Ce que confirme, de l'autre côté de la Meuse, l'inscription du monument du Mort-Homme, résumant toute la fierté des soldats de Verdun : « *Ils n'ont pas passé.* »

Un symbole dès 1916

La ville de Verdun et le triangle sacré de Douaumont-Fleury-Vaux ont pris ainsi une force symbolique exceptionnelle dès 1916 : c'est là que se déroulent les choses essentielles, là qu'il faut être allé et le faire savoir. Et la propagande utilise le lieu à l'envi. Pétain, qui reçoit volontiers ses visiteurs à sa table, y voit défiler ministres, parlementaires, diplomates, journalistes, académiciens. Le président de la République vient en visite

à Verdun six fois en 1916. Le 13 septembre, il remet à la Ville la Légion d'honneur et la croix de guerre ainsi qu'une dizaine de décorations étrangères. Les témoins sont nombreux qui veulent raconter leur bataille, car ils en sont fiers, et les éditeurs se disputent leurs récits : les premiers sortent en librairie dès le mois de mai. Parmi eux, l'ouvrage initial de Genevoix, qui n'a rien à voir avec la bataille puisqu'il raconte sa guerre en octobre 1914, mais auquel Hachette donne le titre plus attractif de *Sous Verdun*. La ville de Verdun n'a pas attendu pour honorer ses défenseurs, créant en 1916 une médaille pour les soldats qui y ont combattu pour elle. Et, dès 1920, elle a organisé une commémoration annuelle qu'elle a fixée autour du 23 juin, date de l'avancée extrême des Allemands.

De multiples initiatives ont suivi. La plus importante est celle d'un comité présidé par

l'évêque, qui a entrepris d'ériger un ossuaire afin de réunir les restes de plus de 130 000 soldats sans nom. L'opération prit une dizaine d'années : le comité lança une immense campagne de souscriptions, organisant des conférences, des événements, obtenant des subventions de plus d'une centaine de villes en France et de plusieurs à l'étranger, notamment au Canada et aux États-Unis. Une première inauguration du monument inachevé se tint en 1927, pour relancer l'opération. L'inauguration définitive se déroula en 1932, l'État ayant apporté le million nécessaire pour terminer les travaux qui s'étaient élevés à 15 millions. Ce monument de mémoire nationale n'est pas, en effet, un monument de l'État.

Surtout, le champ de bataille est devenu pour des centaines de milliers de survivants un lieu de pèlerinage. Ils y sont venus individuellement, pour ▶▶▶

La relève Revenant des combats de Vaux, en avril 1916, ces soldats partent au repos. Derrière eux, la noria de camions s'organise sur la Voie sacrée, assurant la relève des troupes.



►►► se recueillir ; ils y sont venus en famille, pour montrer à leur femme et à leurs enfants les lieux de leur calvaire ; ils y sont venus en voyages organisés par leurs innombrables associations. Le tourisme des champs de bataille a pris le relais. Ce lieu hautement symbolique n'est pas resté abandonné, et sa fréquentation a renforcé sa valeur symbolique.

De la signification initiale de ce monument, Charles de Gaulle a tout dit, à sa façon inimitable, le 29 mai 1966 lors du cinquantenaire de la bataille : « Combien, pourtant, demeure profond le mouvement des âmes que soulève son souvenir ! Cela est vrai des anciens combattants et, d'abord, de ceux d'entre eux qui sont venus attester aujourd'hui

leur fierté et leur fidélité. Cela est vrai, aussi, d'innombrables Français et Françaises qui savent que, pour notre pays, tout dépend de ce qui fut alors joué et gagné ici. Cela est vrai, enfin, de tant et tant d'hommes et de femmes qui, partout dans le monde, s'émeuvent encore à la pensée du drame dont l'histoire a été marquée sur le terrain que voilà. » Il a même réintégré le maréchal Pétain dans la mémoire de Verdun sans rien concéder de la condamnation du chef du prétendu État français : « Si, par malheur, en d'autres temps, dans l'extrême hiver de sa vie et au milieu d'événements excessifs, l'usure de l'âge mena le maréchal Pétain à des défaillances condamnables, la gloire que, vingt-cinq ans plus tôt, il avait acquise à

Verdun, puis gardée en conduisant ensuite l'armée française à la victoire, ne saurait être contestée, ni méconnue, par la patrie. »

Allemagne : le soldat d'airain

Du côté allemand, en revanche, Verdun n'était, au début des années 1920, qu'une bataille parmi d'autres. Sa seule particularité était une renommée très noire. En 1919, en effet, le public allemand et les soldats de Verdun avaient pris connaissance d'un document ahurissant, le « mémorandum de Noël », publié par le commandant en chef allemand de 1916, Erich von Falkenhayn. Dans ce document qu'il prétendait avoir remis au Kaiser vers Noël 1915, il affirmait n'avoir nullement voulu percer ni s'emparer de Verdun, mais seulement « saigner à blanc » l'armée française. Ce fut un tollé parmi les combattants de Verdun. On leur avait dit qu'il fallait accepter cet ultime sacrifice pour prendre Verdun et terminer enfin cette guerre, pas pour une « saignée » inutile dont ils avaient été victimes tout autant que les Français ! La littérature d'anciens combattants dénonçait à l'envi cette stratégie sophistiquée et cynique qui aurait coûté la victoire possible, voire à portée de main.

Ils ignoraient ce que nous savons aujourd'hui : ce mémorandum de Noël est un faux, fabriqué pour justifier ou effacer la défaite allemande devant Verdun. Il n'empêche que ce faux a chargé d'amertume le souvenir de la bataille en Allemagne. La frustration des soldats a été une mine inépuisable pour alimenter la légende du « coup de poignard dans le dos » d'une armée proche de la victoire qui a tant déstabilisé la république de Weimar.

Les choses changèrent à la fin des années 1920. Dix ans après les traumatismes de la guerre perdue, le souvenir de la Grande Guerre trouva en Allemagne, plus qu'en France, une sorte de nouvelle jeunesse. La littérature commença



Quel fut le rôle de Pétain ?

Image d'Épinal datant de 1941. Général commandant la II^e armée, Pétain a participé à la grande offensive de Champagne en 1915. Le 26 février 1916, il prend avec son état-major le commandement de toute la région fortifiée de Verdun. Il organise la résistance et rétablit le front. Joffre, le commandant en chef, qui le juge trop prudent, le remplace le 1^{er} mai par Nivelle, mais il le place à la tête du groupe d'armées du centre, dont dépend Nivelle, si bien qu'il continue à superviser la bataille. Après les offensives réussies de l'automne, Nivelle, qui les a menées, est choisi plutôt que Pétain pour remplacer Joffre au commandement des armées. Pourtant, Pétain bénéficie toujours d'un grand prestige. Il reste aimé des poilus qui voient en lui un chef bienveillant. Devenu président du Conseil le 16 juin 1940, Pétain jouit encore de cette aura.

à prendre enfin la mesure de l'événement. Ce fut le moment où Erich Maria Remarque, en 1929, publia son fameux *A l'Ouest rien de nouveau*.

La réplique fut immédiate, en commençant par Beumelburg dont les livres sur Verdun firent entrevoir comment un discours de droite pouvait exploiter la mémoire de cette bataille, comme *Douaumont*, traduit en français, ou *Gruppe Bosemüller* (« section Bosemüller », jamais traduit). Paru en 1929, ce dernier livre fait le récit d'une section qui souffre devant Verdun mais qui garde foi dans l'Allemagne éternelle. L'horreur des corps déchiquetés n'est pas niée ; elle est montrée et assumée. Mais elle débouche sur une nouvelle vision du monde, un monde dominé par la volonté inébranlable, et où le casque d'acier, introduit à Verdun en 1916, symbolise un corps sublimé par la douleur et la destruction au point de devenir impénétrable.

La mémoire de Verdun modèle alors l'image du soldat du front (*Frontsoldat*) au visage d'airain sous le casque d'acier si typique, quelque temps plus tard, de la figure du SS. Dans un discours, tenu en 1979 à Verdun, Ernst Jünger a dit le dernier mot sur cette idéologie : « *Nous croyions que l'homme est plus que la matière.* » Avant d'ajouter : « *Ceci est apparu comme une erreur.* » Verdun fut donc le modèle de l'homme d'acier pour cette génération de soldats frustrés et de jeunes qui se sentaient trahis et volés de leur victoire.

La mémoire combattante des deux nations diverge alors. Côté français, une volonté de paix et de rapprochement l'emporte : plus jamais ça ! Côté allemand, une frustration et la volonté

Pourquoi attaquer Verdun ?

Pourquoi les Allemands ont-ils lancé une offensive à Verdun ? D'après le « mémorandum de Noël » prétendument remis au Kaiser par Falkenhayn, commandant en chef de l'armée de terre allemande, en décembre 1915, celui-ci envisageait d'attaquer la place forte de Verdun pour forcer une mobilisation massive des Français et les « saigner à blanc ». C'est Falkenhayn lui-même qui, en 1919, révéla ce document, faisant scandale. En légitimant le sacrifice terrible des combattants allemands par une volonté tactique gratuite et incertaine, il ternissait la mémoire de Verdun. Or nulle trace, dans les archives, d'un tel document. Et ce mythe tenace ne tient pas face à l'étude des journaux personnels de Falkenhayn. Ce dernier pensait, en 1916, que la guerre se gagnerait à l'ouest – et non à l'est comme le croyait Hindenburg. Son objectif, sur ce front, était de battre les Français et de les amener à signer une paix séparée avant que les Britanniques, perçus comme le principal ennemi, deviennent trop forts. Verdun présentait le double intérêt d'être loin des Britanniques, qui ne pourraient venir au secours de leurs alliés, et de constituer un saillant qu'il serait bon de réduire. Un mauvais calcul politique et une sous-estimation de la capacité de résistance des Français.



FALKENHAYN

d'abord de réparer la trahison et l'injustice de Versailles. Ce qui n'empêche pas la propagande nazie d'exploiter le pacifisme des Français. Et donc d'accueillir sans réserve leur désir d'une grande manifestation internationale où les anciens combattants affirmeraient leur volonté de paix. Et pour cette manifestation, quel lieu plus symbolique choisisse que l'ossuaire de Douaumont ?

Ce fut l'impressionnante scène du serment de la paix, que 30 000 anciens combattants français, allemands, italiens et d'une dizaine d'autres nations prêtèrent ensemble au soir du 12 juillet 1936, après une montée aux flambeaux,

chacun devant une tombe de la nécropole : « *Parce que ceux qui reposent ici et ailleurs ne sont entrés dans la paix des morts que pour fonder celle des vivants, parce qu'il nous serait sacrilège d'admettre ce que les morts ont détesté, la paix que nous devons à leur sacrifice, nous jurons de la sauvegarder et de la vouloir.* »

Vouloir sauvegarder la paix face aux morts de Verdun fut un leurre. La presse française montra peu les drapeaux à croix gammée des anciens combattants allemands, tandis que la presse nazie célébrait l'héroïsme inaltérable des *Frontsoldaten* au regard d'acier. La victoire devant Verdun, en juin 1940, fut une des grandes manifestations de cette revanche sur la France et sur le sort.

La grande réconciliation

Après 1945, les Allemands, qui avaient vécu une immense destruction de leurs villes et de leurs vies, n'accordaient pas à la Grande Guerre ►►►

Dix ans après les traumatismes de la guerre perdue, le souvenir de 14-18 trouve en Allemagne, plus qu'en France, une sorte de nouvelle jeunesse. La littérature prend enfin la mesure de l'événement

3. u. 4. September 1932 in Berlin



13. Reichsfrontsoldatentag

Casques d'acier Affiche pour une Journée des anciens combattants organisée à Berlin en 1932 par le Stahlhelm. Cette organisation paramilitaire d'anciens combattants créée en 1918 perpétue la célébration de l'héroïsme des *Frontsoldaten*. Elle est dissoute en 1934 par les nazis qui en craignaient la concurrence.

►►► une importance aussi dramatique, quand ils s'y intéressaient... Seul un livre, qui s'appuyait sur les témoignages d'anciens combattants allemands, parut : *Verdun* de German Werth, publié en 1971 par un éditeur plutôt militariste, parce que les autres éditeurs rechignaient devant ce sujet. Mais, côté allemand, on comprit plus tôt que Verdun pourrait être un lieu de réconciliation franco-allemande, puisque les deux pays y avaient perdu autant de soldats l'un que l'autre dans un conflit qui n'avait pas été entaché d'idéologies meurtrières, contrairement à la Seconde Guerre mondiale.

Cette idée d'un Verdun de la mort endurée en commun, mais loin des agitations racistes, rendit possible le grand geste de la réconciliation

franco-allemande. Mais le chemin fut long à parcourir. De Gaulle, qui avait été fait prisonnier à Douaumont, refusa de venir à Verdun avec son ami Adenauer, et il refusa de même au chancelier Erhard une commémoration commune du cinquantenaire de la bataille, en 1966.

En 1984, le chancelier Kohl avait souhaité être invité aux cérémonies anniversaires du débarquement de 1944, mais François Mitterrand ne lui avait pas donné satisfaction. Pour démentir ce que ce refus pouvait avoir de blessant, il organisa une rencontre à Verdun en dehors du calendrier habituel des manifestations commémoratives, le 22 septembre 1984. Ils visitèrent d'abord ensemble le cimetière militaire allemand de Consenvoye : c'était la première

Allemands ou Français, ils ont été sacrifiés pour un but dont la réalité et la nécessité tendent à perdre leurs contours et leur raison



« Pour la paix du monde »

En germe dès la fin des années 1920, l'idée d'une commémoration commune de Verdun se concrétisa sous le régime nazi. En 1936, d'anciens combattants de toutes les nations ayant pris part à la Grande Guerre se recueillirent devant l'Ossuaire. Parmi eux, les 300 membres de la délégation allemande, dont le capitaine Brandis, un des vainqueurs de Douaumont, arborant un drapeau à croix gammée. Ensemble, ils prononcèrent un serment pour maintenir la paix.

fois qu'un président français y pénétrait, puis ils se rendirent à la nécropole de Douaumont, devant l'Ossuaire ; aucun discours n'était prévu ; aucun n'eut lieu. Une simple minute de silence, au cours de laquelle le président Mitterrand prit la main du chancelier Kohl, et les deux hommes restèrent un long moment la main dans la main sans bouger ni parler.

La disparition progressive des anciens combattants et l'évolution des mentalités ont modifié la signification symbolique de Verdun en France. Ce n'est plus un appel à la fierté et à l'admiration pour tous ceux dont le sacrifice a barré la route à l'envahisseur ; c'est une immense compassion pour la mort de masse. De héros, les poilus sont devenus victimes. Et ce changement a créé les conditions d'une transformation de Verdun en un lieu

de mémoire franco-allemand, dont les contours commencent à se préciser.

Devant l'Ossuaire, où sont collectés les restes d'environ 130 000 soldats sans nom, aussi bien allemands que français, là où avait longtemps régné la fierté nationale, et précisément parce que c'en avait été le haut lieu, l'on commémore désormais ces centaines de milliers de morts, morts sans doute pour leur patrie, mais dont le sacrifice (plus ou moins consenti) parle en quelque sorte par lui-même : Allemands ou Français, ils ont été sacrifiés pour un but dont la réalité et la nécessité tendent à perdre leurs contours et leur raison. La mémoire conjointe franco-allemande est sans doute à ce prix.

Elle ouvre enfin la voie à une mémoire européenne et

DANS LE TEXTE

« Je ne peux pas oublier »

« Vingt ans ont passé. Et depuis vingt ans, malgré la vie, les douleurs et les bonheurs, je ne me suis pas lavé de la guerre. L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi. Je porte la marque. Tous les survivants portent la marque. [...] Nous avons fait les Éperges, Verdun-Vaux, Noyon-Saint-Quentin, le Chemin des Dames, l'attaque de Pinon, Chevillon, le Kemmel. [...] La 6^e compagnie était un petit récipient de la 27^e division comme un boisseau à blé. Quand le boisseau était vide d'hommes, enfin quand il n'en restait plus que quelques-uns au fond, comme des grains collés dans les rainures, on le remplissait de nouveau avec des hommes frais. On a ainsi rempli la 6^e compagnie cent fois et cent fois. Et cent fois on est allé la vider sous la meule. »

J. Giono, « Je ne peux pas oublier », *Europe*, novembre 1934.

transnationale. Tous ces soldats qui ont lutté et qui ont péri devant Verdun témoignent durablement de la futilité historique du nationalisme étriqué, d'un monde où la guerre était admise comme l'un des outils légitimes de la politique nationale et où l'on était prêt à tout

perdre pour sa seule patrie. L'Europe des nations semble avoir dépassé ces idéologies qui ont fait des millions de morts en deux guerres d'une violence extrême. Verdun, rentré maintenant dans l'histoire, fut et restera le symbole de cette expérience déchirante. ■

Musée de l'Armée Invalides

EXPOSITION
6 avril - 24 juillet
2016

À
SAINTE
HÉLÈNE
LA CONQUÊTE
DE LA
MÉMOIRE

CIC
fondation NAPOLEON
Musée national des châteaux & Maisons de Bois-Breuil
Le Souvenir napoléonien
Le Monde
LE FIGARO magazine
Historia
Sculture

musee-armee.fr
Disponible sur l'App Store
Disponible sur Google Play



Chacun sa guerre

Au-delà d'une expérience commune des tranchées, Français et Allemands n'ont peut-être pas vécu le même conflit.

Par Nicolas Patin et Arndt Weinrich

LES AUTEURS

Nicolas Patin est maître de conférences à l'université Bordeaux-Montaigne. **Arndt Weinrich** est chargé de recherche à l'Institut historique allemand (Paris). Ils publient ensemble, avec N. Beaupré et G. Krumeich, *La Grande Guerre vue d'en face* (Albin Michel, mai 2016).

En 1918, une fois la victoire acquise pour la France et la défaite certaine pour l'Allemagne, la mémoire de la Première Guerre mondiale a largement différé entre les deux pays qui s'étaient livrés, pendant quatre ans, une guerre impitoyable. La prise du pouvoir nazie en Allemagne puis le recouvrement, par les crimes de la Seconde Guerre mondiale, du souvenir de la Première ont, là encore, contribué à une perception très différente de ce conflit central dans la culture européenne. Avec le centenaire, un certain nombre de rapprochements mémoriels semblent s'opérer. Il serait tentant de croire que c'est cette issue de la guerre, diamétralement opposée, et cette histoire mémorielle longue qui expliquent de telles différences, et que, au fond, les expériences respectives des soldats allemands et français durant la Grande Guerre ne furent pas si éloignées.

Cette idée est en grande partie vraie : poilus et *Frontsoldaten* partagèrent des conditions presque en tout point comparables. La boue, les poux, la mort ; même si les soldats savaient pourquoi ils se battaient, la crise totale et irrémédiable de l'idéal héroïque face à l'absurdité d'une guerre industrielle ; la distance d'avec l'arrière ; la solidarité au front ; la souffrance et l'abnégation. Mais il faut aussi résister à cette tentation d'homogénéisation, et comprendre que, durant le conflit

même, Allemands et Français livrèrent une guerre qui, à bien des égards, n'était pas la même.

Pour les Français, la guerre qui commence est une guerre franco-allemande. Que ce soit le souvenir de la défaite de 1870 ou la mobilisation, parfois peu efficace, de l'esprit revancharde pour ne jamais oublier « la ligne bleue des Vosges », la France

France n'est qu'un pays ennemi parmi d'autres, et sans doute pas le principal. C'est un fait d'importance, jusque dans les moments les plus tragiques de la guerre, car si la France peut focaliser sa propagande de guerre sur le « Boche » barbare, le « Hun » venu de l'Est, et ainsi l'animaliser, le diaboliser, la multitude d'ennemis, côté allemand, empêche une vision aussi brutale de l'adversaire français. La propagande de guerre allemande réserve ses traits les plus virulents aux Russes.

« Weltkrieg »

C'est d'ailleurs compréhensible, car l'armée du tsar est la seule à envahir le territoire allemand. C'est un deuxième point fondamental : les soldats français peuvent constater, à bon droit, que le sol de leur patrie est envahi. Les Allemands, hormis au moment de l'occupation russe en Prusse orientale, pendant quelques semaines, en 1914, combattent loin de chez eux, en terre étrangère, ce qui ne manque pas d'avoir un impact très fort, jusque dans la mémoire du conflit : le sol allemand n'est pas ravagé, rendant la défaite de 1918 d'autant plus dure à comprendre ; par ailleurs, comment honorer les morts, quand ils sont tombés si loin, en terre étrangère ?

La guerre allemande est une guerre mondiale (*Weltkrieg*). Et cette appellation s'impose très rapidement. Ce n'est pas un vain mot de propagande. Une partie



Franco-allemand

Le 22 septembre 1984, le geste du président Mitterrand et du chancelier Kohl à l'ossuaire de Douaumont.

regarde outre-Rhin. L'ennemi « héréditaire » est allemand.

En Allemagne, l'ordre des priorités est tout autre, n'en déplaise à une vision encore bien ancrée en France : le Reich wilhelminien, persuadé d'être encerclé par un « monde d'ennemis », regarde vers l'Angleterre ; il regarde vers la Russie. La

France Culture



Vendredi
29 avril
à 09h05
dans

l'émission
« La Fabrique
de l'histoire »
d'Emmanuel
Laurentin, retrouvez
Arndt Weinrich
lors de la séquence
« La Fabrique
mondiale de
l'histoire ». En partenariat
avec *L'Histoire*.

des armées françaises combat certes bien loin de Verdun ou d'Arras. Mais ce sont des proportions modestes. Les soldats allemands, eux, font l'expérience concrète de ces fronts multiples : sur les 13 millions de soldats, seuls 52 % ont combattu sur un unique front – 48 % sur plusieurs. Au total, 90 % ont combattu sur le front occidental ; 55 % sur le front oriental et 15 % sur le front « sud », en Serbie ou en Macédoine. La moitié des soldats font l'expérience de ces allers-retours entre fronts, sur des théâtres où la nature des opérations, le vécu et l'imaginaire sont très divers. Cela peut expliquer une focalisation moins importante qu'en France sur le front occidental : les représentations d'encerclément qui précèdent la guerre trouvent une forme de confirmation dans l'expérience même des soldats.

Priorités divergentes

L'année 1916 est le symbole de ces différences. Durant toute la guerre, les perceptions et les priorités ne sont pas les mêmes pour l'Allemagne et la France : en 1914, toutes les deux regardaient encore vers le front occidental ; mais les victoires allemandes contre l'armée russe – Tannenberg, les batailles des lacs de Mazurie et, finalement, l'immense succès de l'offensive de Gorlice-Tarnow (mai 1915) – déplacent le curseur de la stratégie allemande sur le front oriental. En 1916, avec les batailles de Verdun et de la Somme, le front de l'Ouest monopolise certes l'attention dans les deux pays, mais pas de la même manière. Alors que, pour les Français, la bataille de Verdun devient rapidement la mère de toutes les batailles, en Allemagne, l'impact médiatique de la Somme est bien plus important : la bataille défensive qu'y livrent les soldats allemands contre l'ennemi franco-britannique s'inscrit mieux dans le récit de propagande de la guerre défensive (*Verteidigungskrieg*) que l'offensive allemande devant Verdun.

Malgré les grandes batailles sur le front occidental et le déluge de violence industrielle qu'elles encouragent, les autres fronts restent très importants dans la perception allemande : ainsi, l'offensive Broussilov, en Galicie et en Bucovine, rappelle aux Allemands que la Russie reste capable d'opérations d'envergure. Cependant, c'est encore sur un autre front, celui des Balkans, que s'achève l'année 1916, sur une note bien plus positive du point de vue allemand : le 6 décembre, les troupes austro-allemandes s'emparent de Bucarest et de la Roumanie avec ses gisements pétroliers et son agriculture performante qui tombent dans l'escarcelle des Puissances centrales.

En Allemagne, la bataille de la Somme s'inscrit dans la propagande de la guerre défensive

On peut estimer que les soldats français et allemands – mais aussi britanniques, italiens, russes, austro-hongrois... – ont livré une guerre semblable en 1914. L'idée contient une grande part de vérité, et nous aide à comprendre la Grande Guerre comme l'événement fondateur d'une nouvelle Europe, dans le même temps qu'elle détruisait une Europe ancienne dans un véritable suicide. On remettrait alors les divergences d'interprétation et de mémoire populaire à des effets de mémoire postérieurs, et notamment à l'issue de la guerre ; victoire pour certains, terrible défaite pour d'autres. Cependant, tous les éléments communs de cette première guerre « industrielle et démocratique », comme l'a dit François Furet, ne doivent pas faire oublier que, dans une large mesure, Français et Allemands vécurent une guerre très différente. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

Ouvrages généraux

S. Audoin-Rouzeau, J.-J. Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918*, Bayard, 2004, rééd., 2014.

N. Beaupré, G. Krumeich, N. Patin, A. Weinrich, *La Grande Guerre vue d'en face. Vue de France, vue d'Allemagne*, Albin Michel, à paraître, mai 2016.

J.-J. Becker, G. Krumeich, *La Grande Guerre. Une histoire franco-allemande*, Tallandier, 2008, rééd. « Texto », 2012.

K. Jeffery, *1916. A Global History*, Londres-New York, Bloomsbury, 2015.

J. Keegan, *La Première Guerre mondiale*, Perrin, 2005.

R. Prior, « 1916. Batailles totales et guerre d'usure », J. Winter (dir.), *La Première Guerre mondiale*.

T. I. Combats, coordonné par A. Becker, Fayard, 2013.

« 1916. Les grandes batailles et la fin de la guerre européenne », *Revue historique des armées* n° 242, 2006.

La bataille de Verdun

M. Bernard, *Visages de Verdun*, Perrin-Ministère de la Défense, 2016 [avec les photos du fonds de l'ECPAD].

G. Canini, *Combattre à Verdun*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1988.

P. Jankowski, *Verdun, 21 février 1916*, Gallimard, 2013.

A. Prost, G. Krumeich, *Verdun, 1916*, Tallandier, 2015.

La bataille de la Somme

M. Boutet, P. Nivet, *La Bataille de la Somme. L'hécatombe oubliée*, Tallandier, à paraître, mai 2016.

J. Keegan, *Anatomie de la bataille*, Robert Laffont, 1993, rééd. Perrin, 2013.

P. Miquel, *Les Oubliés de la Somme*, Tallandier, 2001, rééd., 2016.

R. Prior, T. Wilson, *The Somme*, New Haven, Yale University Press, 2006, rééd., 2016.

L'offensive Broussilov

T. C. Dowling, *The Brusilov Offensive*, Bloomington, Indiana University Press, 2009.

J. A. Sanborn, *Imperial Apocalypse: The Great War and the Destruction of the Russian Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

N. Stone, *The Eastern Front, 1914-1917*, New York, 1975, rééd. Londres, Penguin, 1998.

A découvrir

Le musée-mémorial de Verdun, rouvert depuis le 21 février. L'exposition « Histoire du mémorial de Verdun : de la pose de la première pierre à la renaissance d'un nouveau musée, 1963-2016 » y est présentée du 21 mai au 20 septembre.

Le musée de la Voie sacrée, rouvert en avril, à Souilly.

A Paris, colloque international « Les batailles de 1916 », du 22 au 24 juin, université Paris-Sorbonne et palais du Luxembourg, organisé par la Mission du centenaire et son conseil scientifique. Les pratiques dans les différentes batailles seront examinées. Points de vue et mémoires européennes seront confrontés. Avec notamment **Gerd Krumeich, André Loez, Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, John Horne**. Et la conférence conclusive d'**Antoine Prost** et **Jay Winter**.

Un webdossier, 700 000 (cf. p. 94).



Retrouvez de nombreux articles sur 14-18 en accès libre pour les abonnés sur www.histoire.presse.fr



FALLAIT-IL MOURIR POUR VERDUN ?

La question est iconoclaste. C'est que la bataille de Verdun, élevée au rang de mythe, exalte le sacrifice des poilus et leur résistance acharnée sur le mode du « Ils ne passeront pas ». Longtemps, la sacralisation patriotique de la bataille de Verdun n'a pas permis de se poser cette question. Elle est pourtant légitime, car elle pousse à s'interroger sur les buts que les Allemands se proposent d'atteindre en même temps que sur la réponse apportée par l'armée française. Parce que 163 000 Français et 140 000 Allemands ont péri sur ce front étroit, on peut supposer que Verdun constitue un objectif absolument essentiel. Pourtant, d'un point de vue stratégique, cela ne va pas de soi. La prise de Verdun par l'ennemi, sur un plan strictement militaire, n'aurait en rien changé la carte de la guerre et pas plus modifié le rapport de forces. Ce saillant, enfoncé dans les lignes allemandes, aurait été rectifié, voilà tout. Alors ? À quoi rime cette bataille qui, dans la mémoire française, a fini par résumer la guerre tout entière ?

Un « nouveau Sedan » ou une vieille ruse ?

Verdun est un mystère. Pourquoi les Allemands ont-ils décidé d'attaquer ainsi à 260 kilomètres de Paris, sans possibilité d'exploiter un éventuel succès ? Le front de Champagne, situé à seulement 120 kilomètres de la capitale française, n'aurait-il pas été mieux désigné pour une offensive décisive ? Pourquoi font-ils le choix de se ruer dans une région fortifiée qui, précisément, apparaît comme un point fort des lignes françaises ?

Selon Pétain, l'ennemi mijotait « quelque chose comme un nouveau Sedan », l'ouverture d'une « immense brèche » qui lui aurait permis de reprendre la guerre de mouvement. Cette thèse ne tient pas. Avec seulement huit divisions initialement engagées, les Allemands ont mené l'opération « à l'économie » et ne se sont jamais donné les moyens de percer le front français. Leur chef, le général Falkenhayn, le reconnaît d'ailleurs dans ses Mémoires (1920), estimant qu'au début de 1916 l'armée allemande est en voie d'épuisement et que c'est

pour cette raison qu'il inaugure une « bataille de matériel » (*Materialschlacht*), avec l'idée que les canons économisent le sang des soldats. En tout cas, avec les forces qui sont les siennes, l'ennemi n'a pas les moyens de marcher sur Paris, juste de prendre Verdun par un mouvement d'une brutalité inouïe. Considérer que Verdun est le verrou du front français qui « ferme la porte de Paris », comme l'écrit le président Raymond Poincaré, ne tient pas debout. Que se serait-il passé si la région fortifiée de Verdun était tombée ? Les lignes françaises se seraient reformées derrière la Meuse, comme cela a d'ailleurs été envisagé dans les premiers jours de la bataille. D'un point de vue militaire, cette rectification du front n'aurait eu aucune conséquence. Il est évident, en revanche, que les répercussions morales et politiques auraient été considérables, mais c'est une autre question. Alors, que recherchaient les Allemands ? Pour quel objectif si important ont-ils décidé de sacrifier leurs hommes dans une bataille qui s'est enlisée jusqu'à n'en plus finir ? Dans ses Mémoires, Falkenhayn a prétendu que sa stratégie visait à saigner l'armée française. Il aurait attaqué dans un endroit sym-



BOUCHERIE Cette vue stéréoscopique est simplement légendée : « Verdun, ossuaire ». Un monceau de corps humains, preuve inouïe de la barbarie d'une bataille qui dura 300 jours et coûta la vie à 300 000 hommes.

bolique afin de forcer les Français à se battre et à s'épuiser lentement mais sûrement. L'ennui, c'est que ce thème de Verdun comme « pompe à sang » n'apparaît dans les discussions du commandement allemand qu'une quinzaine de jours après le début de la bataille. Certes, Falkenhayn fait état d'un mémoire datant de Noël 1915, dans lequel il aurait développé l'idée d'asphyxier les Français, mais, comme par hasard, ce papier ne figure dans aucune archive, et ressemble plutôt à une justification a posteriori. Dans l'armée du Kronprinz, les ordres étaient clairs : prendre Verdun. Un point c'est tout. C'est seulement à partir du moment où Verdun résiste et ne tombe pas que Falkenhayn change son fusil d'épaule et prétend qu'il ne cherche pas à prendre la ville mais à « saigner à blanc » l'armée française. En réalité, cette explication sert simplement à cacher l'insuccès et à justifier la continuation de la bataille.

Falkenhayn continue le combat pour sauver son poste

Mais pourquoi diable poursuivre cette opération si coûteuse ? La raison est consternante : le chef de l'armée allemande est assis sur un siège éjectable, de plus en plus critiqué par les politiques comme par les militaires, au premier rang desquels le prestigieux maréchal Hindenburg. On lui reproche de disperser les forces à l'ouest et à l'est du front occidental sans faire un choix précis. Falkenhayn sait parfaitement qu'il lui faut un succès pour faire taire ses détracteurs. Un échec lui serait fatal. Alors, quand Verdun ne tombe pas, il s'entête, il persiste. Et voilà comment, par souci de carrière personnelle, pour des raisons égoïstes, cette offensive qui devait être rondement menée s'est terminée par un engluement qui a coûté la vie à 140 000 Allemands. L'imbécillité criminelle de Falkenhayn et ses mensonges ne lui permettront même pas de sauver son poste : en août 1916, il sera relevé de ses fonctions et remplacé par Hindenburg. Du côté français, en dépit des discours patriotiques et des appréciations morales, la bataille de Verdun n'est pas la grande affaire de l'année 1916.

Depuis le mois de novembre 1915, Joffre s'est entendu avec les Britanniques pour concevoir une gigantesque opération sur >>>



CHROMO En 1920, un monument abritant une étrange sépulture est édifié au bois Morchée.

Une autre légende, la Tranchée des baïonnettes

Y avait-il besoin d'inventer pour vanter le courage de ceux de Verdun ? La Tranchée des baïonnettes, premier monument inauguré sur le champ de bataille en 1920, est à cet égard révélatrice de la mémoire héroïque que l'on entend célébrer. Dans cette tranchée, des soldats vendéens du 137^e régiment d'infanterie auraient été ensevelis vivants, et leurs cadavres, debout, baïonnette au canon, continueraient ainsi de veiller sur la terre de France pour l'éternité. Mais un obus creuse autant qu'il comble, et il ne comble pas parfaitement une tranchée ; les hommes ne se tenaient pas debout durant les bombardements, pas plus qu'ils ne mettaient baïonnette au canon. À quoi cela aurait-il servi contre les obus ? Il était moins lyrique de reconnaître que l'on avait entassé des morts dans une tranchée et signalé le charnier en plantant des fusils. Le mensonge était trop beau. Il participait de ce discours sacrificiel omniprésent, qui amenait l'écrivain Henry Bordeaux à « frissonner d'orgueil » en prononçant le nom de Verdun, tandis que l'académicien Jean Richepin osait soutenir la thèse de la régénération de la patrie par le sang versé en prétendant que « la porte de ce paradis sur terre s'appellera Verdun ». La réalité était pourtant suffisamment atroce, il n'était pas besoin de l'enjoliver, mais c'est peut-être parce qu'elle était atroce qu'il fallait la repeindre dans des couleurs plus vives. Il fallait édifier, donner un sens, et non pas révolter, dégoûter, terroriser. Cependant, les hommes qui sont morts à Verdun ne sont pas tombés le sourire aux lèvres. Ils n'étaient pas les statues d'airain que la propagande a vantées. Ils étaient juste des hommes. Dire cela, au risque d'écorner le mythe, ce n'est pas les diminuer, bien au contraire. J.-Y. L. N.



TOPHOTO / ROGER-VOLLET

» la Somme qui, elle, doit être décisive. La puissante attaque sur Verdun contrecarre naturellement ses objectifs. La défense de la Meuse engloutit peu à peu unités et canons, et la bataille franco-anglaise projetée sur le papier se transforme en bataille anglo-française, c'est-à-dire que les Britanniques joueront les premiers rôles, et les Français forcément les seconds. Verdun est en train de saboter l'offensive capitale, celle qui devait décider du sort de la guerre!

Joffre tient à son offensive sur la Somme, pas à Verdun!

Dans cette perspective, on comprend mieux pourquoi Joffre mégote les secours que Pétain réclame avec insistance. Du point de vue du GQG, la bataille de Verdun est donc tout à fait secondaire. Avec le mythe qui s'est construit autour d'elle toutefois, il n'a plus été possible de soutenir cette vérité. Comme la bataille de la Somme n'a rien apporté malgré cinq mois de combat (de juillet à novembre 1916) et la mort de 200 000 Britanniques, 170 000 Allemands et 66 000 Français, la déception l'a effacée des mémoires. Et c'est Verdun, la bataille

MARTYRS

Côté français, parmi les 8 millions de mobilisés, 2,8 millions ont été blessés, dont 300 000 mutilés. Parmi ces derniers, les « gueules cassées ». Nombre d'entre eux choisiront de vivre au sein d'institutions, à l'écart du regard de leurs compatriotes.

défensive, celle où les poilus ont tenu sous le choc allemand, qui s'est imposée. Pour camoufler le carnage inutile de la Somme, il fallait héroïser la résistance des poilus de Verdun. Les Allemands, eux, ont fait l'inverse: ils oublieront l'inutilité de Verdun pour vanter le courage des défenseurs de la Somme. Et à la fin de l'année 1916, chacun pourra prétendre avoir gagné la partie! Par sa violence et son acharnement, Verdun est devenu le symbole de l'affrontement franco-allemand. Cette bataille secondaire sur le plan militaire est donc essentielle sur les plans moral et politique. Et c'est précisément pour ces deux raisons que tant d'hommes vont mourir. Face à l'offensive allemande, le commandement français est confronté à un choix: ou bien il défend pied à pied le terrain sur la rive

droite de la Meuse, ou bien il se replie sur la rive gauche en reformant un front – ce qui ne changerait en rien la carte de la guerre. L'évacuation a bel et bien été envisagée: Joffre a donné l'ordre à Pétain de tenir sur la rive gauche, et le commandement local, persuadé que la défaite est inévitable sur la rive droite, a, lui aussi, opté pour une défense reportée derrière la Meuse. C'est le général de Castelnau, arrivé à Verdun au petit matin du 24 février, qui en a décidé autrement. Ce faisant, il empêchait

Bibliographie

- ANTOINE PROST ET GERD KRUMREICH, *Verdun 1916* (Tallandier, 2015).
- JEAN-YVES LE NAOUR, *1916, l'enfer* (Perrin, 2014).
- PIERRE SERVENT, *Le mythe Pétain, Verdun ou les tranchées de la mémoire* (CNRS, 2014).
- BÉNÉDICTE VERGEZ-CHAIGNON, *Pétain* (Perrin, 2014).
- SERGE DE SAMPIGNY, *Pétain, un héros si populaire* (documentaire, 90 min, ECPAD, 2010).

de prendre Verdun, mais il mettait aussi le doigt dans une machine infernale qui allait dévorer 163 000 soldats. Et pourtant, encore une fois, l'intérêt militaire de ce saillant est très faible. C'est là qu'entrent en jeu les questions morales et politiques. Les Français auraient-ils compris l'évacuation d'une zone fortifiée que l'on prétendait imprenable ? Certes, ils sont à ce sujet mal renseignés : la guerre de 1914 n'est pas une guerre de forteresses, et les exemples de Liège, de Namur, de Maubeuge et d'Anvers ont démontré que s'enfermer dans une citadelle est une très mauvaise idée. Encerclées et accablées par les obus, les garnisons ont dû chaque fois hisser le drapeau blanc. Ayant tiré les leçons de la guerre moderne, le haut commandement n'a plus la religion des fortifications. C'est pourquoi, depuis l'été 1915, Joffre a ordonné de désarmer les forts et de mettre les canons qui s'y trouvaient à disposition des troupes.

Le gouvernement refuse de céder un pouce de terrain

Ainsi, en février 1916, il existe un décalage entre la vision des militaires et la perception de l'opinion, plus ou moins ignorante, pour qui Verdun est imprenable. Si jamais l'impenable venait à être pris, on s' imagine quelle secousse morale risque de déferler sur le pays. Les politiques l'ont bien compris. Si des militaires ont envisagé de reculer, le gouvernement et les parlementaires ont toujours refusé une pareille perspective. Ils en mesurent le risque. Le 17 février 1916, à la veille de l'attaque allemande, le président du Conseil, Aristide Briand, parle de l'éventuelle prise de Verdun comme d'un « désastre » et d'une « catastrophe parlementaire ». Son gouvernement serait inévitablement renversé !

Enfin, comme la bataille se prolonge, avec une violence inouïe, elle ne cesse de voir sa dimension morale s'accroître. Verdun devient alors un duel à mort entre deux nations, ce qui confère aux poilus qui y combattent le statut de héros, de sauveurs et de martyrs qui tiennent tête à une tentative d'anéantissement. Le mythe était en train de naître, et il ne serait plus possible avant longtemps de se demander si, au fond, Verdun n'avait pas été qu'une gigantesque bataille inutile. ♦ J. Y. L. N.

ENTRETIEN

RÉMY PORTE *

« Verdun n'est pas une bataille secondaire »



HISTORIA Pensez-vous que l'état-major n'a rien vu venir dans les semaines qui ont précédé la bataille ?

R. P. La relative discrétion avec laquelle les Allemands mettent en place leur artillerie, le mauvais temps, qui limite les capacités d'observation aérienne, les menaces qui planent sur d'autres secteurs, tout cela conduit à n'établir une certitude sur le risque d'attaque contre Verdun qu'à la fin du mois de janvier 1916. À partir de ce moment-là, très rapidement, des renforts sont acheminés à l'arrière du secteur menacé, dans la région de Bar-le-Duc : nouvelles divisions, convois automobiles, ambulances, etc. Il y a donc nettement deux temps : celui de la recherche et de l'analyse du renseignement, puis celui de la préparation de la réponse à la menace.

Joffre aurait-il pu épargner des vies en accordant plus de moyens à ce secteur ?

Après les premières semaines, Joffre considère que la situation sur le front de Verdun est stabilisée et, après les premiers mois, il estime qu'il n'y a plus de risques majeurs. En parallèle il développe, depuis le début de l'année 1915, une approche stratégique de la guerre à l'échelle des différents théâtres d'opéra-

tions. Dans ce cadre, la question n'est pas d'accorder plus de moyens à la bataille défensive de Verdun à partir du moment où les Allemands peuvent être contenus. Il s'agit au contraire de pouvoir, malgré Verdun, attribuer les moyens les plus importants à l'offensive de la Somme.

Verdun serait donc une bataille secondaire en comparaison de celle de la Somme ?

La bataille de Verdun n'est absolument pas une bataille « secondaire » – ne serait-ce que par l'ampleur des effectifs concernés et des moyens matériels engagés sur un front relativement étroit. Par ailleurs, pour l'état-major français, il s'agit d'une bataille défensive, de laquelle on ne peut attendre autre chose que l'échec de l'attaque allemande ; alors que la Somme est bien une bataille offensive qui pourrait déboucher sur une rupture des lignes allemandes : elles sont en interaction, mais aussi d'une nature et d'une ambition totalement différentes.

Quelles conséquences aurait eues la perte de Verdun ?

Nul ne saurait le dire. Par contre, on peut considérer que les Allemands auraient connu les plus grands embarras pour pousser bien loin leur avance, tandis que les Français conservaient la capacité de faire affluer vers la Meuse de nouveaux renforts. C'est sur les plans politique et psychologique que les difficultés auraient sans doute été les plus grandes.

PROPOS RECUEILLIS PAR
CLÉMENTINE V. BARON

* Officier et historien, spécialiste de la Première Guerre mondiale

DOSSIER

PÉTAIN, L'IMPOSTEUR DE VERDUN

À 60 ans passés, ce général obscur se forge une réputation – mieux, une légende – au cours de l'une des batailles les plus sanglantes de la guerre. La République avait besoin d'un sauveur, elle s'en trouve un, au prix de quelques mensonges.

PAR JEAN-YVES LE NAOUR

Pétain, vainqueur de Verdun. L'affirmation a tant de fois été répétée qu'elle est devenue une vérité. Même la déchéance et la condamnation du maréchal pour trahison, en 1945, n'ont pas réussi à ébranler cette affirmation admise par tous, sans jamais être démontrée. Un siècle après les événements, il est temps de s'interroger sur cette vulgate qui ne va pas de soi. Non, Pétain n'est pas le vainqueur de Verdun. Dans la mémoire favorable au général Pétain, construite dans l'entre-deux-guerres, le Picard apparaît comme un sauveur dès sa prise de commandement, le 25 février 1916 à minuit. Selon les souvenirs de son chef d'état-major, Bernard Serrigny, les officiers en position auraient été soulagés à l'annonce de sa nomination. Le commandant Pineau, qui fait lui aussi partie de son état-major, soutient même que la situation s'améliore immédiatement sous le coup de cette nouvelle, « comme par enchantement ». Pétain lui-même se donne le beau rôle, se prétendant prédestiné puisqu'il écrit, dans *La Bataille de Verdun*, qu'il étudiait déjà les cartes de la région fortifiée avant que l'on ne fasse appel à lui. « Je considérais comme extrêmement probable ma désignation sur le front de Verdun », affirme-t-il. Or, cette figure du Pétain thaumaturge qui, par sa seule présence, rassurerait les combattants et redresserait les énergies, est une légende.

JULES GERVAIS-COURTELLEMENT / CINÉMA THÉÂTRE ROBERT-LINEN / ROGER-VIOLET



AUX COMMANDES

Pétain, photographié en 1916 par Jules Gervais-Courtellemont (1863-1931).
Autochrome, 1916. Cinémathèque Robert-Lynen, Paris.



RENDONS À CASTELNAU...

Comme Pétain le reconnaît dans sa correspondance à sa maîtresse – «Il était moins cinq» –, la situation qui se rétablit in extremis le 26 février ne doit rien à sa présence ni à ses ordres, mais au sacrifice des poilus, d'une part, et aux instructions du général de Castelnau, de l'autre. Depuis le 21 février et l'attaque d'une brutalité inouïe des Allemands sur la rive droite de la Meuse, le commandant en chef des armées françaises, Joffre, reste sur ses gardes, craignant que ce ne soit un piège, une manœuvre destinée à ce qu'il y envoie ses réserves tandis que l'ennemi attaquera encore plus violemment ailleurs. Sous le choc, les troupes de Verdun refluent durant quatre jours. La chute de la citadelle paraît inévitable. Le 24 février, à 21 h 45, Joffre se décide à nommer Pétain à la tête de la défense

de la région, mais en prévoyant l'installation de son état-major à Bar-le-Duc, bien au sud de Verdun, et en lui recommandant d'interdire le franchissement de la Meuse aux Allemands. Il semble donc avoir lui-même acté la chute prochaine de la rive droite aux mains de l'ennemi. En attendant, Pétain est convoqué au Grand Quartier Général (GQG) de Chantilly pour le 25 février à 8 heures du matin : c'est dire qu'il ne pourra pas se rendre à Verdun avant la fin de la journée. Or le temps presse.

Le général de Castelnau, l'adjoint de Joffre, ne tient plus en place. La situation est grave et les heures sont décisives. Aussi, il fait réveiller Joffre aux alentours de 23 heures et obtient l'autorisation de se rendre à Verdun pour apprécier la situation et y

prendre les décisions qui s'imposent. Dans la nuit, par téléphone, et dans la matinée du 25, à Dugny – QG du général Herr, le commandant de la région fortifiée –, Castelnau multiplie les ordres : il y fait avancer le 20^e corps, arrivé en renfort, mais que l'on n'a pas laissé passer sur la rive droite car la situation paraît perdue. On lui objecte que, si jamais le corps d'armée passe la Meuse, il risque d'être pris dans la nasse. Il suffira que les Allemands bombardent les ponts pour lui interdire toute retraite et l'anéantir.

Castelnau s'en moque et coiffe le commandement local pour pousser le 20^e corps en avant. À la fin de la journée, les renforts parviennent enfin aux défenseurs de Verdun, harassés par cinq jours et quatre nuits de combat. Le 26 février, l'offensive allemande est enrayerée. Sans cette intervention énergique de Castelnau, la chute de la rive droite de la Meuse – dont le commandement local comme le GQG avaient déjà fait leur deuil – était inéluctable.

DÉLUGE DE FEU

Pièce de marine, près de Verdun en septembre 1916. À partir de l'été, le renforcement de l'artillerie française stoppe les troupes allemandes.



PÉTAÏN A FAILLI RATER SON RENDEZ- VOUS AVEC L'HISTOIRE

Lil se sent effectivement si prédestiné à la défense de Verdun que le 24 février, à 16 heures, il quitte son cantonnement de Noailles (Oise) sans avertir son chef d'état-major de sa destination. Or, à 22 heures, un télégramme signé de Joffre annonce que la 2^e armée doit se mettre en route, et convoque Pétain pour 8 heures à Chantilly! Serrigny est catastrophé: il doit retrouver son chef au plus vite.

Le sachant homme à femmes et connaissant ses habitudes à l'hôtel parisien Terminus, face à la gare du Nord, Serrigny s'y précipite et retrouve son général en chemise de nuit et en galante compagnie autour des trois heures du matin. Après sa rencontre avec Joffre, Pétain passe la journée du 25 sur les routes enneigées, à tenter de rejoindre Souilly (Meuse), où Castelnau l'attend. Il y parvient à 19 heures et est investi de la défense de la rive gauche... comme de la rive droite avec effet à minuit et ordre de tenir bon. Mais les ordres, et notamment la montée en ligne du 20^e corps d'armée, ont déjà été donnés. Bien sûr, pour les besoins du mythe, les défenseurs de Pétain tairont le rôle fondamental de Castelnau, ou essaieront de le diminuer au maximum. « On raconte volontiers, écrit Serrigny, que le général de Castelnau a joué dans la bataille un rôle capital; qu'il a en somme rétabli les affaires avant l'arrivée du général Pétain. Lui-même le laisse entendre. En réalité ce jour-là son action se réduisit au changement de commandement. » C'est un peu fort.

PAS VRAIMENT CHARISMATIQUE

Toujours est-il que ce 25 février Pétain ne rétablit pas la situation par sa seule présence. La vérité est que ce soir-là il est seul avec Serrigny, son état-major étant bloqué sur les routes de Seine-et-Marne, recouvertes par 40 centimètres de neige. Pis: dans le froid glacial de la maison du notaire de Souilly, où il a pris momentanément ses quartiers, il

Un évêque entretient la flamme

En débaptisant sa place Philippe-Pétain, renommée place de la Libération en 1945, et en le rayant de la liste de ses citoyens d'honneur, la ville de Verdun a depuis longtemps tourné le dos à l'encombrant maréchal. Les pétainistes de l'ADMP (Association pour la défense de la mémoire du maréchal Pétain, fondée en 1951) continuent cependant à cultiver le souvenir. Depuis 1951, ils organisent une messe en hommage au « grand homme » tous les 10 novembre, au sein de l'ossuaire de Douaumont, et cherchent à réhabiliter le Pétain de 1940 en se dissimulant derrière celui de 1916. Jusqu'il y a peu, cette manifestation d'extrême droite passait plutôt inaperçue mais depuis quelques années l'honneur fait à l'homme de la collaboration avec Hitler ne passe plus. Déjà, des élus ont rappelé l'évêché à un peu plus de discernement. En 2014, la traditionnelle messe a été ajournée pour la première fois. Pourtant, le 21 février 2015, M^{gr} Gusching, évêque de Verdun, a convié l'ADMP à une célébration aux côtés d'anciens combattants. Le 10 novembre 2015, les pétainistes se font discrets, la messe étant annoncée comme une commémoration de l'armistice de 1918. En réalité, c'est bien l'homme de Montoire qui continue d'être honoré sur la terre de Verdun par une poignée de sectateurs, avec la complicité des autorités ecclésiastiques. Jusqu'à quand? J.-Y. L. N.

attrape mal et se réveille le 26 avec une toux vive, une pneumonie pour les uns, une bronchite pour d'autres. Quoi qu'il en soit, il est contraint de garder le lit, mais cache ce triste sort à ses subordonnés, en dehors de Serrigny et du général de Barescut, sur qui repose l'organisation de la défense de Verdun. On est, en tout cas, très loin de la légende de l'homme qui, par son seul charisme, redonne confiance à la troupe.

UNE GLOIRE POLITIQUE FABRIQUÉE DE TOUTES PIÈCES

Au demeurant, les soldats ignorent à peu près qui est ce général. Ce n'est qu'avec le battage médiatique autour de la bataille de Verdun que Pétain devient un personnage connu et reconnu des Français. En février 1916, sa réputation n'a rien à voir avec celle de mars. C'est d'ailleurs peut-être là une des sources du mythe associant Pétain et Verdun. Et Pétain n'est responsable de rien. S'il est flatté par la presse, qui lui tresse des lauriers de papier, la raison est purement politique. Jusqu'en 1916 en effet, Joffre veillait à ce que la presse ne vante aucun autre général que lui-même. Même Gallieni a vu son portrait censuré en 1915. La France ne devait avoir qu'un seul héros,

et le gouvernement fermait les yeux parce qu'il estimait que la concurrence de popularité pouvait être un problème politique. Mais depuis l'offensive allemande à Verdun, tout change: la censure autorise les récits louangeurs, parce que la résistance acharnée de Verdun flatte l'orgueil national, mais aussi parce que la France se cherche une nouvelle étoile depuis que celle de Joffre n'illumine plus grand-chose.

Les politiques, exaspérés par Joffre, ses échecs répétés de 1915, et sa cécité sur la situation à Verdun malgré les avertissements qu'il a pris pour des intoxications de l'ennemi, en ont assez du « grand-père » et rêvent de s'en débarrasser. À la Chambre, dans la commission de l'armée, c'est la bronca contre Chantilly et le GQG. Même chose au Sénat, où Clemenceau tire à boulets rouges sur le haut commandement. Le gouvernement ne le soutient pas plus que la corde le pendu. Et si Joffre n'est pas remercié, c'est qu'il prépare une offensive sur la Somme, qui doit être décisive. On attend donc le résultat de cette bataille franco-britannique, en se promettant de lui régler son compte en cas d'échec.

Le rapport avec Pétain? En autorisant les éloges sur le général chargé de la défense de Verdun, le gouvernement est tout simplement en train de préparer un successeur à Joffre dans l'opinion. À partir du moment où la bataille de Verdun devient le sym- >>>



>>> bole de l'affrontement franco-allemand, les journalistes et politiques se précipitent à Souilly pour y rencontrer l'homme qui doit mener ce formidable combat. Ils y découvrent un général bourru, qui se répand en propos acrimonieux sur le GQG en général et sur le général en chef en particulier, se plaignant en permanence de n'avoir pas assez de moyens.

Cela comble d'aise les adversaires de Joffre, qui s'en reviennent avec des munitions pour mener leur guerre de couloir. Maurice Barès, dans *L'Écho de Paris*, le décrit comme une sorte de messie, parlant de «majesté naturelle»: «Il tient dans ses mains le volant des destinées françaises.» Et Joffre? Le sénateur Henry Bérenger, adversaire du général en chef, le compare à Gallieni, le vrai vainqueur de la Marne. Pichon, dans *Le Petit Journal*, autre sénateur à la dent dure contre le haut commandement, vante son «esprit de décision» et la «netteté de son coup d'œil». Le capitaine Henry Bordeaux en rajoute au cas où le portrait ne serait pas assez reluisant: «Il force l'obéissance sans un mot, rien que par son attitude. Il prend naturellement l'ascendant sur tout ce qui l'entoure [...]. Il est créé et mis au monde pour le commandement.» Son portrait paraît en couleurs dans *L'Illustration*, le 11 mars, puis en noir et blanc dans *Le Mirroir*, le lendemain, et le QG de Souilly devient le lieu à la mode. Le président Poincaré s'y rendra à six reprises en 1916. Le général Pétain sait jouer le militaire aux

En 1916, les politiques, Clemenceau en tête, rêvent de se débarrasser de Joffre. En tissant des lauriers à Pétain, ils préparent l'opinion à cette succession...

manières rudes, le râleur qui parle vrai, et se crée de solides amitiés politiques, à gauche comme à droite. Officiellement, il se dit horripilé par la réclame faite autour de lui, mais il s'attache en même temps les services des écrivains Henry Bordeaux et Louis Madelin, ce qui démontre un sens aigu de la publicité. Passé du grade de colonel à celui de général d'armée en seulement deux ans, Pétain se sent pousser des ailes, «il se gobe», comme écrit le général Fayolle. Le colonel Jacquand, proche de Castelnau, le voit comme un prétentieux souffrant d'une «hypertrophie du moi».

Il se prétend indifférent à l'opinion publique, mais il sait la capter pour entamer une épreuve de force avec Joffre afin d'obtenir plus de troupes. Son ordre du jour du 10 avril, ponctué d'un viril «On les aura», est à ce sujet un exemple achevé de communication politique. En réalité, le mot n'était pas de lui, mais de Serrigny, et Pétain avait hésité à le signer car il ne trouvait pas la formule rédigée en bon français. Il est vrai que «Nous les aurons» manquait de coffre et de puissance et, contrairement à

«On les aura», n'aurait pas pu devenir un slogan national. L'ambitieux Pétain joue donc sa carte, mais celle-ci est jouée elle-même par les politiques qui préparent la relève de Joffre et portent aux nues cet inconnu pour éliminer le commandant en chef. La gloire de Pétain, qui apparaît en mars 1916, alors que la situation est toujours précaire, est donc une gloire fabriquée, politique, qui sert Pétain autant qu'elle se sert de lui. À l'époque, la manœuvre n'est pas passée inaperçue. Joffre l'a vue venir à cent lieues, et les officiers supérieurs également: «J'ai la conviction qu'on chauffe un successeur dans la personne de Pétain», écrit ainsi le colonel Jacquand. Le soi-disant vainqueur de Verdun n'est qu'une arme dans la main des adversaires de Joffre. Une réputation, cela tient à peu de chose.

PANIQUARD EN CHEF ?

Avec ses demandes incessantes d'hommes et de matériel, celui que le GQG ne nomme plus que Philippe Auguste se rend naturellement insupportable à Joffre, qui, tout à la préparation de sa bataille de la Somme, voudrait que Pétain mène la bataille de Verdun à l'économie. Inquiet par la réclame faite autour de sa personne, Joffre décide de l'éloigner de Verdun en l'élevant, le 1^{er} mai, au rang de chef du groupe des armées du centre. La défense de Verdun est alors confiée au général Nivelles, plus en phase avec la ligne de «défensive-agressive» du GQG, et qui promet de livrer bataille avec des moyens limités sans pleurnicher sans cesse auprès du gouvernement ou des parlementaires. Pétain ne s'y trompe pas: sa promotion n'est autre qu'un débarquement. Il le dit à un ministre de passage: «Voyez en moi un général relevé de son

Le poilu, seul vainqueur

Pour se prévaloir du titre de vainqueur, il faut pouvoir se revendiquer d'une stratégie couronnée de succès. Or, comme l'écrit le meunier Pierre Roulet, qui y a combattu, «il ne fallait pas être un grand stratège pour commander à Verdun». De fait, la défense du saillant français sur la rive droite de la Meuse consiste à faire monter au front les divisions et à les retirer quand elles sont trop éprouvées. La grande trouvaille de Pétain, c'est la mise sur pied de cette noria. Si cette rotation rapide des unités présente l'avantage de maintenir la combativité des hommes et de leur faire supporter l'insupportable parce qu'ils savent que cela ne durera pas, la noria n'a pas vraiment d'intérêt stratégique. Elle s'explique surtout par le refus de Joffre de céder ses réserves, conservées jalousement pour l'offensive de la Somme: le général en chef prête ses divisions mais veut les voir revenir! Finalement, sur le plan stratégique, il n'y a pas vraiment de vainqueur. À part le fantassin, dont on n'a jamais ménagé le sang. J.-Y. L. N.



RUINÉE Le succès de l'attaque allemande, le 21 février, repose sur un bombardement qui frappe aussi la population verdunoise. Ici, les décombres de La Prinerie, l'une des plus vieilles maisons de la ville.

L'AVIS MITIGÉ DE CLEMENCEAU

« [Pétain] n'a pas d'idées, il n'a pas de cœur, il est toujours sombre sur les événements, sévère sans rémission dans ses jugements sur ses camarades et sur ses subordonnés. Sa valeur militaire est loin d'être exceptionnelle, il a dans l'action une certaine timidité, un certain manque de cran. [...] C'est un administrateur plus qu'un chef. À d'autres, l'imagination et la fougue. Il est bien à sa place si, au-dessus de lui, se trouvent des hommes pour décider en cas grave. » (cité dans *Pétain en vérité*, de Marc Ferro, Tallandier, 2013).

commandement. » Mais le Picard est coriace, et si Joffre s'adresse directement à Nivelles, court-circuitant Pétain, ce dernier se rend régulièrement à Souilly pour y superviser la bataille.

Pétain ne cesse de se montrer alarmiste, prédisant les pires catastrophes. D'un tempérament pessimiste et prudent jusqu'à la pusillanimité, il crie au loup et finit par soulever les craintes des politiques qui l'ont porté aux nues. Le 31 mai, à Saleux, lors d'une rencontre avec Poincaré et le chef de l'armée anglaise, Douglas Haig, il lâche que « Verdun sera pris », ce qui suscite la colère du président français, qui parle d'une « entreprise de démolition ». Témoin de la scène, Haig confie à ses carnets que « Pétain est un homme fini ». En juin, devant le président du Conseil effaré, il dira : « Nous sommes au bout du rouleau. » Dès le 3 mars, l'homme qui était chargé de défendre la rive droite s'était employé à concevoir un plan d'évacuation

sur la rive gauche. Certes, un chef doit parer à toute éventualité, mais Pétain a une fâcheuse tendance à envisager le pire. Ainsi, le 7 mai, dans une lettre à Joffre, il estime que l'armée française s'use inexorablement et qu'elle finira par avoir le dessous ! En juin, sous les coups d'attaques redoublées des Allemands, il est même atteint d'une véritable panique.

Il conseille à Nivelles de replier ses canons sur la rive gauche de la Meuse ! Le 23 juin, il téléphone au GQG : « La situation est grave à Verdun ; si on ne me donne pas quelques unités fraîches, je serai obligé de repasser sur la rive gauche. » Et il propose de commencer à évacuer l'artillerie. Nivelles, alors consulté, juge la situation sérieuse mais affirme qu'il tiendra. Évidemment, dans ses souvenirs, le général devenu maréchal ne dit pas un mot de ce catastrophisme que les historiens désireux de ne pas attenter à la grande figure ont eux aussi préféré taire.

Au fond, en tant que chef de l'armée de Verdun, Pétain n'a commandé que peu de temps, du 26 février au 30 avril 1916. >>>



DOSSIER PÉTAÏN, L'IMPOSTEUR DE VERDUN

>>> Nivelle, lui, a officié du 1^{er} mai jusqu'à la mi-décembre. Deux mois pour l'un, sept mois et demi pour l'autre. Plus encore, Robert Nivelle est le chef qui a relancé l'offensive et qui, de juillet à décembre, a repris le terrain perdu à l'ennemi de février à juin. Le 24 octobre, malgré les conseils de prudence de Pétain, une attaque menée par la division Mangin permet de reprendre le fort de Douaumont, tombé dans les premiers jours de la bataille. Dans la nuit du 2 au 3 novembre, le fort de Vaux est repris à son tour. Le 15 décembre, contre l'avis de Pétain, « affreusement restrictif » aux yeux de Mangin, Nivelle dégage définitivement la région fortifiée en repoussant les Allemands presque sur leurs bases de départ, fait 11 387 prisonniers et prend 115 canons. Ces nouvelles sont alors saluées par la presse avec un vif enthousiasme. Robert Nivelle est encensé. *Le Petit Journal*, *Le Pays de France*, *L'Illustration*, *Le Rive rouge* publient des portraits de ce formidable général qui a repris le terrain concédé

aux Allemands. Et, à l'époque, c'est bien lui le vainqueur de Verdun ! Le 29 août, Joffre soutient cette thèse qui permet de diminuer le rayonnement de son principal rival à la tête du GQG : « Quant au sauveur de Verdun, c'est Nivelle. » Des années plus tard, dans ses *Mémoires*, il n'en démord pas : « Si l'histoire me reconnaît le droit de juger les généraux qui opérèrent sous mes ordres, je tiens à affirmer que le vrai sauveur de Verdun fut Nivelle, heureusement secondé par Mangin. » En décembre 1916, une nouvelle étoile brille au firmament militaire, qui rejette Pétain dans l'obscurité. Se félicitant de cette éclipse, Joffre s'adresse sans ménagement à Pétain : « Vous aurez beau faire, il en sera ainsi, vous serez le

LES HÉROS OUBLIÉS, NIVELLE ET CASTELNAU

Robert Nivelle (1856-1924), reconnu par Joffre comme le vrai vainqueur de Verdun, voit son étoile pâlir lors de l'échec du Chemin des Dames en 1917, qui coûtent 350 000 hommes (morts ou blessés) et déclenchent des mutineries parmi les troupes. Quant à Édouard de Castelnau (1851-1944), premier défenseur de la ville, il pâtit auprès du gouvernement de ses convictions catholiques, qui le firent surnommer le « Capucin botté » et ne lui permirent pas de recevoir en 1918 le bâton de maréchal.

battu, Nivelle le vainqueur de Verdun ! » Cela n'est pas faux, mais Joffre ignore le discrédit qui pèsera bientôt sur la mémoire de Nivelle. L'artilleur, qui s'impose en décembre à la tête du GQG, remplaçant Joffre et coiffant Pétain, se déconsidère en effet lors de l'offensive du Chemin des Dames, en avril 1917.

Remplacé par Pétain le 15 mai, Nivelle a fait tomber dans la boue de l'Aisne les lauriers de vainqueur qu'il a gagnés sur la Meuse. Pétain n'a eu qu'à se baisser pour les ramasser. La légende et la propagande feront le reste. Ces querelles de chefs à l'ego surdimensionné ne doivent cependant pas dissimuler l'essentiel : les seuls vainqueurs de Verdun, ce sont les poilus et les 163 000 tués d'une bataille de trois cents jours. ♦

LA FAILLITE DE L'ÉTAT-MAJOR

Quelle a été la réaction du haut commandement français face à la concentration des forces allemandes annonçant un mauvais coup dans la région de Verdun ? Cela peut paraître surprenant, mais, à l'exception des jours précédant immédiatement la bataille, aucune mesure n'a été prise : le général Joffre n'y croyait pas et soupçonnait une manœuvre d'intoxication ! Tous les avertissements qui sont remontés au Grand Quartier Général (GQG) de Chantilly entre décembre 1915 et janvier 1916 n'ont pas été écoutés, et il s'en est fallu de peu que Verdun, abandonné à ses propres

forces, ne succombe par l'imprévoyance des grands chefs. Cette incurie a longtemps été dissimulée derrière la célébration du sacrifice des poilus. Pourtant, avec un peu plus de prudence, le sang aurait pu couler avec beaucoup moins d'abondance.

Un député en première ligne tire la sonnette d'alarme

« Le 21 février 1916, les Allemands se jetaient sur Verdun. À la vérité, cette attaque ne nous prenait pas au dépourvu. » Dans ses *Mémoires*, le général Joffre prend soin de se poser en homme prévoyant, qui a vu clair

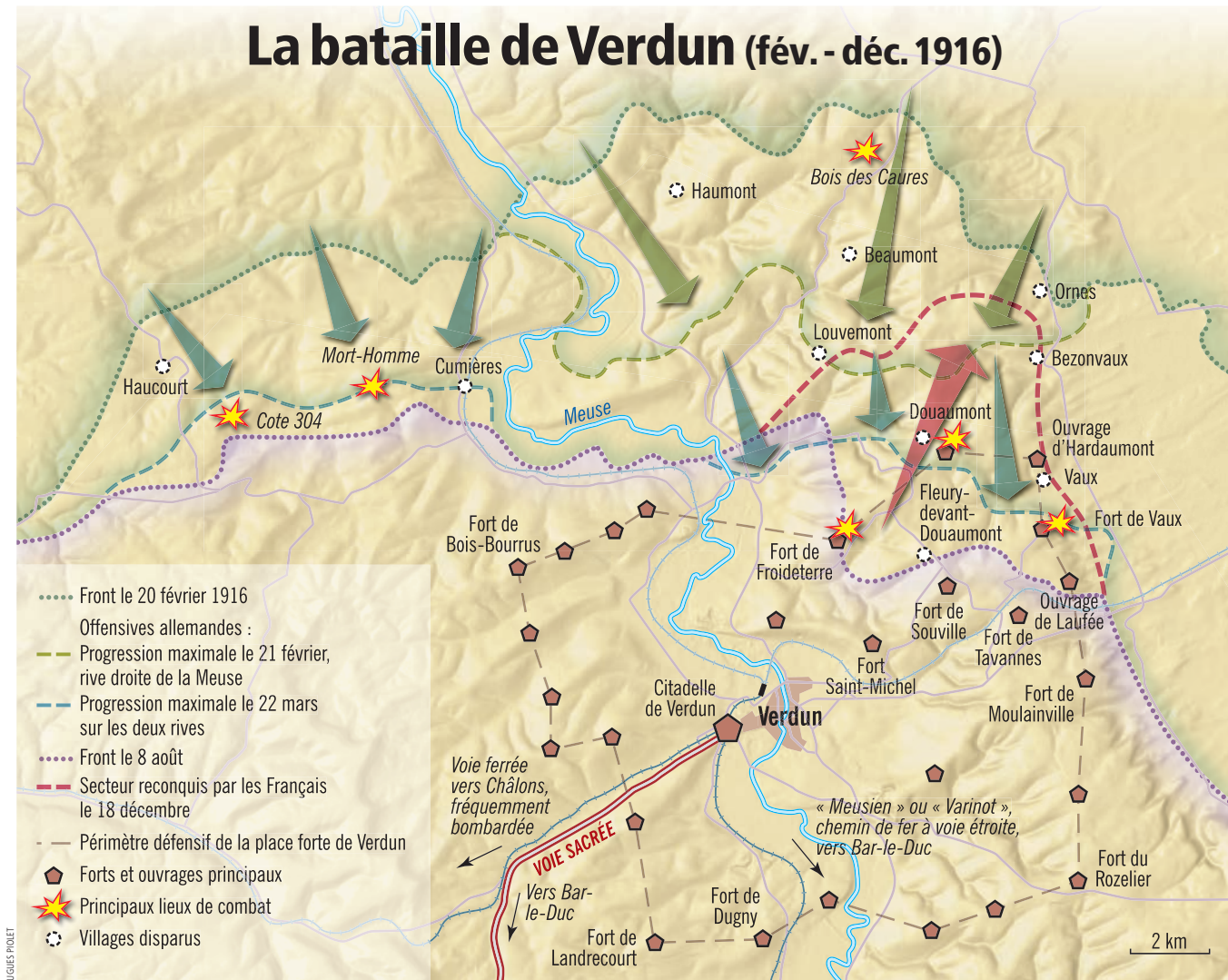


CONTROVERSÉ Pour Joseph Joffre (1852-1931), qui sera mis à l'écart après l'échec sur la Somme, le vrai vainqueur de Verdun, c'est le général Nivelle.

dans le jeu de l'ennemi. En réalité, il a longtemps considéré comme absurdes les bruits qui lui parvenaient au sujet de la préparation d'un grand coup en direction de la forteresse, et s'est même agacé de l'inquiétude des politiques à ce sujet.

De fait, une offensive sur Verdun échappe à toute logique : pourquoi les Allemands attaqueraient-ils puissamment à 260 km de Paris sans aucun espoir de bousculer le front

La bataille de Verdun (fév. - déc. 1916)



français, qui peut se reformer aisément derrière la Meuse ? Une offensive sans perspective ne rime à rien. Par ailleurs, l'ennemi n'a creusé aucun parallèle de départ – ces boyaux qui s'enfoncent dans le no man's land afin de limiter l'espace à découvert pour les soldats chargés de monter à l'assaut. Comme jusqu'ici toute attaque a été précédée par le creusement de ces voies, voilà une preuve de plus qu'il n'y a rien à craindre de ce côté.

En décembre 1915 cependant, le lieutenant-colonel Driant, en poste au bois des Caures, au nord de Verdun, a averti la Commission de l'armée de la Chambre des députés de la fragilité des lignes françaises dans son secteur, comme entre Lunéville et Nancy. Les députés qui ont manifesté l'intention de se

rendre au front pour une tournée d'inspection ont été refoulés par un haut commandement d'une susceptibilité chatouilleuse, qui n'apprécie pas que les parlementaires fourrent leur nez dans les affaires militaires. Tout député de Nancy qu'il est, le lieutenant-colonel Émile Driant est appelé par Joffre et se fait « laver la tête », selon le témoignage d'Abel Ferry, autre spécimen de député aux armées. En attendant, la Commission de l'armée s'est émue des informations de son collègue, et le président du Conseil, Aristide Briand, demande au ministre de la Guerre, Joseph Gallieni, de s'en ouvrir à Joffre. Le 16 décembre, Gallieni lui écrit donc une lettre, attirant son attention sur la faiblesse des lignes « vers Verdun et Toul ». Ne supportant pas les observations

des politiques et leur incursion dans son domaine, Joffre réplique le 18 décembre par un courrier irrité où il affirme que « Rien ne justifie les craintes que vous exprimez ».

Les transferts des troupes allemandes sont surveillés

Devant cet accès de colère, le Conseil des ministres abdique, le 21 décembre, désarmant la crise en assurant le commandant en chef de son entière confiance. Le gouvernement n'est toutefois pas très rassuré. Depuis que les Allemands ont stoppé leur offensive contre la Russie, en septembre 1915, on sait qu'ils préparent quelque chose. Ce n'est tout de même pas pour rien que plusieurs centaines de milliers de soldats ont quitté le front oriental ! Les services de >>>



MORTEL COMBAT

Le premier jour de la bataille, les canons allemands tirent un million d'obus sur les lignes françaises : le pilonnage détruit les forts, ravage les lignes. Après l'action de l'artillerie, les tranchées ne sont plus que des cratères reliés par de minces boyaux.

» renseignements sont donc à pied d'œuvre pour tenter de percer les secrets de l'ennemi, et, dès le 1^{er} janvier 1916, Poincaré note que, « d'après certaines informations, ce serait sur Verdun que l'attaque aurait lieu. [...] J'ai le pressentiment que c'est là qu'on va se battre. » En conséquence, les politiques reviennent à la charge, soulevant la même irritation chez Joffre, le 2 janvier. Agacé au plus haut point, il explose le 8 janvier : « Je ne demande qu'une chose, c'est que les Allemands m'attaquent et, s'ils m'attaquent, que ce soit sur Verdun. »

La situation de Verdun, que les Français prennent à tort pour le point le plus fort de leur front, n'est cependant pas très brillante. Secteur calme depuis 1914, considéré comme un front de repos, il a longtemps été négligé, et son réseau de défense est entièrement à revoir. C'est que, depuis le 3 août 1915, les forts de la région ont été désarmés – car inadaptés à la guerre moderne – ; leurs canons et obus, confiés aux armées en campagne. Avec seulement trois divisions et des bataillons de territoriaux – les classes les plus âgées – pour un front de 112 km, le

général Frédéric Herr, qui commande la région, ne cesse de réclamer des renforts. À ses demandes, le GQG répond : « Vous ne serez pas attaqué ». Enfin, la défense du saillant français, sur la rive droite de la Meuse, n'est pas la priorité : on demande plutôt à Herr de concevoir des lignes solides sur la rive gauche du fleuve, étant donné que les forteresses ne doivent plus jouer aucun rôle dans la nouvelle doctrine de guerre. Conformément aux ordres, Herr néglige la mise en défense de la rive droite, la plus exposée. Un temps précieux est ainsi perdu.

Quand donc le GQG a-t-il compris qu'il se tramait quelque chose devant Verdun ? Durant tout le mois de janvier 1916, les indices de la préparation d'une offensive se multiplient, mais la religion de Chantilly n'est pas faite. Peut-être s'agit-il d'une intoxication

ou plus encore d'une diversion, d'un piège qui servira à attirer des troupes avant de frapper plus puissamment en un autre point ? Une chose est certaine, ce qui se passe dans le secteur est on ne peut plus inquiétant. Les bruits d'une prochaine offensive se font plus insistants.

Malgré les renseignements, Joffre reste dubitatif

Le 25 janvier, l'attaché militaire de l'ambassade de France au Danemark télégraphie à Paris que de gros rassemblements de troupes sont en cours devant Verdun et Arras. De Suisse ou des Pays-Bas, des agents français apportent les mêmes renseignements : de nombreuses troupes et des centaines de canons convergent vers le nord de la Meuse. Les trains qui les convoient ont beau rouler la nuit, ce grand barnum ne passe pas inaperçu. La destruction des clochers des villages à proximité du front – afin qu'ils ne servent pas de points de repère à l'artillerie française – n'augure rien de bon non plus. Quant aux poilus en première position, ils constatent une activité

ennemie anormale. Driant ne se fait pas d'illusions : le 22 janvier, dans une lettre, il dit attendre le choc de pied ferme. Les déserteurs allemands confirment que cela va chauffer dans peu de temps, que d'immenses abris bétonnés ont été construits à proximité des lignes pour y entasser la troupe et que les permissions sont suspendues depuis le 1^{er} février.

Le GQG, pourtant, reste dubitatif... Comme on ne veut pas tomber dans un piège, on reste attentif sans trop s'hypnotiser. Mais, signe que le vent a tourné, on ne traite plus le général Herr avec indifférence quand il réclame des renforts, les 16 et 24 janvier. On lui envoie aussitôt la 51^e division. L'arrivée du 7^e corps est prévue pour le 11 février, et le 20^e corps d'armée est enfin dirigé sur Barle-Duc pour faire face à toute éventualité. L'inertie des bureaux est cependant telle que, par habitude, on continue à désarmer les derniers forts au moment même où ils pourraient être si utiles. Le 30 janvier, 12 mortiers de 220 quittent ainsi la région fortifiée de Verdun ! Pressé par des politiques inquiets, Joffre a compris pour sa part que Verdun ne doit pas tomber et que l'intérêt moral prime ici le strict enjeu militaire. Aussi, il envoie le général de Castelnau en inspection, le 20 janvier, pour s'assurer que les défenses de la région fortifiée sont propres à encaisser la ruée. Celui-ci considère que les premières lignes sont suffisamment organisées, mais qu'il est nécessaire de renforcer la seconde position. Un régiment du génie est envoyé d'urgence le 1^{er} février pour accomplir en quelques jours ces travaux herculéens que l'on n'a pas eu le temps de faire en un an.

Le GQG n'est cependant pas convaincu, et cette indécision est habilement renforcée par les Allemands, qui, depuis le 1^{er} février, attaquent en différents points du front, parfois très violemment, comme à Frise, dans la Somme, pour semer le trouble. Ils y par-

Émile Driant, le sonneur d'alerte

Député de Nancy, gendre du général Boulanger et ami de Barrès, le lieutenant-colonel Driant est un fervent nationaliste. L'homme est bien connu du grand public : sous le pseudonyme du capitaine Danrit, il a signé de nombreux ouvrages à succès qui cherchent à développer le sens patriotique au sein de la jeunesse. Cultivant le genre de l'anticipation militaire, il est une sorte de Jules Verne galonné. En 1914, ce revanchard patenté, taillé pour l'action, préfère prendre un commandement aux armées que de siéger à la Chambre. À l'époque, il considère même que le Parlement est inutile en temps de guerre. En décembre 1915, il a changé d'avis et ne jure plus que par le contrôle parlementaire. Il le dit à ses collègues quand il les prie de faire pression sur le général Joffre. L'ironie veut que celui qui a sonné l'alerte le premier tombe également parmi les premiers. En poste au bois des Caures, en position avancée du front de Verdun, il meurt le 22 février 1916. Ses hommes se sont battus à un contre dix. Sur le monument érigé sur le champ de bataille, à l'endroit où Driant a rendu son dernier souffle, on lit : « Ils sont tombés silencieux, sous le choc, comme une muraille. » J.-Y. L. N.

viennent assez bien. Le 13 février, néanmoins, la perplexité du GQG prend fin. La veille, en surveillant les fréquences de la TSF, on a repéré une quantité anormale de postes émetteurs allemands, tandis que des photographies aériennes, le 17 février, à la faveur de quelques heures d'éclaircie dans un ciel jusque-là épouvantable, confirment la présence de gigantesques abris.

À Paris, on prend peur. « Tiendra-t-on ? » demande Aristide Briand à l'officier de liaison de Joffre. Celui-ci le rassure, mais en vérité le général en chef ne se départit toujours pas de sa réserve. Il continue de penser que Verdun ne peut pas être un objectif unique de la part des Allemands. Pas question de tomber dans le piège et d'envoyer trop de renforts dans la Meuse ! Le 20 février, le lieutenant-colonel Driant, qui a sonné l'alerte le premier, se sait condamné. Dans sa dernière lettre, il écrit : « Notre bois aura ses premières tranchées prises dès les premières minutes, car ils y emploieront flammes et gaz. Nous le savons par un prisonnier de ce matin. » Le 21 février, en effet,

peu après 7 heures du matin, un déluge d'obus s'abat sur le bois des Caures et sur les premières lignes françaises. L'enfer de Verdun commence.

Un épisode météo imprévu change le cours de la bataille

On le dit rarement, mais ce qui a sauvé Verdun – outre la résistance acharnée des hommes –, c'est la pluie. L'attaque allemande devait avoir lieu le 12 février. À cette date, rien ne pouvait arrêter les assaillants. Compte tenu du fait que le 20^e corps d'armée n'a reçu l'ordre de se diriger vers Barle-Duc qu'après le 10 février et que trois divisions de renforts ont été accordées à Herr entre le 12 et le 20 février, jamais la situation n'aurait pu se rétablir.

Or, ce jour-là, la neige, la pluie et un brouillard insistant ont interdit à l'artillerie allemande d'entrer dans la danse et à l'aviation de guider son tir. Il a fallu attendre que le beau temps revienne. L'offensive a donc été repoussée jusqu'à ce que les conditions météorologiques soient meilleures. Un temps perdu qui permet aux renforts français de parvenir à Herr et d'être jetés dans la fournaise le 25 février. Porté le 12 février, le coup n'aurait pas pu être arrêté. Herr le sait bien. Le 19 février, devant le spectacle de la pluie persistante, il s'enthousiasme : « La pluie qui tombe est de l'or pour nous. » Il faut l'avouer humblement : Verdun a d'abord été sauvé par la pluie! ♦

Un mois avant l'attaque, l'état-major français poursuit la démilitarisation des fortifications qui protègent la région et considère les lignes de défense suffisantes



COMMENT S'EST CONSTRUIT SON MYTHE

PAR BÉNÉDICTE VERGEZ-CHAIGNON

En juin 1940, les Français jetés sur les routes, vaincus, bouleversés, cherchent naturellement des repères et des raisons de ne pas désespérer.

Or quelqu'un s'est offert à les secourir et à les protéger. Quelqu'un qui, lorsqu'il dit faire don de sa personne à la France pour atténuer son malheur, peut être cru : le maréchal Pétain, le « vainqueur de Verdun ». Par cette victoire précisément, il a acquis plus que la gloire ou la reconnaissance. Un lien exceptionnel de confiance et de fidélité s'est noué avec les Français, qui sera le socle de la légitimité de l'État français et de son chef. C'est à Verdun qu'en l'espace de quelques jours, en ce mois de mars 1916, le général Philippe Pétain devient une célébrité mondiale. La bataille suscite une poignante anxiété, mais aussi un intérêt immense, qui tourne à l'engouement chez les Alliés et dans les pays neutres.

Déjà providentiel en 1916

Dès que les journalistes sont autorisés à se rendre sur cette partie du front, le nom et la photo de Pétain apparaissent au milieu de leurs reportages, accompagnés d'articles où il est dépeint comme un grand homme, voire comme un homme providentiel. Sont mis en avant ses qualités de chef, son physique et ses talents militaires. Il devient un objet de propagande, dont l'action est rehaussée à la hauteur de l'enjeu. Tout en découvrant avec réticence cette notoriété soudaine, aussi louangeuse que parfois fantaisiste, il s'efforce d'en jouer, ne serait-ce que pour faire prévaloir ses idées auprès du

haut commandement et des hommes politiques, dont il est soudain promu interlocuteur incontournable.

Le courrier qui déferle sur lui, en provenance de ses connaissances, même lointaines, et de parfaits anonymes français ou étrangers, prouve à quel point il cristallise sur sa personne les craintes et les espoirs. Cette confiance et cet amour cherchent, à travers lui, à s'adresser à tous les combattants engagés à Verdun. Les libellés des enveloppes indiquent quelle place lui est dévolue dans l'imaginaire collectif : « commandant des armées de la défense de Verdun », « commandant en chef des braves poilus devant Verdun », « défenseur de Verdun ». Cette image du défenseur est la première à s'imposer.

Lorsque la situation se stabilise sur le front, on se met à le décrire non plus seulement comme le défenseur, mais comme le sauveur puis comme le vainqueur de la furieuse bataille de 1916. Il ne faut guère de temps pour que la légende de Verdun s'installe. Les hauts faits, les plus grands sacrifices seront inlassablement racontés et célébrés. Et, avec eux, les gestes de Pétain. « Qui n'a entendu raconter l'arrivée du général Pétain par la neige, un

soir de la fin février? » lit-on dans un quotidien en janvier 1917. L'image du général figé devant son QG de Souilly pour regarder les soldats monter ou descendre des premières lignes n'est pas qu'un cliché. C'est l'expression de cette communion entre les deux tiers de l'armée française, passés à Verdun, et le chef anxieux du sort des soldats et conscient de leur sacrifice.

Momentanément en perte de vitesse après les succès remportés par Nivelles et Mangin, Pétain apparaît comme le meilleur recours au moment où éclate la crise du printemps 1917, qui menace l'armée de délitement. C'est de nouveau un sauveur que l'on sollicite, un sauveur de l'armée elle-même. Lorsque le 29 août 1917, la grand-croix de la Légion d'honneur lui est décernée pour avoir stoppé les mutineries et remis les troupes en état de combattre, il est difficile d'en proclamer officiellement le motif. On en revient donc à Verdun, où a lieu la cérémonie. Sa qualité de défenseur et de vainqueur de Verdun figure en toutes lettres dans la citation qui accompagne la décoration. Le glissement s'accroît donc, sanctionné par les pouvoirs publics. Il est évidemment conforté quand Pétain, général en chef des armées françaises, est élevé à la dignité de maréchal de France, le 19 novembre 1918.

LA LIGNE DE DÉFENSE DU MARÉCHAL EN 1945

« J'ai passé ma vie au service de la France [...] Qu'elle se souvienne ! J'ai mené ses armées à la victoire en 1918. Puis, alors que j'avais mérité le repos, je n'ai cessé de me consacrer à elle. J'ai répondu à tous ses appels, quels que fussent mon âge et ma fatigue. Le jour le plus tragique de son Histoire, c'est encore vers moi qu'elle s'est tournée. [...] On m'a supplié de venir : je suis venu. Je devenais ainsi l'héritier d'une catastrophe dont je n'étais pas l'auteur. [...] Pendant que le général de Gaulle, hors de nos frontières, poursuivait la lutte, j'ai préparé les voies de la libération. »

Aussitôt la guerre finie, Verdun occupe dans la mémoire des combattants et dans la mémoire nationale une place privilégiée. C'est le symbole d'une victoire certes glorieuse, mais aussi très chèrement payée, qui a magnifié les qualités françaises, mais où furent aussi dépassées les limites de la condition humaine. C'est également une victoire « pacifique », les Français s'étant engagés pour défendre la patrie et non pour aggraver d'autres peuples. Pétain, qui personnifie cette résolution, ce réalisme et ce succès, unit en lui ces deux mémoires parfois divergentes. Les souvenirs des maréchaux de la Grande Guerre >>>



SOUVENIR NATIONAL
 Depuis 1940, « sûr de l'appui des anciens combattants qu'[il a] eu la fierté de commander », Pétain veille sur le pays, dans son uniforme, relevé par le port de la médaille militaire – destinée aux sous-officiers et aux soldats. Un signe adressé aux poilus, tout comme le bâton de maréchal, qui évoque, bien sûr, les hauts faits de 1916.

COLLECTION MARYKARRINE TARBOR



DOSSIER PÉTAÏN, L'IMPOSTEUR DE VERDUN



SEVALLERANGE

LÉGENDE DORÉE Dès l'après-guerre, l'image d'un chef partageant le quotidien de ses hommes est diffusée dans le pays, comme ici dans l'ouvrage *Nos gloires nationales*, publié dans les années 1920.

» ou des hommes de gouvernement parus entre les deux guerres peuvent bien attribuer à d'autres les actions décisives de Verdun, souligner l'attitude exagérément timorée de Pétain dans sa conduite de certaines opérations, les spécialistes d'histoire militaire peuvent émettre des critiques, rien n'y fait aux yeux de la majorité des Français. Les résistants, dans les journaux clandestins, à Londres, à New York, auront beau citer Joffre ou Poincaré pour minimiser le rôle de Pétain ou dénoncer son défaitisme,

ils seront à peine écoutés. Deux millions d'anciens combattants de Verdun se sentent reliés à Pétain par une mutuelle fidélité, qui est ravivée par les nombreuses commémorations de la bataille auxquelles le Maréchal participe, ne manquant jamais de rendre hommage au sacrifice de ses hommes. Mieux encore, il se fait le gardien du culte des morts innombrables en s'associant étroitement à l'édification de l'ossuaire de Douaumont, depuis la pose de la première pierre jusqu'à l'inauguration en 1932. C'est

dans ce monument, devenu haut lieu de pèlerinage, qu'il demande par testament à être inhumé. Ainsi sera matérialisée cette équivalence qui veut qu'en honorant le maréchal Pétain, ce soit le poilu de Verdun qu'on honore. En 1929, c'est bien le maréchal Pétain vainqueur de Verdun qui fait son entrée à l'Académie française. Puisqu'il lui faut posséder une œuvre littéraire, il écrit – ou plutôt fait écrire – *La Bataille de Verdun*, livre symbolique qui traduit l'identification profonde qui s'est opérée entre la bataille, les combattants et leur général. Il montre aussi à quel point Verdun est devenu le résumé et l'emblème de toute la guerre sur le front français: «Celui qui n'a pas fait Verdun n'a pas fait la guerre.»

En 1940, tenir comme à Verdun

Son livre connaît mieux qu'un succès d'estime. Les éditeurs se le disputent. Les lecteurs adhèrent, vibrant encore au souvenir tragique d'événements qu'ils ont vécus dans leur chair ou leur angoisse. Évidemment, la réception de Pétain à l'Académie française est une nouvelle occasion de lier les deux noms de Pétain et de Verdun, qui riment presque miraculeusement. Paul Valéry y ajoute la célébration du chef respectueux de ses hommes: «Il n'y a point de chef plus instruit de leurs besoins, plus ménager de leurs forces, plus ennemi des excès de rigueur et des exigences superflues, et surtout plus avare de leur sang.»

Le mot «Verdun» n'apparaît dans aucun des 120 discours prononcés par Pétain entre 1940 et 1944. Mais point n'est besoin de l'exprimer pour qu'il soit entendu. En annonçant la demande d'armistice, le 17 juin 1940, le Maréchal se dit «sûr de l'appui des anciens combattants qu'[il a] eu la fierté de commander» et revendique le commandement qui implique l'obéissance. Chacun comprend, certes. Mais chacun

1916

26 février-30 avril: Le général Pétain est nommé à la tête de la 2^e armée pour coordonner la défense de la région fortifiée de Verdun.

1917

15 mai: Alors que des mutineries secouent la troupe, Pétain devient commandant en chef des armées françaises sur le front occidental.

1918

19 novembre: Le président Poincaré le nomme maréchal de France. Il partage cet honneur avec Joffre (en 1916) et Foch (en 1918).

1940

11 juillet: Investi des pleins pouvoirs par l'Assemblée nationale, il déclare assumer les fonctions de chef de l'État français.

1945

15 août: Condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi. L'indignité nationale le prive de ses grades et de ses titres.

1951

23 juillet: Après avoir vu sa peine commuée en détention perpétuelle, il meurt sur l'île d'Yeu.

Les hommages de la V^e République

Sous la V^e République, les pouvoirs publics n'ont pas exclu le maréchal Pétain des commémorations de la Première Guerre mondiale. Le général de Gaulle a fait déposer sur sa tombe, en novembre 1968, une couronne (dont des nostalgiques de Vichy arrachèrent d'ailleurs le ruban). Pompidou a répété ce geste lors du retour du cercueil enlevé en 1973, et Valéry Giscard d'Estaing en 1978. François Mitterrand, pour sa part, fait déposer une première gerbe le 22 septembre 1984, jour où il prend la main du chancelier allemand à Verdun. Il renouvelle son geste en juin 1986 – 70^e anniversaire de la bataille – puis le répète tous les ans à partir de 1987. Après avoir particulièrement lié le souvenir de Pétain à celui de Verdun, il a ritualisé l'hommage officiel dans le cadre de la commémoration de la Première Guerre mondiale. En 1992, lors de la traditionnelle interview du 14-Juillet, le président Mitterrand refuse d'imputer à l'État français des responsabilités dans la déportation des Juifs de France. Deux jours plus tard a lieu la commémoration de la rafle du Vél'd'Hiv. Une violente controverse s'engage sur les récents propos du chef de l'État, durant laquelle la presse révèle que des fleurs sont déposées sur la tombe du maréchal Pétain au nom du président tous les ans. Serge Klarsfeld dénonce alors l'engagement de Mitterrand dans des organes du régime de Vichy, engagement qu'il n'a pas renié et qui, selon lui, explique sa complaisance pour le « vainqueur de



Verdun». Alors qu'il lui a été demandé de renoncer à cet hommage, le président fait de nouveau fleurir la tombe du Maréchal le 11 novembre 1992, provoquant un nouveau tollé. Il se défend au nom d'une « tradition républicaine », argument dont l'exagération est à son tour flétrie. Deux ans plus tard, François Mitterrand se livrera dans un livre et dans une interview, qui constitueront un choc pour l'opinion, à une justification de son adhésion à Vichy qui accrédiatera a posteriori l'idée que célébrer le vainqueur de Verdun revient à réhabiliter Vichy. **B. V.-C.**

comprend ce que lui dictent sa situation, ses convictions. L'arrivée au pouvoir du vainqueur de Verdun dans les circonstances exorbitantes de la défaite peut vouloir dire que la terre française sera malgré tout défendue, que le sang français sera épargné, qu'on recherchera une réconciliation entre anciens combattants français et allemands, qu'on ne laissera pas perdre les fruits de la victoire si chèrement acquise en 1918... Certains parlementaires votent les pleins pouvoirs le 10 juillet 1940 en expliquant leur choix par leur propre identité d'anciens de Verdun. En tout cas, il s'agit, pour les vétérans, de ne pas mesurer leur confiance dans le Maréchal. En attendant des jours moins contraires, il faut « tenir » comme à Verdun. Cette vénération survivra au décrochage qui s'esquisse puis s'accroît entre une majorité de l'opinion publique et la poli-

tique du gouvernement à partir de 1941. Elle motive la certitude que le chef de l'État, s'il peut se tromper ou être trompé, ne peut de toute façon pas trahir.

On ne fusille pas un sauveur !

Ce raisonnement est de nouveau à l'œuvre quand s'ouvre son procès, en juillet 1945. « Ceux de Verdun » expriment plus ou moins ouvertement leur désarroi et une réelle inquiétude à l'idée qu'on puisse fusiller leur ancien commandant. Les trois avocats du Maréchal, dans leurs plaidoiries respectives, font allusion à Verdun, sans insister. Ce serait superflu. Il a littéralement sauvé la France, dit l'un. Il a incarné tout simplement la Résistance, dit un autre en citant Paul Valéry. Après sa condamnation, des pétitions parviendront régulièrement au président de la République pour deman-

der la libération pour services rendus du plus vieux prisonnier du monde. En 1947, une commission d'enquête parlementaire vient l'interroger dans sa prison de l'île d'Yeu. À la demande d'un député, qui fut soldat à Verdun, les parlementaires accueillent debout l'ex-maréchal Pétain. Sa mort, survenue le 23 juillet 1951, ravive naturellement le mythe du vainqueur de Verdun, puisqu'il s'agit dorénavant de respecter (ou pas) ses dernières volontés : le transfert de ses cendres à l'ossuaire de Douaumont. S'il ne s'agissait que du lieu de sa sépulture, cette hypothèse serait peut-être envisageable. Mais on n'imagine pas de telles funérailles sans un minimum de décorum et d'honneurs militaires qui ressembleraient bientôt à un hommage national. L'enterrer à Verdun reviendrait à le réintégrer dans l'histoire nationale, et Vichy avec >>>



RUE DES ARCHIVES/STALANDIER

IMMORTEL Son livre, *La Bataille de Verdun*, lui ouvre les portes de l'Académie française en 1929.

Un hymne à sa propre gloire

« Mon cœur se serrait en effet quand je voyais aller au feu de Verdun nos jeunes gens de vingt ans, songeant qu'avec la légèreté de leur âge ils passeraient trop vite de l'enthousiasme du premier engagement à la lassitude provoquée par les souffrances, peut-être même au découragement devant l'énormité de la tâche à accomplir. Du perron de la mairie de Souilly – mon poste de commandement si bien placé au carrefour des chemins conduisant vers le front – je leur réservais ma plus affectueuse attention quand ils montaient en ligne avec leurs unités : cahotés dans les inconfortables camions ou fléchissant sous le poids de leur appareil de combat quand ils marchaient à pied, ils s'excitaient à paraître indifférents par des chants ou des galéjades et j'aimais le regard confiant qu'ils m'adressaient en guise de salut. Mais quel découragement quand ils revenaient, soit individuellement comme éclopés ou blessés, soit dans le rang de leurs compagnies appauvries par les pertes ! Leur regard, insaisissable, semblait figé par une vision d'épouvante ; leur démarche et leurs attitudes trahissaient l'accablement le plus complet ; ils fléchissaient sous le poids de souvenirs horrifiants ; ils répondaient à peine, quand je les interrogeais et, dans leurs sens troublés, la voix goguenarde des vieux poilus n'éveillait aucun écho. »

Extrait de *La Bataille de Verdun*, de Philippe Pétain (1929).

» lui. Verdun est plus que jamais menacé d'enrôlement dans la cause de la révision. Le corps de Philippe Pétain sera donc mis en terre à l'île d'Yeu. Le 27 octobre 1951, une messe anniversaire est dite à Notre-Dame de Paris à la mémoire des combattants de Verdun. Le thème de leur sacrifice fait entendre en sourdine celui du martyr du Maréchal. Personne ne s'y trompe : tandis que dans la nef se pressent les thuriféraires de Pétain, des associations de résistants manifestent sur le parvis.

En 1952, à Douaumont, le général Juin préside à la commémoration. Après la revue des troupes et la visite à l'ossuaire, il monte à la tribune, entouré des autorités civiles et militaires. Il était lui-même à Verdun en 1916, mais il parle aussi en chroniqueur des opérations et en commentateur du rôle des chefs de l'armée. Il en arrive fatalement à évoquer Pétain et il se fait en l'occurrence le porte-parole de beaucoup d'anciens combattants : « Enfin, il est un nom qui est sur toutes les lèvres et que les vicissitudes ultérieures de l'histoire ne sauraient dissocier de l'épopée de Verdun : c'est celui du chef dont la dépouille devra rejoindre un jour les milliers et milliers de soldats qu'il a commandés et animés dans cette bataille et qui sont confondus ici même avec la terre qu'ils ont si âprement défendue, c'est celui de Pétain. » Dès le lendemain, le ministre de la Défense, René Plevén (qui fut l'un des premiers compagnons de De Gaulle à Londres), lui rappelle par écrit que les discours des officiers doivent être soumis par avance à leur ministre. Cet incident n'empêche nullement Alphonse Juin, tout nouvellement promu maréchal, de recevoir son bâton le 14 juillet et d'être élu à l'Académie française le 20 novembre.

Une bien étrange permission

Dans cette saga manque encore un épisode rocambolesque. Il va se dérouler en février 1973. Depuis la mort de Pétain, chaque geste, chaque péripétie, même infime, ravive l'espoir des associations qui se sont constituées pour la défense de sa mémoire, la révision de son procès, le transfert de ses cendres à Douaumont. Quand le général de Gaulle, président de la République, déclare, le 19 mai 1966, que « la gloire que le maréchal Pétain avait acquise à Verdun ne sau-

RUE DES ARCHIVES/BCA



rait être ni contestée ni méconnue par la patrie», quand le 11 novembre 1968, il fait déposer une gerbe sur sa tombe en même temps que sur celles des autres maréchaux de la Première Guerre mondiale, elles y voient un signe.

Quand Georges Pompidou, président élu en 1969, déclare qu'il faut en finir avec les déchirements nés de la guerre, elles croient toucher au but. Mais comme rien ne vient, naît l'idée de forcer la main au gouvernement en le plaçant publiquement devant le fait accompli. Pas mécontent de damer le pion à M^e Isorni – ancien avocat de Pétain qui s'est institué gardien du temple –, M^e Tixier-Vignancour – brièvement secrétaire général adjoint dans le gouvernement de Vichy et candidat d'extrême droite à l'élection présidentielle de 1965 – recrute une petite équipe à qui n'incombe rien de moins que la tâche d'exhumer le cercueil du Maréchal pour le transporter clandestinement à Douaumont. Le plus surprenant, c'est que tant l'exhumation que le rapatriement de l'île d'Yeu sur le continent réussissent. Mais rien n'a été organisé pour la suite et, au bout de quelques heures, l'encombrant fardeau termine sa course dans

LA VICTOIRE ET LE BÂTON

« Le vainqueur de Verdun » est élevé à la dignité de maréchal de France le 11 novembre 1918. Son prestige est tel que le gouvernement le maintient dix ans à la tête des armées, avant de lui confier brièvement le poste de ministre de la Guerre en 1934.

un garage de Saint-Ouen ! On constate alors que, si l'opinion publique est globalement indifférente, les milieux d'anciens combattants et d'anciens résistants s'inquiètent pour des motifs opposés : les premiers expriment reconnaissance et compassion ; les seconds, réprobation et méfiance. Loin de laisser le débat se développer, les pouvoirs publics font promptement reporter le cercueil à l'île d'Yeu.

En 1988, le nom de Pétain fait un rapide aller-retour sur la liste des citoyens d'honneur

de la ville de Verdun. Aussitôt réintégré, il est retiré devant le flot des protestations. Ce qui fut si évident est devenu – et reste – une source de controverses passionnées.

Les cendres du maréchal Pétain quitteront-elles un jour l'île d'Yeu pour rejoindre Douaumont ? Il faudrait sans doute qu'elles ne soient vraiment plus brûlantes. Mais le temps qu'elles refroidissent, n'aura-t-on pas oublié aussi pour quelle raison et avec quelle force Verdun devint le symbole de l'unité nationale ? Et pris par notre sidération devant l'horreur, notre compassion pour les soldats et notre éventuelle indignation pour le sort qui leur fut imposé, comprendrons-nous encore l'assimilation qui paraissait avoir surgi si naturellement entre les hommes qui combattirent ou moururent à Verdun et celui qui les commandait ? ♦

Le thème du sacrifice des poilus en 1916 sert, pour les thuriféraires du Maréchal, à exalter le martyre du vieux chef, condamné à mort en 1945 pour trahison



ENTRETIEN

AVEC GERD KRUMEICH

Ce qu'en pensent les Allemands

HISTORIA Quel a été le but militaire de cette importante offensive allemande ?

G. K. En octobre 1916 est publié dans le *Frankfurter Zeitung* un rapport de l'état-major de Hindenburg et de Ludendorff qui dresse un panorama complet de la bataille de Verdun telle qu'ils auraient aimé qu'elle entre dans l'Histoire. Il y est expliqué clairement que Verdun n'était pas une place de défense pour les Français, mais une porte à partir de laquelle ceux-ci pouvaient attaquer l'Allemagne. Il fallait donc fermer cette porte qui constituait un danger permanent. Mettre l'armée française dans l'impossibilité de flanquer l'armée allemande, tel est donc l'argument officiel de l'état-major pour expliquer l'offensive qui commence en février 1916. Le général Falkenhayn – commandant en chef des armées allemandes jusqu'à son remplacement, en août 1916, par Hindenburg et Ludendorff – a donc cherché à s'emparer de la place forte de Verdun pour remettre en marche l'armée allemande vers Paris. Sans succès. Ce qui lui vaudra son éviction, comme son prédécesseur, Helmuth von Moltke, l'avait déjà été après la défaite de la bataille de la Marne en septembre 1914.



EN 1916, L'ÉTAT-MAJOR ALLEMAND N'A AUCUNE CONSIDÉRATION NI POUR PÉTAÏN NI POUR L'ARMÉE FRANÇAISE. POUR BERLIN, LA FRANCE EST UN PAYS EN DÉGÉNÉRESCENCE



Pétain est-il, à l'époque, perçu par les généraux allemands comme un grand stratège militaire ?

Non, loin de là. Il n'a pas de renommée en Allemagne. Lorsqu'il est désigné comme l'un des commandants de la bataille de Verdun sous les ordres du maréchal Joffre, on ne le connaît pas vraiment. On s'aperçoit au fur et à mesure que c'est un chef capable, mais sans éclat. En 1916, l'état-major allemand n'a aucune considération particulière ni pour Pétain ni pour l'armée française. Pour ses généraux, la France est un pays en dégénérescence, doté d'une république démocratique toute en faiblesse. Cette sous-estimation leur coûtera cher. Le peuple allemand quant à lui commence à connaître Pétain à travers ses ordres du jour qui sont publiés en avril 1916 dans leurs journaux. Mais comme nous l'évoquons dans notre livre avec Antoine Prost, les lecteurs allemands leur donnent curieusement une tout autre signification que celle comprise par les Fran-

çais. Quand Pétain motive ses soldats dans un ordre du jour indiquant « Ils ne passeront pas », les journaux et leurs lecteurs croient comprendre que c'est un cri de désespoir signifiant « pourvu qu'on tienne ». Autrement dit, les Allemands se conditionnent à croire ce qu'ils aimeraient que les journaux leur disent.

La bataille de Verdun est considérée comme une grande victoire française. Comment est-elle perçue en Allemagne ?

Verdun est perçue comme un échec, car ce sont les Allemands qui ont été contraints d'interrompre les combats. C'est une grande bataille durant laquelle néanmoins on a voulu – pense-t-on alors et comme l'enseigne encore les manuels d'histoire – « saigner les Français ». Au final, on s'est saignés nous-mêmes ! Comparée à celle de la Somme, la même année, qui est très rapidement exaltée dans les mémoires, la bataille de Verdun occupe une place plus réduite chez les anciens combattants allemands sitôt après la Grande Guerre. Il n'y a pas ce sentiment d'avoir tenu devant Verdun comme dans la Somme. Pour eux, ce qu'il en ressort alors, c'est qu'ils ont beaucoup souffert... et que c'était parfaitement inutile.

Pourquoi cette justification de la « pompe à sang » est-elle aujourd'hui remise en question ?

La fameuse théorie de la pompe à sang est un mensonge, une manipulation. Le mémoire prétendument rédigé par Falkenhayn lors de Noël 1915, expliquant que son objectif est de saigner à blanc les Français dans les mois à venir, est un faux antidaté. Il a été fabriqué après la guerre pour légitimer ce qui s'est passé à Verdun, pour justifier son entêtement forcené si lourd de conséquences. Tous les historiens et le grand public ont cru Falkenhayn : cela permettait de donner un sens, même horrible, à cette bataille la plus longue, la plus dévastatrice et la plus inhumaine de la Première Guerre mondiale. Mais, en fait, il n'en est rien. Konstantin Schmidt von Knobelsdorf, le chef d'état-major de la 5^e armée, qui a établi le plan de l'attaque de Verdun, l'a clairement reconnu en 1933 dans un texte qui



GRANDE ILLUSION Le kaiser Guillaume décore des soldats après la bataille : après l'échec, on avance l'idée – fausse – d'avoir voulu « saigner les Français ».

précise que la grande erreur du général Falkenhayn aurait été de refuser, contre son avis, une attaque simultanée sur les deux rives de la Meuse et de n'autoriser qu'une offensive sur la rive droite pour économiser des troupes.

Pourtant, à Verdun, la volonté de provoquer le plus de pertes possible dans le camp français est clairement à l'œuvre...

Dans le cadre de mes travaux, j'ai cherché de savoir à partir de quel moment précis, pendant la guerre, on commence à évoquer ce thème de la « saignée des Français ». J'ai découvert que c'est à partir du 15 mars 1916, quand l'état-major allemand est certain de ne plus pouvoir vaincre facilement. Alors, tout le monde en Allemagne, à tous les niveaux, commence à parler d'une éventuelle saignée des Français à Verdun. Comme pour donner un sens à quelque chose qu'on ne parvient plus à comprendre, on se persuade que c'est pour faire en sorte que la France perde le meilleur de ses forces.

Y a-t-il eu des mouvements de contestation en Allemagne au moment de Verdun pour en finir avec cette guerre ?

Oui, bien sûr. La question des buts de guerre est largement discutée dans l'opinion publique. Par exemple, en 1916, le parti socialiste éclate en différents groupes contestataires qui en ont assez de cette guerre et qui veulent y mettre un terme. Des mouvements qui se renforcent quand Hindenburg et Ludendorff se lancent dans une guerre totale, industrielle, dont Verdun a servi de détonateur. Mais,

en même temps, l'état-major parvient toujours à remobiliser l'opinion à travers une propagande de masse qui exhorte à combattre « encore un coup », « un dernier coup ». Et ce, jusqu'en 1918.

À l'issue de la Grande Guerre, Pétain reste-t-il dans les mémoires comme le vainqueur de Verdun ?

Pétain est surtout perçu comme un militaire qui ne s'est jamais mêlé des querelles liées au traité de Versailles. Il ne figure pas parmi les Français qui ont poursuivi les Allemands en les rendant éternellement coupables. Il n'a pas eu les frénésies d'un Foch ou d'autres politiciens qui ont voulu mettre l'Allemagne en morceaux. Cette non-intervention va s'avérer déterminante pour la reconnaissance de Pétain par les Allemands.

Comment expliquer que la bataille de Verdun, vingt ans après, soit devenue un mythe également en Allemagne, comme l'atteste le « serment de la paix », prononcé à Douaumont en juillet 1936 par des dizaines de milliers d'anciens combattants des deux camps ?

Il est important de comprendre qu'un mythe de Verdun se constitue en Allemagne sous l'influence des nazis, qui érigent cette bataille en symbole. Effectivement, les anciens combattants soutenus par Hitler ont fait ce serment de la paix devant l'ossuaire de Douaumont en 1936. Ils furent plus de 30 000 à se réunir les 12 et 13 juillet 1936, à écouter un orateur allemand leur assurer que « tous les Allemands, et d'abord leur Führer, croyaient fermement à la possibilité que les deux peuples puissent vivre désormais en voisins pacifiques ». Le chancelier du Reich brouillait alors les pistes en apparaissant comme un ancien soldat courageux qui ne recherchait que la paix, ayant connu la guerre et n'en voulant plus. Une manière habile de légitimer son régime auprès des Français, justement sur l'héritage de Verdun.

Dans ce contexte, Pétain a-t-il été manipulé par Hitler dès les années 1930 ?

Assurément. La faute de Pétain est d'avoir cru, comme les anciens combattants français, que l'Allemagne recherchait la paix. Un aveuglement d'autant plus grand qu'il avait une fascination morbide pour le III^e Reich, à l'instar de nombreux représentants de la droite française. L'esprit de la défaite est alors déjà à l'œuvre. Pour les Allemands, à cette époque, Pétain était donc un chef d'administration militaire « germanocompatible » qu'on pouvait d'autant plus facilement manipuler qu'il n'offrait pas de résistance.

PROPOS RECUEILLIS PAR HUGUES DEMEUDE



* Historien allemand, spécialiste de la Première Guerre mondiale. Auteur, avec Antoine Prost, de *Verdun 1916* (Tallandier, 2015).

Documents sauvegardés

L'Histoire

© 2004 © 2004 L'Histoire. Tous droits réservés.
Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

news-20041101-SHI-29206601

Nom de la source	Lundi 1 novembre 2004
L'Histoire	L'Histoire • no. 292
Type de source	• p. 066
Presse • Magazines et revues	• 2216 mots
Périodicité	
Mensuel ou bimensuel	
Couverture géographique	
Internationale	
Provenance	
France	

Fallait-il mourir pour Verdun ?

Becker; Domange; Jean-Jacques; Gérard

Quel était l'objectif des Allemands en attaquant Verdun, en février 1916 ? L'enjeu stratégique de la bataille valait-il que 300 000 hommes perdent la vie ? Sur ces questions, la légende a souvent pris le pas sur la réalité. Rétablissons les faits.

« Verdun n'est pas une bataille parmi d'autres, mais la bataille qui résume à elle seule la Grande Guerre », a écrit Antoine Prost. De fait, toute l'armée française, ou presque, y a participé, et Verdun a donc joué un rôle capital dans l'expérience de guerre des poilus.

Avant même la fin de la guerre, la bataille de Verdun a été transformée en symbole de l'énergie défensive déployée par la nation en guerre. A tel point que le champ de bataille est devenu le premier « lieu de mémoire » de la Grande Guerre.

Pour les Allemands, le retentissement de la bataille est tout aussi grand. Une mythologie, forgée essentiellement à l'arrière, a vu le jour avant la fin des hostilités, héroïsant le soldat de Verdun et radicalisant les enjeux de la bataille.

De nombreux travaux historiques (*cf. Pour en savoir plus*) permettent aujourd'hui de mieux distinguer ce qui relève du mythe ou de la réalité. Rappelons d'abord les faits. Cette bataille de dix mois, voulue et déclenchée par les Allemands le 21 février 1916, comprend

deux grandes phases.

- 1) L'offensive allemande contre la place forte de Verdun : une attaque surprise qui s'est déroulée du 21 février au 4 mars sur la seule rive droite de la Meuse, avec la prise du fort de Douaumont le 25 février (*cf. carte, p. 70*), célébrée avec éclat dans toute l'Allemagne. Elle s'est poursuivie sur les deux rives avec un dernier assaut d'envergure - commencé le 23 juin dans le secteur de Fleury -, venu buter sur les derniers remparts de la place forte, Froideterre et Souville. Le 12 juillet, les Allemands n'étaient qu'à 3 kilomètres des faubourgs de Verdun !
- 2) La contre-attaque française : d'août à décembre 1916. La rive droite a été reconquise partiellement avec la reprise des forts de Douaumont le 24 octobre et de Vaux le 3 novembre. La « bataille de Verdun » s'est terminée au mois de décembre, mais on s'est battu dans la région de Verdun dès 1914 et on a continué à s'y battre jusqu'à la fin de la guerre.

Quel était l'objectif initial des Allemands ? On affirme généralement que Falkenhayn, nommé chef de l'armée allemande en septembre 1914 - il a rem-



placé Moltke, le vaincu de la Marne -, avait présenté au Kaiser Guillaume II, le 15 décembre 1915, un projet d'offensive sur Verdun.

Son but aurait été d'« ouvrir une plaie profonde dans le corps de la France et la tenir continuellement ouverte de manière qu'à la longue la mort s'en suive par perte de sang ». Son dessein était aussi de fixer le plus grand nombre de forces françaises sur ce champ de bataille, où elles seraient saignées à blanc. Et d'obliger la Grande-Bretagne à supporter seule le poids de la guerre.

Stéréotype politique et militaire des milieux dirigeants de l'Allemagne des années 1890, ce mythe de la saignée à blanc de l'armée française a trouvé à Verdun sa plus belle concrétisation.

Documents sauvegardés

Mais cette explication séduisante est mise en doute par l'historien allemand Gerd Krumeich. Le prétendu *Mémoire de Noël* de Falkenhayn est, en fait, une construction de toutes pièces, élaborée après guerre dans l'intention de cacher l'échec de l'assaut initial et de légitimer *a posteriori* la poursuite des combats malgré les pertes énormes.

Du reste, cette transformation de l'histoire par Falkenhayn, qui cherchait à se disculper, était déjà suggérée dans les années 1920 par le maréchal Pétain : « *Nous ne saurons peut-être jamais les intentions réelles de Falkenhayn ; mais celles que nous lui supposons travaillent mieux pour sa gloire que l'exposé d'une thèse maquillée(1).* » Par ailleurs, le colonel Thomasson s'interroge : « *Le mémorandum présenté au Kaiser à la Noël de 1915 était-il réellement conçu dans ces termes ? On ne saurait l'affirmer(2).* »

En réalité, l'objectif prioritaire était bien la prise de Verdun par une attaque surprise - initialement imaginée par le général Knobelsdorf, chef d'état-major de l'armée du Kronprinz, fils de Guillaume II et commandant de la Ve armée combattant devant Verdun. Tout l'atteste désormais : les entretiens avec des officiers allemands réalisés entre les deux guerres, les mémoires du Kronprinz(3) et quelques autres sources.

La proclamation du Kaiser adressée à ses troupes le 14 février allait dans le même sens : « *C'est à Verdun, coeur de la France, que vous cueillerez le fruit de vos peines.* » Des lettres saisies sur les soldats allemands le confirment. Dans l'une d'elles, datée du 21 février, on peut lire : « *Nous arrivons à un grand moment, nous avons reçu l'ordre de prendre d'assaut Verdun(4).* » Et encore la lettre

du peintre Franz Marc, adressée à son épouse le 27 février : « *Je ne doute pas un seul instant de la chute de Verdun* » (il sera tué le 4 mars).

Pétain écrivait lui aussi, en 1929 : « *En choisissant Verdun, Falkenhayn - contrairement à ce qu'il a prétendu - préparait réellement un grand coup, une sorte de nouveau Sedan pour ouvrir une immense brèche et l'exploitation d'un tel succès devant une armée française coupée en deux tronçons donnerait aux armées impériales les plus belles perspectives de victoire* » ; en un mot, l'ouverture de la route vers Paris. On est bien là dans le concept de combat décisif inscrit dans la ligne stratégique de 1914. A l'évidence, après la prise de Douaumont le 25 février 1916, les Allemands ont cru tenir leur succès et espéraient pénétrer rapidement dans Verdun.

Mais pourquoi Verdun ? Ce choix stratégique paraît discutable dans la mesure où d'autres villes telles que Reims, Soissons, Amiens présentaient des avantages plus grands encore. Sur le plan tactique néanmoins, tout plaidait en faveur d'une attaque dans ce secteur : en décembre 1915, les forts qui entouraient la ville étaient presque désarmés.

En fait, des raisons psychologiques et morales ont probablement joué un rôle décisif. Verdun jouissait dans l'opinion allemande d'un prestige indiscutable. C'était la ville du traité de 843 qui avait partagé l'Empire carolingien et donné naissance à la France et à l'Allemagne. Elle renvoyait à des souvenirs de gloire germanique : le 2 septembre 1792, sous le regard de Goethe, les Prussiens s'en étaient emparé ; le 8 novembre 1870, la place, menacée par l'armée prussienne, avait capitulé ; elle fut la dernière ville française à être libérée, le 13 septembre

1873.

C'était donc un objectif militaire digne du Kronprinz, désireux également de faire oublier une défaite qu'il avait essuyée devant Verdun en 1914. Quant à la poursuite de la bataille, après l'échec non avoué de l'assaut initial, elle apparaissait comme une nécessité morale, quel que soit le prix à payer en vies humaines. Ici, l'irrationnel l'a emporté sur la froide logique militaire.

Cette bataille voulue par Falkenhayn s'est finalement retournée contre lui : victime de ses erreurs stratégiques et tactiques, il fut remplacé le 25 août 1916 à la tête de l'armée allemande (troisième haut commandement) par le couple Hindenburg-Ludendorff, auréolé des victoires remportées à l'Est. En fait, la volonté, du côté allemand, d'économie de moyens en hommes dès le début de la bataille, malgré l'importance de l'objectif recherché - mais il fallait combattre sur deux fronts -, fut à l'origine d'une prise de risque inconsidérée qui a conduit à l'échec.

Un désastre patent, dramatique par l'ampleur des pertes : 143 000 Allemands tués, environ 200 000 autres blessés. Un échec inavouable dont on peut dresser une chronologie sommaire à travers des indices directs ou indirects. Le 28 février, conscient de l'insuccès de l'assaut, le Kaiser - présent dans le secteur de Verdun et qui avait prévu une parade dans les rues de la ville - repatait pour Berlin ! En mars et avril, les quelque 1 000 lettres retrouvées sur les prisonniers ou cadavres allemands exprimaient le scepticisme. Fin août, le nom de Verdun disparaissait des communiqués militaires. Le 2 septembre, Hindenburg donnait à l'état-major du Kronprinz l'ordre de suspendre l'offensive sur Verdun, qui per-

Documents sauvegardés

dait ainsi son statut d'objectif militaire.

Qu'en était-il du côté français ? Pour l'état-major, Verdun n'était pas considéré en 1915 comme un secteur de première importance. Les décrets du 5 août 1915 pris à l'initiative du général Joffre, commandant en chef des armées françaises, avaient imposé le désarmement des places fortes au bénéfice des armées de campagne : sa stratégie, à l'évidence, était résolument offensive. La trentaine de forts et d'ouvrages qui entouraient Verdun avaient donc été quasiment vidés de leurs hommes et de leurs armes. De plus, la partie nord manquait d'abris, de tranchées, de boyaux...

A la veille de l'attaque allemande, en décembre 1915, le colonel Driant, gendre du général Boulanger, qui commandait les 56e et 59e bataillons de chasseurs, avait multiplié les mises en garde. L'état de la région

fortifiée de Verdun était jugé fort préoccupant par son chef, le général Herr. Pétain constata rétrospectivement, en 1929 : « *Les forts se dressaient silencieux et comme abandonnés.* »

Est-ce à dire que les choses se modifièrent radicalement en février 1916 ? La bataille de Verdun a-t-elle été, comme le prétend la mémoire collective, l'objectif prioritaire de l'état-major français ?

En fait, pour Joffre, la priorité absolue, c'était la grande offensive franco-britannique qui devait avoir lieu dans la Somme, prévue pour le 1er juillet 1916. D'où cette économie de moyens qui a pesé lourdement sur les combats à Verdun et sur les relations de Joffre avec le général Pétain, à qui il avait confié le commandement direct de la bataille, le 26 février, au lendemain de la prise du

fort de Douaumont.

La formule « tenir et retenir » résume la stratégie de Joffre. Stratégie qu'éclaircit parfaitement les deux ordres suivants. Celui du 10 mars, après l'arrêt de l'attaque sur les deux rives : « *Vous serez de ceux dont on dira : ils ont barré aux Allemands la route de Verdun.* » Celui du 9 juin : « *Pour permettre à l'offensive générale des Alliés de continuer à développer ses succès, il faut que l'armée de Verdun tienne toujours et ne recule pas d'un pas. Le salut de la France est en jeu, aucun sacrifice ne sera trop lourd pour l'assumer.* »

La volonté de privilégier la Somme au détriment de Verdun et l'affirmation de la prééminence de la stratégie offensive opposaient Joffre au général Pétain, reconnu par l'histoire comme « *le sauveur de Verdun* », et auquel le général de Gaulle rendra un hommage appuyé à Douaumont lors du 50e anniversaire de la bataille de Verdun, en 1966.

En effet, Pétain a opéré ici un important redressement tactique⁽⁵⁾, tout en conduisant une grande bataille psychologique. Dès sa nomination à la tête de la IIe armée, il procéda à une réorganisation méthodique du front français en remettant les forts en état de résister, en faisant creuser des tranchées, en reprenant par l'aviation la maîtrise de l'air... Après l'échec de la grande offensive allemande sur la cote 304 et le Mort-Homme, il lança le 10 avril son célèbre ordre du jour : « *Courage, on les aura !* »

Pétain a compris que cette bataille serait longue et il l'a organisée en conséquence. Ce n'est pourtant pas lui qui a conçu la Voie sacrée, cette route créée officiellement le 22 février, qui permet-

tait de relier Bar-le-Duc à Verdun. Mais c'est grâce à lui qu'elle a obtenu son efficacité maximale, devenant l'artère vitale du ravitaillement en hommes et en munitions, véritable cordon ombilical entre le front et l'arrière.

Cependant, l'essentiel était ailleurs : permettre aux poilus de tenir. Pétain, très soucieux de la vie des hommes et de leur moral, imposait le système de remplacement systématique de toute division ayant perdu plus du tiers de ses effectifs ; il espérait ainsi préserver l'aptitude des troupes au combat. Tandis que les divisions allemandes n'étaient pas relevées.

Conduire une grande bataille psychologique reposant sur une tactique défensive active, habile et prudente, telle était sa volonté. Une tactique finalement victorieuse, puisque Verdun n'est pas tombé ! Le centre-ville sur la rive gauche fut particulièrement détruit, mais les dégâts restaient localisés.

En définitive, prévue avant l'attaque allemande sur Verdun, la bataille de la Somme n'avait pas pour objectif, comme on a pu le croire, de sauver Verdun. Son plan d'attaque avait été exposé dès décembre 1915 par Joffre à la conférence de Chantilly - soit deux mois et demi avant le déclenchement de l'offensive allemande sur Verdun. Ce n'est que par contrecoup que la Somme a soulagé Verdun !

Le mythe défensif qui a mis Verdun au centre de la stratégie française a aussi une autre conséquence : l'héroïsation des combattants français, qui a commencé durant la guerre elle-même, et a pris encore de l'ampleur par la suite. De mars à avril 1916, de Russie, d'Angleterre, de Serbie, d'Italie - où les

Documents sauvegardés

députés acclament l'armée française -, des messages étaient adressés à Joffre rendant hommage à la valeur de ses soldats.

Le 30 avril 1916, dans son adieu aux troupes, Pétain, nommé commandant de l'armée du centre, évoquait « *l'une des plus grandes batailles de l'histoire* » et soulignait : « *Un coup formidable a été porté à la puissance allemande.* » Le 13 septembre 1916, à la citadelle basse de Verdun, le président Raymond Poincaré s'exclamait : « *Les admirables troupes qui ont, sous le commandement du général Pétain et du général Nivelle, soutenu pendant de si longs mois le formidable choc de l'armée allemande ont déjoué par leur esprit de sacrifice les desseins de l'ennemi.* »

Verdun a été sauvé dès les premiers mois de la bataille - bien avant la contre-offensive française - grâce aux poilus, animés d'un courage insensé, d'un sens du devoir et du sacrifice paroxystique. Ils ont arrêté seuls le premier assaut de février, alors que tout s'écroulait autour d'eux : lignes de défense détruites, plus de communication avec les poste de commandement de l'arrière.

Des trous où ils se réfugiaient pendant le *Trommelfeuer*, le « hachoir » allemand, ils savaient trouver l'énergie nécessaire pour tirer sur les fantassins ennemis. Combats parcellisés d'hommes seuls ou de petits groupes isolés qui se levaient pour une extraordinaire résistance, grip-pant ainsi la belle mécanique allemande prévue pour fonctionner sur le principe : l'artillerie conquiert, l'infanterie occupe.

C'est cela, le « phénomène Verdun », qui aussitôt stupéfia et émut l'Europe entière. Les pertes françaises - 162 000 morts, 216 000 blessés - furent légè-re-

ment supérieures aux pertes allemandes. « Verdun », de ce point de vue, s'inscrivait dans la mort de masse, dans les hécatombes du XXe siècle. Tout cela était de nature à favoriser l'émergence de légendes héroïques (cf. p. 71).

La réalité de la bataille de Verdun, c'est celle du combattant « *montant en ligne, assurément sans enthousiasme mais sans faiblesse* » et revenant du front « *hagard et boueux* », ayant tout simplement accompli son devoir. Mais il a fallu plusieurs décennies, et que Verdun devienne peu à peu un symbole de la réconciliation franco-allemande, pour que les mythes forgés dès 1916 laissent place à une lecture plus réaliste de ce que fut la grande bataille de la Première Guerre mondiale.

Encadré(s) :

A retenir

Verdun reste dans la mémoire nationale la bataille la plus importante de la Grande Guerre. Bien sûr, les pertes furent énormes dans les deux camps : 300 000 morts, 400 000 blessés au total. Mais, très tôt aussi, une mythologie s'est mise en place, que les travaux des historiens tendent à écorner. Ainsi, il n'est pas vrai que les généraux allemands aient cherché à « saigner à blanc » l'armée française, ni que les Français aient fait de Verdun leur priorité stratégique. L'héroïsation des combattants s'est faite aussi parfois au moyen de légendes.

Dix mois de tueries

La bataille de Verdun comprend deux phases. D'abord l'attaque allemande, le 21 février 1916, sur la rive droite de la Meuse. Le 25, les Allemands prennent le fort de Douaumont. Puis les combats

se poursuivent sur les deux rives : le dernier assaut allemand d'envergure, commencé dans le secteur de Fleury, est ralenti à Froideterre et Souville.

A partir d'août, les Français contre-attaquent. Le fort de Douaumont est reconquis le 24 octobre, celui de Vaux le 3 novembre. La bataille prend fin en décembre 1916.

Un mythe : la tranchée des Baïonnettes

J.-J. B. et G. D.

La tranchée des Baïonnettes est le premier lieu mémoriel édifié sur le champ de bataille en 1920. Dans cette tranchée, des Français auraient été ensevelis par les obus, debout, fusil à la main. Les inscriptions gravées sur le monument commémoratif sont éloquentes : « *A la mémoire des soldats français qui dorment debout le fusil en main dans cette tranchée* ». C'était l'expression d'un héroïsme aveugle que l'on théâtralisait ici au prix de l'in vraisemblance. En effet, comment imaginer que des obus - qui creusaient autant qu'ils comblaient - aient pu refermer la tranchée sur une longueur de 30 mètres ! Comment imaginer que, sous le déluge de feu, des hommes aient attendu, stoïques, l'occasion d'un corps-à-corps ! Du reste, les opérations d'exhumation sur le site, avant la construction, ne permirent de retrouver que des squelettes couchés. Cette mythologie de la Grande Guerre, relayée par la presse, enflamma l'opinion et émut les pouvoirs publics. Pourtant, en 1921, le Service historique de l'armée ne découvrit aucun document officiel concernant

cet épisode... Un ancien du 137e RI, que l'on interrogea à ce sujet en 1930, répondit « *La tranchée des Baïonnettes*

Documents sauvegardés

? *Connais pas.* » En réalité, dans ce secteur, au sud-ouest de Douaumont, les 3^e et 4^e compagnies du 137^e RI vendéen subirent, en juin, une violente attaque d'artillerie qui écrasa le terrain. Une partie des soldats furent tués, d'autres furent faits prisonniers, d'autres s'échappèrent. Les fantassins allemands occupèrent le secteur, ramassèrent les corps, les placèrent dans un élément de tranchée ou dans des trous d'obus et délimitèrent ce cimetière improvisé avec des fusils : une pratique courante sur le champ de bataille.

Note(s) :

A. Bernede, *Verdun, 1916. Le point de vue français*, Cénomane, 2002.

G. Canini, *Combattre à Verdun*, Presses universitaires de Nancy, 1988.

G. Krumeich, « Saigner la France ? », *Guerres mondiales et conflits contemporains* n° 182, « Verdun, 80^e anniversaire », 1996, pp. 17-29.

A. Prost, « Verdun », P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, tome II, Paris, Gallimard, 1997.

« Les villes symboles », actes du colloque du Centre mondial de la paix, *Les Cahiers de la paix*, Verdun, 2000.

« Verdun 1916 », actes du colloque sur la bataille de Verdun, Association nationale du souvenir de la bataille de Verdun, université Nancy-II, 1976.

« L'Histoire » a publié

« 1914-1918. La Grande Guerre », *Les Collections de L'Histoire* n° 21.

1. Maréchal Pétain, , Paris, Payot, 1929.

2. Lieutenant-colonel Thomasson, ,

Berger-Levrault, 1921, p. 158.

3. , Paris, Payot, 1923.

4. Louis Madelin, , Paris, Librairie Plon, 1916.

5. Cf. Joseph Reinach, , Paris, Bibliothèque Charpentier, 1918, pp. 102-108.

Sur les traces de leurs chers disparus

Anne Pidoux et Josette Morel ont longtemps ignoré où étaient enterrés leurs aïeux, morts en 1916.

L'Allemand Peter Sauter, lui, a découvert, en 2009, les lieux où fut blessé son père

La tombe se trouve au fond de la nécropole d'Esnes-en-Argonne. Une simple croix blanche, comme il y en a des milliers dans les cimetières qui peuplent ces rives de la Meuse. Dessus, est écrit en lettres capitales le nom d'un « mort pour la France » : Verdier. Ni prénom ni dates de naissance et de décès, juste le numéro de la sépulture en haut à droite en lettres minuscules : 2000. Anne Pidoux en est certaine, c'est là que repose son grand-père, Baptiste Verdier, tué le 19 juin 1916 lors d'un bombardement allemand non loin, à Malancourt.

L'histoire de cette retraitée de 62 ans est celle, mille fois répétée, du deuil interminable d'une famille ayant perdu l'un des siens lors de la bataille de Verdun. Il y a encore trois ans, Anne Pidoux ne savait pas grand-chose de ce grand-père. Né à Espezel dans l'Aude, en 1886, ce jeune agriculteur est parti à la guerre en août 1914, laissant derrière lui sa femme, ses deux filles et une récolte. Lorsque son épouse est morte d'une grippe en 1915, ses deux filles âgées de deux et trois ans ont été recueillies par leur grand-mère. Un an plus tard, le maire du village est venu lui apporter les effets personnels du défunt : deux épaulettes de velours, un casque Adrian et une citation à l'ordre de la division. Pour apaiser la douleur des familles, la République savait se montrer reconnaissante. L'adjudant Verdier y était décrit comme un « excellent chef de section reconnu pour son zèle et sa bonne attitude au feu ». Des louanges auxquelles la descendance n'aurait pas d'autre choix que s'accrocher pendant des décennies, faute de mieux.

Jeanne, la mère d'Anne Pidoux, a ainsi vécu toute sa vie sans savoir où était enterré son père. Pour cette pupille de la nation, Verdun, c'était l'autre bout du monde. Dans cette contrée lointaine, la France avait perdu quel-

que 163 000 soldats rien que pendant l'année 1916. « Elle a souffert de ne rien savoir, raconte Anne Pidoux. Adolescente, elle écrivait ses états d'âme sur des morceaux de papier qu'elle enfonçait dans les lézardes du mur de son jardin. Depuis, la maison a été vendue. J'y suis retournée, mais je n'ai pas osé regarder dans le mur. Je suppose qu'avec le temps tous ces papiers ont disparu. » Face au chagrin de sa mère, Anne Pidoux s'est sentie désemparée plus d'une fois. « On n'osait pas trop lui poser de questions, on voyait bien que ça lui faisait mal au cœur, avoue-t-elle. Avant sa mort, en 2008, j'ai trouvé une photo de mon grand-père en uniforme militaire dans la table de nuit de sa chambre. Au dos, elle avait écrit : "Mon petit papa que j'ai toujours aimé et que j'aime encore à 86 ans". »

Anne Pidoux poste le cliché sur Facebook en janvier 2013. « Quelqu'un peut-il m'aider à retrouver la tombe de mon grand-père mort à Verdun en 1916 ? », lance-t-elle, comme une bouteille à la mer, sur une page dédiée à la

« Ma mère a souffert de ne rien savoir sur son père. On voyait bien que ça lui faisait mal au cœur »

ANNE PIDOUX

petite-fille de Baptiste Verdier, tué le 19 juin 1916

Journée des orphelins. Touchée par le mot, Liliane Reilly lui répond. Cette Verdunoise, membre de la chorale de l'Ossuaire de Douaumont, ne tarde pas à trouver une piste : celle



de la nécropole d'Esnes-en-Argonne où sont enterrés de nombreux soldats de la compagnie de Baptiste Verdier. « Nous pensons que la dépouille de mon grand-père a d'abord été inhumée dans un cimetière provisoire à Montzéville, avant d'être déménagée à Esnes-en-Argonne en 1921, affirme Anne Pidoux. J'essaie de faire reconnaître que cette tombe est bien la sienne, mais je me heurte à l'incompréhension de l'administration. »

Anne Pidoux n'a toutefois pas attendu cette reconnaissance pour s'y recueillir avec sa fille et sa sœur le 19 juin 2014. « On a accroché un petit cœur en osier avec une colombe sur la croix. Lorsqu'on est parti, le froid est tombé d'un coup. Une nappe de brouillard a entouré le cimetière, et les corbeaux ont croassé. C'était d'une tristesse... »

Dans d'autres familles, c'est l'absence de corps qui a rendu le deuil difficile. Pendant la Grande Guerre, 50 % des corps des soldats tués ont disparu. Le culte de la mémoire a dû pallier cette absence. C'est ainsi qu'est apparue la vénération des noms, sous la forme de liste de morts sur des monuments, phénomène universel remarquablement décrit par l'historien américain Jay Winter.

Josette Morel, 70 ans, a longtemps cherché le corps de son grand-père, Jean Peyrelongue, tué à Fleury-devant-Douaumont, l'un des neuf villages détruits et jamais reconstruits autour de Verdun. De cet homme, il ne restait aucune trace. Pas même une photo ou une lettre. Cette retraitée nantaise se souvient d'avoir suivi dès l'âge de 6 ans son père dans la nécropole de Douaumont. Quelque

Pour les Britanniques, la Somme est le « cauchemar » de 14-18

Au Royaume-Uni, cette bataille a un statut équivalent à celle de Verdun en France, au point de symboliser, à elle seule, la Grande Guerre outre-Manche

LONDRES - correspondant

Verdun ? Connais pas. La mémoire de la première guerre mondiale est à ce point nationale que les Britanniques ignorent généralement jusqu'à l'existence de la bataille qui, pour les Français, symbolise 14-18. Concomitante, la bataille de la Somme (juillet-novembre 1916), en revanche, fait l'objet d'un immense intérêt populaire, et son centenaire sera marqué par d'impressionnantes commémorations. Le 30 juin, la reine assistera à un office du souvenir à l'abbaye de Westminster et plusieurs membres de la famille royale, dont Charles, Camilla, William, Kate et Harry, seront présents en Picardie le 1^{er} juillet.

« On pourrait penser que c'est simplement par ignorance ou par nationalisme, du fait qu'aucun soldat britannique n'a combattu à Verdun. Mais c'est encore pire : c'est de la désinformation, soutient Hew Strachan, professeur de relations internationales à l'université de St Andrews et historien militaire incontournable. Beaucoup de gens ici pensent que la Somme a été conçue pour soulager les Français engagés à Verdun,

alors que c'est faux, puisqu'il s'agit d'une offensive franco-britannique programmée deux mois avant que les Allemands attaquent à Verdun. »

De fait, dans la mémoire britannique, la bataille de la Somme a un statut équivalent à celle de Verdun en France, au point de symboliser l'ensemble de la première guerre mondiale. Les jeunes Britanniques en savent même sans doute nettement davantage sur la Somme que leurs contemporains français sur Verdun, tant cette grande bataille fait l'objet d'une intense couverture institutionnelle et médiatique outre-Manche. Ils ne peuvent ainsi ignorer qu'au cours du seul premier jour de la bataille, le 1^{er} juillet 1916, plus de 19 000 soldats du Commonwealth ont trouvé la mort, ce qui en fait le pire désastre militaire dans l'histoire du Royaume-Uni.

« La Somme est restée comme un véritable cauchemar dans la culture populaire britannique, explique l'historienne Heather Jones, spécialiste de la Grande Guerre à la London school of economics. La bataille est associée à l'idée d'une trahison des soldats issus des classes populaires par des officiers aristocrates qui les ont envoyés à la boucherie. Cette question de classe est beaucoup

plus importante qu'à Verdun : l'armée française est républicaine et certains officiers étaient issus du rang. C'était très peu le cas chez les Britanniques. »

La Somme est la première bataille de 14-18 où Londres aligne des forces considérables. La conscription n'a été votée qu'en janvier 1916 sous la pression française et non sans réticence. L'idée prévalait jusqu'alors que la puissance du pays reposait sur la production industrielle et le commerce, secteurs qu'il ne fallait pas priver d'hommes.

D'où un certain ressentiment français. Robert Tombs, professeur d'histoire à Cambridge, cite une lettre d'un soldat français se plaignant, au début de la bataille de Verdun, que les Britanniques « gardent leur belle armée pour après la guerre ». Hew Strachan admet que l'idée dominante des Britanniques était de « se battre jusqu'au dernier Français », autrement dit, de laisser Paris accomplir l'essentiel de la tâche.

Aussi la coordination franco-britannique a-t-elle mis longtemps à se montrer efficace. « Les relations franco-britanniques étaient marquées par une certaine ambiguïté, confirme l'historienne Heather Jones. Ce sont deux empires marqués par deux conceptions de l'Etat, l'une monarchique, l'autre républicaine.

Les soldats français avaient une conception de leurs droits de citoyens plus marquée que les Britanniques. »

La Somme, en mettant les Britanniques en première ligne alors que les Français sont concentrés sur Verdun, modifie largement ce contexte. « J'ai

En Grande-Bretagne, les jeunes en savent davantage sur la Somme que leurs contemporains français sur Verdun

sans doute l'air ridiculement francophile, mais j'affirme que les succès de l'armée française en 1916 ont été considérables, insiste Hew Strachan, contrebalançant l'insistance britannique sur les sacrifices consentis sur la Somme. La vision des Britanniques ne pouvait être, comme pour les Français, celle d'une défense du

sol national. Mais l'empathie a progressé : la vision des terribles destructions en France a renforcé les soldats britanniques dans l'idée qu'ils se battaient pour que cela n'arrive pas dans leur pays. »

Au Royaume-Uni, la propagande de guerre a fait croire un temps que la Somme avait été une victoire. Mais la découverte de la monstrueuse réalité dans les années 1920 – un million de victimes au total, dont 442 000 morts, sans effet décisif sur l'issue du conflit – a transformé la bataille en symbole de la vanité de la guerre pour les Britanniques. Dans les années 1960, le souvenir du désastre de 1916 a même alimenté un puissant mouvement pacifiste. Aujourd'hui, au contraire, la Somme nourrit toute une série d'hommages publics appuyés aux armées.

Les guerres mondiales se trouvent même enrôlées dans la campagne pour le référendum du 23 juin sur le maintien ou la sortie de l'Union européenne. Tandis que le premier ministre, David Cameron, associe le « Brexit » au risque de retour des conflits, le leader d'extrême droite, Nigel Farage, utilise les photos de cimetières militaires en France comme symbole des horreurs liées, selon lui, à l'appartenance à l'UE. ■

PHILIPPE BERNARD



part, au milieu de ces 16 000 croix blanches tirées au cordeau, devait se trouver la tombe du grand-père, se disaient-ils. Une quête désespérée prolongée plus d'une fois dans l'ossuaire où leurs yeux passaient en revue l'intégralité des noms gravés.

Manifestement, ce corps introuvable se trouvait parmi ceux des combattants français et allemands ensevelis sous la terre de Verdun. Selon le Mémorial de Verdun, il y en aurait encore 80 000. Le père de Josette Morel aurait-il fini par accepter cette évidence, il ne l'aurait jamais dit. Pas du genre à exprimer ses états d'âme. Né en juillet 1914 à Briscous au Pays basque, il descendait d'une lignée d'agriculteurs durs au mal. «Après la guerre, sa mère s'est remariée avec un ancien combattant», raconte Josette Morel. A la mai-

son, on n'a plus parlé de mon grand-père. Mon papa a souffert de ne pas avoir connu son père. C'était un manque.»

Fait prisonnier par les Allemands en 1940, le père de Josette Morel s'est marié peu après la Libération avec une Ardennaise, dont le frère habitait à Verdun. «C'est un cousin qui par hasard en juin 2013 a entendu dire que des touristes allemands avaient retrouvé des ossements à la sortie de Fleury. Parmi les corps de 26 soldats, il y avait celui de mon grand-père», explique Josette Morel. Lorsque le maire du village lui annonce la nouvelle, elle saute dans sa voiture. «A l'hôpital de Verdun, j'ai rencontré mon grand-père. Il n'en restait plus grand-chose. J'ai pu savoir comment il avait été tué : une balle de Mauser avait traversé son crâne.»

Avec ses deux frères, elle prend la décision de l'inhumer dans la nécropole de Douaumont. «Pendant quatre-vingt-dix-sept ans, il a reposé sous terre avec ses compagnons d'armes. On a préféré qu'il reste avec eux. Quelque part, on est contents. Maintenant, quand on va à Verdun, on sait où se recueillir.»

Côté allemand, Verdun continue également de hanter les mémoires familiales. Peter Sauter, 64 ans, a fait plus d'une fois le voyage au bout de la nuit. Durant toute son enfance, il a entendu son père pousser des hurlements dans son sommeil. Pour cet ancien combattant de 14-18, né en 1894, la guerre était un tabou. Sa femme, de vingt-deux ans sa cadette, veillait à ce que les cinq enfants ne posent aucune question. Par sa sœur, Peter Sauter apprit que son père avait

été blessé en France. «Quand j'étais gamin, je disais à mon père : "Raconte-moi quelque chose de la guerre". Dès lors, son regard était vague. L'atmosphère devenait glaciale. Ça m'effrayait.»

Un jour en l'absence de sa mère, son père finit par lui raconter comment il fut touché au dos par un shrapnel pendant la grande offensive française à Douaumont, en octobre 1916. «Son dos était déchiré, son ventre ouvert, ses boyaux sortaient. Il m'a dit : "J'ai pris mon pantalon, une main devant, l'autre derrière, j'ai tout mis dedans pour ne rien perdre. Derrière moi, il y avait un poste sanitaire souterrain. Devant moi, plus loin, un poste de secours. J'ai bien fait de ne pas aller dans le poste souterrain parce qu'ils ont tous péri dans les gaz".»

Ce sera l'une de ses rares confessions. «Peu avant sa mort, je l'ai vu brûler tous ses papiers. Je lui en veux parce qu'il n'a rien laissé. Pendant des décennies, j'ai cherché, je n'ai rien trouvé.» En 2009, cet enseignant qui vit en Suisse tente une expédition de la dernière chance. Il s'enferme trois jours au centre de documentation du Mémorial de Verdun, lit tout ce qui lui passe par la main. En vain. La directrice lui conseille de se rendre aux archives de Stuttgart, dans le Bade-Wurtemberg, Etat-région où fut incorporé son père.

«Là-bas, j'ai pu reconstituer son périple, mais les indications en allemand ne permettaient pas d'identifier tous les lieux où il était passé», constate-t-il. Il fait alors appel à Pierre Lenhard, guide franco-allemand des champs de bataille, lequel parvient à localiser le bois Fumin, l'endroit où fut blessé son père. «La première fois que j'y suis allé, j'étais comme paralysé. Je regardais par terre. Il y avait des barbelés, des obus, des gourdes, des brodequins. Je me suis dit : "Je marche sur des morts, peut-être sur le sang de mon père". Je me suis assis, et puis j'ai pleuré.»

Depuis, il y a amené toute sa famille : ses fils, ses frères, ses nièces, ses neveux. En 2015, il a fait la connaissance devant le Fort de Douaumont de Jean-François Cante, fils de poilu. «Mon père a toujours eu peur de Verdun, assure Peter Sauter. Se battre, c'était pas son truc, ni celui des autres d'ailleurs. J'ai voulu à sa place terminer symboliquement la guerre des poilus et des feldgrauen [soldats allemands]. Mon désir était de rencontrer un fils de combattant français pour une bonne poignée de main. Maintenant, on marche ensemble.» ■

ANTOINE FLANDRIN

La nécropole d'Esnes-en-Argonne (Meuse), où reposerait l'adjudant Baptiste Verdier selon Anne Pidoux, sa petite-fille.

GUILLAUME HERBAUT POUR «LE MONDE»

Verdun, un non-événement pour l'Allemagne

Le relatif désintérêt des Allemands s'explique, notamment, par le fait que la bataille s'est déroulée en France et s'est soldée par une défaite

BERLIN - correspondant

P lutôt discrète il y a deux ans lors des commémorations marquant le centenaire du début de la première guerre mondiale, la chancelière Angela Merkel sera présente et prononcera un discours ce 29 mai à Verdun pour célébrer le centenaire de la bataille, au côté du président François Hollande. Un rendez-vous qui, pour les deux dirigeants, n'a rien d'évident tant la cérémonie entre François Mitterrand et Helmut Kohl en 1984 a marqué les esprits.

Parmi les 3 800 élèves qui assisteront à la cérémonie, il y aura un peu moins d'un millier d'Allemands. Beaucoup ont découvert Verdun à cette occasion. «Je me suis dit : "pourquoi tu ne connais pas cela alors que c'est si important pour les Français ?"», témoigne Lara Niemsch, 15 ans, qui s'est documentée ces derniers jours sur Internet.

Elle sera à Verdun, le 29 mai, comme une vingtaine d'autres élèves berlinois du lycée Leibniz. «Il y avait une trentaine de candidats et nous avons dû en sélectionner une vingtaine en fonction de leur motivation», témoigne Bettina Deutsch, son professeur d'histoire et de français.

Pour elle, comme pour sa collègue Agnes Giese, ce déplacement et cette cérémonie sur le champ de bataille devront montrer aux élèves que «la paix en Europe ne va pas de soi et que l'Allemagne et la France ont un rôle particulier à jouer pour la préserver».

Il y a deux ans, les Allemands s'étaient passionnés pour les origines de la première guerre mondiale, grâce notam-

14-18 n'occupe pas dans les mémoires une place aussi importante que la seconde guerre qui, elle, a ravagé le pays

ment au livre de l'historien australien Christopher Clark *Les Somnambules* (Flammarion, 2013). Rien de tel cette année. Les autorités font profil bas. Ni le ministère des affaires étrangères – très actif dans les commémorations de 1914

– ni même le Musée de l'histoire allemande n'ont prévu la moindre manifestation sur le sujet.

Seul le groupe CDU/CSU au Bundestag a organisé le 10 mai, en fin de journée, une conférence sur le thème : «Apprendre de la bataille de Verdun : la responsabilité allemande et française pour la paix en Europe». Une initiative due à l'ancien ministre de la défense Franz Josef Jung (CDU). Parmi les invités, trois députés conservateurs allemands, un député français, Patrick Hetzel (LR), un historien français, Francis Masson, et l'historien allemand Gerd Krumeich, éminent spécialiste de la première guerre mondiale et coauteur avec l'historien Antoine Prost du premier livre franco-allemand sur le sujet : *Verdun 1916* (Taillandier, 2015).

«Verdun ne parle pas aux Allemands. C'est juste un symbole de l'inanité de la guerre», déplore Gerd Krumeich. Dans leur livre, Antoine Prost et lui remarquent que, «par rapport à la Somme, qui fut pour les Allemands la bataille défensive par excellence, Verdun joue un rôle manifestement bien moindre dans le souvenir de la Grande Guerre».

Ce relatif désintérêt des Allemands pour Verdun s'explique par de multiples facteurs : la bataille s'est déroulée

en France ; bien moins de soldats y ont participé, car les Allemands, contrairement aux Français, n'ont pas fait tourner de nombreux régiments ; les raisons de l'offensive allemande n'ont jamais été très claires et celle-ci n'a pas été couronnée de succès.

Surtout, même si les débats de 2014 ont en partie changé la donne, 14-18 n'occupe pas dans les mémoires allemandes une place aussi importante que la seconde guerre mondiale, qui, elle, a ravagé le pays, matériellement et moralement. Pour preuve, le dernier combattant de la Grande Guerre ayant combattu pour la France, Lazare Ponticelli, a eu droit à des obsèques nationales lors de son décès à l'âge de 110 ans, en mars 2008, alors que deux mois plus tôt, Erich Kästner, le dernier soldat allemand de 14-18, est mort à 107 ans dans l'indifférence générale.

Par ailleurs, si la commémoration de la Grande Guerre a commencé dès la fin des années 1920, les nazis ont «récupéré» Verdun lors de l'entrée des troupes allemandes dans la ville le 15 juin 1940. «Le mythe de Verdun, côté allemand, est en bonne partie le fruit amer d'une authentique nazification du souvenir de la bataille, dont pâtit du reste tout le souvenir de la Grande

Guerre», font valoir Gerd Krumeich et Antoine Prost.

Si cette récupération a longtemps marqué les Allemands, les Français n'ont pas forcément toujours contribué à modifier cette perception. Malgré le traité de l'Élysée signé entre la France et l'Allemagne en janvier 1963 et la demande du chancelier Konrad Adenauer de participer aux commémorations marquant le cinquantième anniversaire de la bataille en 1966, le général de Gaulle n'invite aucun représentant allemand à cette cérémonie qui, du coup, passera totalement inaperçue en Allemagne.

Il faudra attendre 1979 pour qu'un Allemand, l'écrivain – et ancien combattant – Ernst Jünger, soit invité à Verdun pour présider aux cérémonies. «Il faut que l'anniversaire de la bataille de Verdun cesse d'être une manifestation à caractère seulement national pour devenir un appel à la paix entre les nations», a-t-il déclaré à cette occasion.

Une leçon tellement intégrée par les Allemands aujourd'hui que, lors du colloque au Bundestag, Gerd Krumeich, le francophile, n'a eu aucun succès lorsqu'il a appelé ses compatriotes à avoir le courage de prendre les armes quand cela s'avère nécessaire. ■

FRÉDÉRIC LEMAÎTRE

Peindre l'enfer et l'invisible

Les artistes d'avant-garde Fernand Léger, André Derain et Franz Marc ont tous trois servi à Verdun. Pas Félix Vallotton, qui, lui, est parvenu à saisir l'horreur des combats



« Verdun, tableau de guerre interprété, projections colorées noires, bleues et rouges, terrains dévastés, nuées de gaz », de Félix Vallotton (1917). MUSÉE DE L'ARMÉE/ADAGP

La bataille de Verdun ne fait pas exception à la règle qui domine la représentation visuelle de la première guerre mondiale. Elle a été photographiée, autant que les circonstances du combat le permettaient sans risques excessifs, et il en demeure des images cinématographiques, qui sont des reconstitutions bien plus que des documents pour les mêmes raisons. Mais très peu d'œuvres artistiques en témoignent, aussi peu que des batailles de la Somme ou de Champagne.

De cette rareté, la première raison est physique et tient aux caractéristiques nouvelles de la guerre. Les soldats cherchent à être invisibles dans des tranchées et abris, de sorte que la notion de champ de bataille, chère aux peintres d'histoire jusqu'à la guerre de 1870, perd toute pertinence. Le champ de bataille, désormais, ce sont des terrains nus où ne subsistent

« Il y a dans ce Verdun des sujets tout à fait inattendus et bien faits pour réjouir mon âme de cubiste »

FERNAND LÉGER

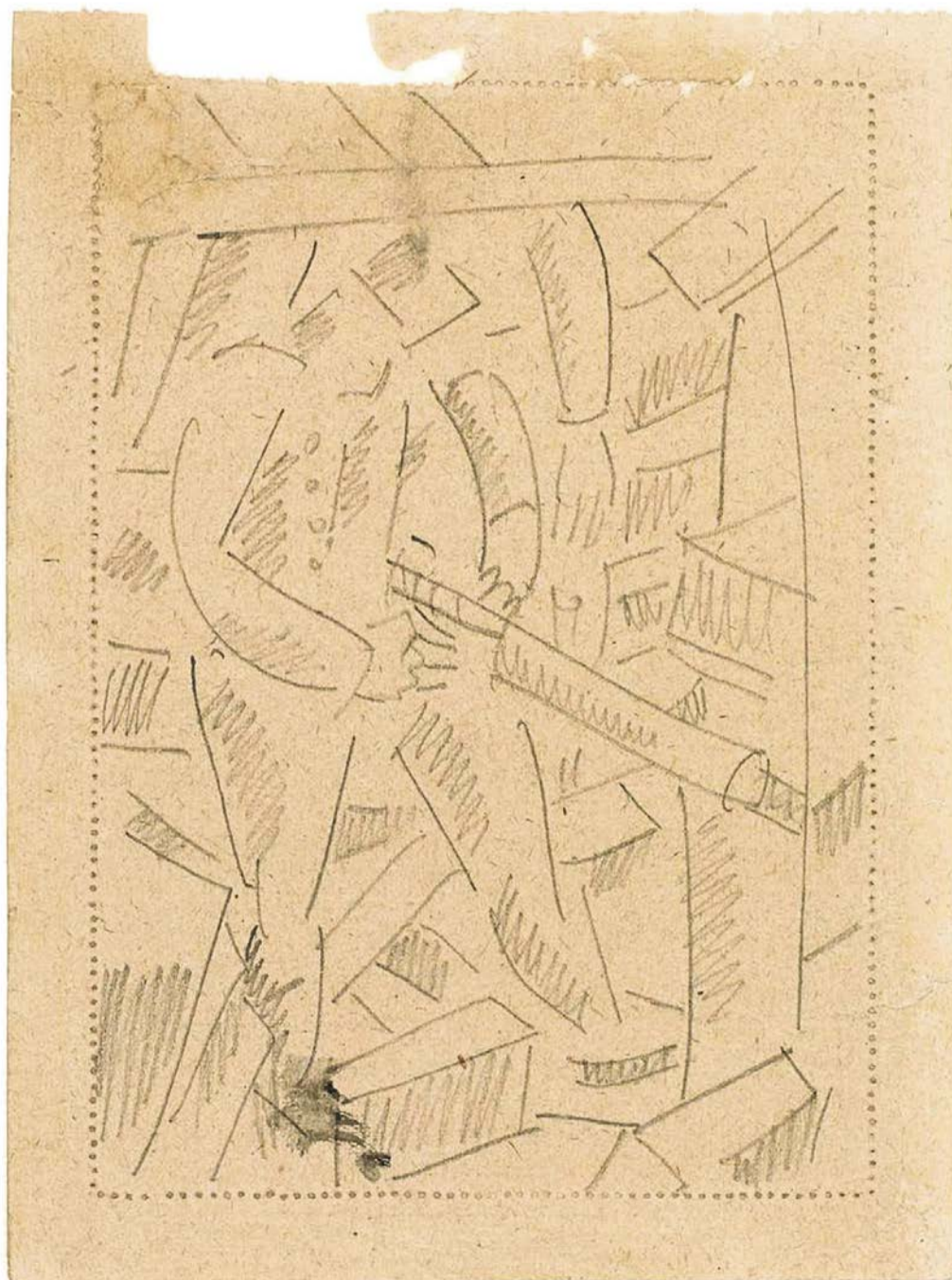
que des vestiges de forêts et des ruines et où les fantassins se terrent. Uniformes et casques sont couleur de boue et les formes qui pourraient être aperçues par l'ennemi sont camouflées aussi adroitement que possible – camouflage qui est l'une des inventions du conflit et auquel sont employés, côté français, beaucoup des artistes mobilisés à partir de l'été 14. Le travail de ces peintres est de faire en sorte qu'il n'y ait plus rien à voir, donc plus rien à peindre.

A l'invisibilité des soldats répond celle des armes. Aucun œil ne peut percevoir la trajectoire d'un obus ni son explosion en raison de leur vitesse. Gaz toxiques, mines, pilonnage : ces moyens échappent au regard, et il ne reste au peintre d'autre motif, entraperçu depuis le parapet d'une tranchée, qu'une « mer de terre ». « Imagine-toi la mer à perte de vue avec des vagues, mais des vagues qui ne bougent pas. Tout cela est gris, sans une couleur, sans rien (...) » : ainsi Fernand Léger décrit-il le terrain du côté de Fleury-devant-Douaumont, dans une lettre à sa compagne Jeanne, le 28 octobre 1916.

Léger est en effet l'un des trois artistes d'avant-garde qui subit Verdun. Sapeur,

puis brancardier, il participe d'abord aux combats de la Marne et d'Argonne. Puis, d'octobre à décembre 1916, il sert à Verdun, où il est gazé, ce qui met fin à sa guerre. Cubiste, il pense d'abord qu'entre ce cubisme, art moderne par excellence, et la guerre moderne, l'entente sera certaine. « Il y a dans ce Verdun des sujets tout à fait inattendus et bien faits pour réjouir mon âme de cubiste », écrit-il en y arrivant. Qu'y dessine-t-il ? Des ruines,

des arbres brisés, des carcasses d'avions abattus, des sapeurs dans une galerie, des fantassins cachés dans un abri : les effets de l'artillerie ou la préparation des assauts. Mais ni les bombardements ni les affrontements des fantassins. De ceux-ci, il fait des robots, hommes-machines au service d'autres machines, les canons. Ces dessins et quelques aquarelles sont destinés à ses amateurs, auxquels Jeanne les vend à Paris.



« Le Foreur » de la série « Dessins de guerre », de Fernand Léger (1916).

CENTRE POMPIDOU, MNAM/ADAGP

Mais, fin octobre, Léger fait une expérience dont il ne reste qu'une lettre. Profitant d'un répit, il s'avance vers la zone de front : « Les débris humains commencent à apparaître aussitôt que l'on quitte la zone où il y a encore un chemin. (...) Des têtes d'hommes presque momifiées émergent de la boue. C'est tout petit dans une mer de terre. (...) Les mains surtout sont extraordinaires. Il y a des mains dont j'aurais voulu prendre la photo exacte. » Ces photos, il ne les fait pas. Il ne dessine pas non plus les mains dont « les doigts sont coupés par les dents », parce qu'« un type qui souffre trop se bouffe les mains ». Techniquement, il aurait pu. Psychiquement, moralement, il ne le peut. Léger, qui voit le pire, n'en laisse pas un dessin, encore moins une peinture : il y a des « motifs » si monstrueusement inhumains que l'art ne peut s'en saisir.

Trois artistes d'avant-garde, a-t-on écrit. Le deuxième est André Derain, artilleur à Verdun de février à juin 1916. Il ne reste aucune œuvre de cette période. Le troisième est l'Allemand Franz Marc, ami de Kandinsky et Klee, et l'un des fondateurs avec eux du groupe *Der Blaue Reiter*. Il est tué par un obus le 4 mars 1916 à Braquis. De ses dernières semaines, subsistent les lettres à son épouse Maria. Le 2 mars, il lui écrit : « Nous nous trouvons naturellement au milieu de cette gigantesque histoire à l'ouest, sinistre et effroyable, à tel point que les mots ne pourront jamais décrire ce qui s'est passé. » Ni les mots ni ses ultimes croquis, entre symbolisme et abstraction expressionniste.

Le seul qui ait laissé de Verdun une œuvre mémorable est un peintre qui n'a pas connu la bataille. En 1917, Félix Vallotton expose *Verdun*, dont le titre complet est *Verdun, tableau de guerre interprété, projections colorées noires, bleues et rouges, terrains dévastés, nuées de gaz*. Né en 1865, il est trop âgé pour être mobilisé. Invité par l'état-major en juin 1917 à peindre les ruines de Champagne et d'Argonne, il en revient découragé, convaincu que la guerre ne peut être peinte. En décembre, il note dans son journal : « On aura de bons tableaux, c'est certain, mais d'agrément pur, et fragmentaires. On n'aura pas "la Guerre". » *Verdun* est la seule tentative picturale qu'il ait faite dans cette direction, teintée de cubisme et de futurisme, tableau « interprété » selon ses mots, c'est-à-dire transposé et non descriptif. Longtemps méconnue, la toile n'en est pas moins aujourd'hui la plus connue de son auteur, et plus emblématique d'une bataille que Vallotton n'a vue que dans les journaux. ■

PHILIPPE DAGEN

11 NOVEMBRE 1918 – 11 NOVEMBRE 2018

FLEURY-DEVANT-DOUAUMONT

Village mort, mémoire vive

REPORTAGE

Entièrement détruite lors de la bataille de Verdun, cette commune de la Meuse ne compte plus aucun habitant mais reste administrée par un maire.

Par
EMMANUÈLE PEYRET
et **SYLVAIN MOUILLARD**
Envoyés spéciaux à
Fleury-devant-Douaumont (Meuse)
Photos **FRED KIHN**

Un brouillard à couper à la baïonnette, des pins d'Autriche agonisants, quelques morceaux de bâtiments de-ci de-là, au gré des trous d'obus qui

ont saigné la terre autour de Verdun, un silence de mort : le village de Fleury-devant-Douaumont, dans la Meuse, aurait voulu se donner des allures de fantôme ce froid jour d'octobre, à la veille du centenaire de l'armistice, qu'il ne s'y serait pas pris autrement. Pas une ruine encore debout, pas une trace humaine de ce village qui comptait 422 habitants en 1914, évacué au moment des effroyables combats

de 1916, entre juin et août. Tout est enfoui à jamais, sous un tonnage d'obus équivalent à cinq fois Hiroshima. Cent ans plus tard, on foule un cimetière souterrain de milliers de soldats morts, bavares et français. Cent ans plus tard, on erre dans un «village mort pour la France», comme les millions d'hommes massacrés lors de la Première Guerre Mondiale autour de Verdun.

FURIEUX COMBATS

Beaumont-en-Verdunois, Bezonvaux, Cumières-le-Mort-Homme, Haumont-près-Samogneux, Louvemont-Côte-du-Poivre et Fleury-devant-Douaumont ont été déclarés en 1919 «morts pour la patrie», et «la nation reconnaissante» leur a conservé une personnalité juridique. Fleury-devant-Douaumont a été décoré de la croix de guerre avec la citation suivante à l'ordre de l'armée : «Commune héroïque dont le nom doit être fidèlement gravé dans la mémoire des générations à venir.» Il doit évoquer la magie vengeresse de ses ruines qui «ont décuplé la vaillance du soldat de Verdun». La France de l'après-guerre n'y va pas de main morte avec le patriotisme, il faut le reconnaître. On imagine la violence des combats, on entend presque le fracas des bombes et les hurlements. Fleury-devant-Douaumont a été pris et repris seize fois entre le 23 juin et

le 18 août 1916. Il a connu une agonie de deux mois, de furieux combats, des obus à gaz, des bataillons anéantis, des attaques au lance-flammes. «Mais vous savez, moi, ce que j'entends, c'est les rires des enfants dans la cour de l'école tenue par l'instituteur Bérard, les martèlements de Mangin, l'étameur, et de Lahaye, le maréchal-ferrant, les voix dans le bar de la famille Body ou du restaurant du père Simon», souffle, visiblement ému, Jean-Pierre Laparra, 66 ans, retraité des

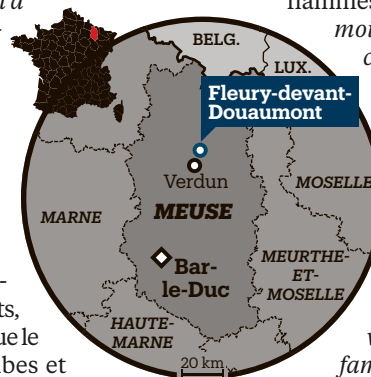
télécoms... et maire de Fleury. Un maire dans un village fantôme, sans habitants depuis cent ans, donc sans administrés, non élu, mais un maire tout de même.

FRONTIÈRE SAIGNANTE

En 1919, des commissions sont mises en place pour tenter de gérer ces municipalités où aucune vie n'est envisageable : le premier édile de Fleury-devant-Douaumont, Lucien Body (1919-1947), nommé par le préfet, va avoir la lourde tâche de gérer le patrimoine et les indemnités des habitants dont les biens n'existent plus, de déterminer ce qu'il est possible de reconstruire, d'instaurer un système pour retrouver les populations évacuées, d'identifier un patrimoine dont il ne reste rien.



Des bornes ont été installées là où se trouvaient les commerces.



Jean-Pierre Laparra, quatrième maire de Fleury-devant-Douaumont.



vivre ce patrimoine, en tout cas à l'entretenir. «C'est un choix», explique-t-il en inspectant ses pins et en prêtant oreille aux nombreux groupes de visiteurs massés devant le monument qui remplace la mairie ou celui érigé pour les deux officiers fusillés pour abandon de poste dans cet inéluctable massacre.

SOL MEURTRI

Pour mémoire, la bataille de Verdun a fait 300 000 morts. Tout proche du village, l'ossuaire de Douaumont et son terrifiant océan de croix blanches sont là pour le rappeler. «J'ai fait la demande auprès du préfet en 2008, à la mort de mon prédécesseur, le colonel Rodier, et j'ai été nommé parmi une vingtaine de candidats», explique l'édile, fier d'incarner une fonction symbolique assez prestigieuse, selon lui, et pas seulement pendant les commémorations. «Nous, maires de ces villages morts, appartenons à la communauté d'agglomération du Grand Verdun et délibérons comme les autres maires. Nous avons des projets pour l'amélioration de la visualisation du village, avec des photos et des nouvelles technologies via la réalité augmentée.»

Jean-Pierre Laparra arpente son village deux fois par semaine au moins, appelle la gendarmerie quand des cadavres sont découverts (26 en 2013) avant que ceux-ci soient examinés par le légiste de l'ossuaire, et nettoie la petite chapelle quand il le faut. Mais la forêt replantée sur le désastre est gérée par l'Office national des forêts et l'entretien des monuments confié à une entreprise de réinsertion. Le second maire, Jules Poncet (1947-1972), s'est chargé d'organiser des cérémonies pour accueillir les anciens habitants. Le troisième, le colonel Rodier, avait mis en place le rapprochement avec l'Allemagne. Mort en 2008, il est enterré dans l'émouvant cimetière détruit en 1916, où les habitants ont tenu après-guerre à rassembler les morts, alors enterrés sous une seule croix. Jean-Pierre Laparra, qui jouait ado à ramasser des baïonnettes et des casques avec les copains – «le matériel était encore en surface dans les années 60, nous n'avions pas à fouiller» – peste aujourd'hui contre ceux qui fouillent illégalement son sol meurtri, mettant en péril le patrimoine. Mais il redevient serein quand il évoque son rôle: «J'attends le président Macron le 6 novembre, on va passer une heure à Fleury.» C'est dire l'importance symbolique du lieu. On souhaite au Président cet incroyable ciel bleu horizon et rouge garance flottant au-dessus de ces villages sacrifiés. ◀



Retrouvez sur notre site le reportage de notre envoyé spécial Alain Auffray, qui suit le président de la République dans sa tournée commémorative.

C'est le cas de la famille Laparra, dont est issu le quatrième maire du village, Jean-Pierre. Son arrière-grand-père est venu travailler à Fleury-devant-Douaumont (à l'époque à 30 kilomètres de la frontière allemande) en 1909, pour participer à la construction des forts tout au long de cette frontière encore saignante de la guerre de 1870. Son grand-père a rencontré sa femme, dont le père était maraîcher, à Verdun. En tant que soldat depuis 1914, il participait entre autres au ravitaillement des bataillons: au retour, ses grands-parents se sont mariés mais n'ont rien retrouvé de leurs maisons respectives. Et on sent que le sexagénaire est solidement enraciné dans ces terres désolées et très attaché à faire



Alain-Fournier. BRIDGEMAN ART



Maurice Genevoix. TALLANDIER. RUE DES ARCHIVES



Charles Péguy. INTERCONTINENTALE. AFP

Sur la ligne de front, les plaies des plumes

Alain-Fournier n'aura écrit qu'un livre. Mort le 22 septembre 1914, l'auteur du «Grand Meaulnes» est de cette génération d'écrivains fauchés par la guerre au début de leur carrière.

«La terre digère les hommes mais elle continue à recracher ce qui lui est étranger, la ferraille et le cuir», expliquait le maire du nouveau village de Craonne reconstruit après la Première Guerre mondiale à l'écart de l'ancien village, rasé lors de l'offensive du Chemin des Dames en 1917. Chaque année, au temps des semaisons, le soc de la charrue fait remonter

à la surface près de 600 tonnes de munitions. Et elle aura été longue, cette terre lourde de l'est de la France, à rendre son identité au lieutenant Henri-Alban Fournier du 28^e régiment d'infanterie, l'auteur du roman *le Grand Meaulnes*, connu sous le nom d'Alain-Fournier. Ce n'est qu'en 1991 que sa dépouille sera identifiée. Il repose désormais dans le cimetière de Saint-Remy-la-Calonne, dans la Meuse.

«Grâce». Le jeune écrivain, qui n'aura fait qu'effleurer «*le frémissement de la grâce*» (selon l'historien Jean-Christian Petitfils), a publié en 1913 son seul et unique roman. Il est tombé au champ d'honneur le 22 septembre 1914 dans la tranchée de Calonne, face à la ligne de crête des Eparges,

Mémoires, paysages, monuments, objets...
Toute la semaine, jusqu'au 11 Novembre, Libération se penche sur les traces de la fin de la guerre de 1914-1918.

Mardi: le médecin légiste des poilus.

cinquante jours après la déclaration de guerre, le 3 août 1914. Il avait 28 ans.

Ce jour-là, un brouillard épais nimbe le bois où le lieutenant Fournier se tient avec sa compagnie. Il est atteint de deux balles au thorax et une troisième lui brise une côte. «Dans la mort seulement [...], je retrouverai peut-être la beauté de ce temps-là», celui de son enfance, écrivait-il dans *le Grand Meaulnes*. Le 4 août 1914, il confiait par écrit à sa sœur Isabelle: «Je sens profondément qu'on sera vainqueurs.» Les lettres à Isabelle sont les seules où il évoque le conflit. Son abondante correspondance avec Jacques Rivière, le futur directeur de *la Nouvelle Revue française*, n'en fait pas mention. «Tout le monde ne sait peut-être pas qu'il est assez dur de s'avancer tout vivant, au comble de sa force, entre les bras de la mort», écrira après la guerre ce très proche ami d'Alain-Fournier, devenu son beau-frère. Un an plus tard, en 1915, Maurice Genevoix, le secrétaire perpétuel de l'Académie française, solognot comme Alain-Fournier, sera aussi grièvement blessé dans cette même tranchée de Calonne. De l'autre côté de la ligne de front, Ernst Jünger est également meurtri dans sa chair.

«Myope». Lieutenant de réserve, Charles Péguy, mobilisé dès le 4 août, meurt d'une balle en plein front le 5 septembre 1914 près de Meaux, lors de la première bataille de la Marne. Il a 41 ans et la guerre n'aura duré pour lui qu'à peine plus d'un mois. Il avait rencontré Alain-Fournier en 1910 rue de la Sorbonne, dans les locaux des Cahiers de la quinzaine, qu'il dirigeait. «Myope et affairé, il a le front têtue d'un boutiquier paysan. Ce sont des idées qu'il vend dans sa boutique, des idées qui l'enfièvent, l'usent et le ruinent», le dépeint alors Alain-Fournier. Les deux hommes partagent un certain mysticisme, des origines modestes aussi. Ils s'apprécient. Avant-guerre, Péguy, ex-élève de l'ENS, auteur entre autres de *la République... notre royaume de France* et de *l'Argent* fait figure de grande conscience nationale. Fournier et Péguy nourrissaient un certain idéalisme de la guerre. Deux hommes parmi les premiers à être tombés au front sans avoir pu poursuivre leur œuvre. A leurs côtés, une génération qui n'aura même pas pu la commencer.

CHRISTOPHE FORCARI

Les soldats de *Verdun* étaient-ils consentants ?

Pendant la Première Guerre mondiale, dans les tranchées, sur tous les fronts, les soldats se sont battus pendant quatre ans. Ont-ils tenu sous la contrainte ? Par patriotisme ? Ces questions ont été âprement débattues à la fin des années 1990.

Par Bruno Cabanes

Une « guerre de tranchées » entre historiens : comment qualifier autrement les débats qui agitent (on peut désormais en parler, plus ou moins, au passé) les spécialistes français de la Première Guerre mondiale à la fin des années 1990 et au début des années 2000 sur la question de la ténacité combattante ? Et que reste-t-il de cet affrontement historiographique ?

À l'origine, un article sur la « culture de guerre » du premier conflit mondial, paru en 1997 (dans *Pour une histoire culturelle*, dirigé par Jean-François Sirinelli et Jean-Pierre Rioux au Seuil), et surtout un livre programmatique, *14-18. Retrouver la guerre* (Gallimard, 2000), signé par deux membres du groupe fondateur du Centre de recherche de l'histoire de la Grande Guerre de Péronne, créé en 1989, Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker. Au moment où l'historiographie de 14-18 passait progressivement des questionnements de l'histoire sociale, caractéristiques des années 1970, à ceux de l'histoire culturelle, ressurgit un problème capital : comment les combattants avaient-ils tenu ?

L'hypothèse de Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, influencés par les travaux de George Mosse, tient en une notion clé, la force de la « culture de guerre » : « un système donnant à la guerre sa signification profonde », en l'occurrence celle d'une « croisade » (l'un des concepts centraux de *14-18. Retrouver la guerre*), indissociable d'une vision millénariste du conflit et de la haine de l'autre camp. « Une haine certes



L'AUTEUR
Professeur à l'Ohio State University, Bruno Cabanes travaille sur la guerre, et plus particulièrement sur 14-18. Il a notamment publié *14. La France entre en guerre* (Gallimard, 2014).

DATE CLÉ

1992 Inauguration de l'histoire de Péronne

Initiative du conseil général de la Somme, porté par Jean-Jacques Becker, Jay Winter, Gerd Krumeich, Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, il regroupe un musée et un centre de recherche qui a lancé l'étude des cultures de guerre.

différenciée selon les ennemis auxquels on fait face, précisent les auteurs, mais qui n'envahit pas moins tout le champ des représentations. » A cette culture de guerre les combattants de 14-18 auraient largement « consenti ». D'où le terme de « école du consentement », attribué ensuite (abusivement) aux historiens proches de l'histoire de Péronne – lequel, ni école ni chapelle, se caractérise plutôt par une remarquable diversité d'approches, ne serait-ce que par sa dimension internationale.

Que faut-il entendre exactement par « consentement » patriotique ? La thèse fondatrice de Jean-Jacques Becker, parue en 1977 (*1914. Comment les Français sont entrés dans la guerre*), nous met déjà sur la voie : après avoir mis en pièces l'interprétation simpliste d'un départ à la guerre, à l'été 1914, « la fleur au fusil », il décrit le climat de la mobilisation comme un mélange de détermination et de résignation, réaction défensive face aux menaces pesant sur le pays, l'Allemagne, qui a envahi la Belgique le 4 août, étant considérée comme le pays agresseur. Cette attitude ne caractérise d'ailleurs pas simplement la France, mais aussi, comme l'ont montré des travaux ultérieurs, la plupart des pays belligérants, y compris l'Allemagne vivant dans la peur de l'encerclement.

Les notions de « culture de guerre » et de « consentement » ouvrent alors de multiples perspectives de recherche. À l'été 1914, les « unions sacrées » se mettent en place rapidement dans tous les pays, grâce à des idéaux dont la puissance s'avère finalement plus importante que le simple pouvoir de suggestion et de répression des États en guerre. Des nuances existent cependant entre d'une part l'Allemagne ou la France, qui s'appuient sur des institutions civiques telles que le service militaire ou l'école et utilisent des armées de conscrits, et d'autre part la Grande-Bretagne, avec son armée composée initialement surtout de volontaires, où les solidarités locales et professionnelles sont déterminantes.

Il s'agit d'une histoire d'en bas, celle des simples soldats, de leur expérience de la violence donnée ou reçue

Graine de Poilu
 Qu'ils y viennent les boches !
 Nous sommes un peu là !
 Au secteur des gavraches
 Nul ne passe : Halte-là !



Culture de guerre Carte postale patriotique montrant un enfant avec un casque prussien à ses pieds.

Le débat rebondit lorsqu'il s'agit d'analyser les premières manifestations d'usure de l'opinion (en 1916, et surtout en 1917). On évoque des « auto-démobilisations » pour les formes les plus spectaculaires (les révolutions russes avec des centaines de milliers de déserteurs au printemps-été 1917, l'Italie après la défaite de Caporetto en octobre-novembre 1917 au cours de laquelle 300 000 Italiens sont faits prisonniers et autant ont quitté le champ de bataille sans combattre).

Attitudes, sensibilités et émotions

Le « consentement » s'est ensuite renforcé en France et en Grande-Bretagne (John Horne parle de la « remobilisation » de 1918) alors que les Puissances centrales, de leur côté, étaient soumises à la double pression des révolutions à l'arrière et des désertions sur le front. Quel impact le « consentement » eut-il sur le comportement des combattants, notamment face à l'ennemi ? C'est bien l'une des spécificités de ce tournant historiographique opéré à la fin des années 1990 : il s'agit d'une histoire d'en bas, celle des simples soldats, de leur expérience de la violence.

En 1999 fut publié un livre de Frédéric Rousseau, *La Guerre censurée* (Seuil), qui adopte une perspective de recherche analogue (notons que le sous-titre annonce une « histoire des combattants européens de 14-18 », pour souligner sa dimension comparative), mais avec des conclusions inverses. A l'« école du consentement » s'oppose celle de la « contrainte », qui désigne un groupe d'historiens

de l'université de Montpellier (autour de Rémy Cazals, le découvreur des carnets de guerre de Louis Barthas) et un collectif de recherche (Crid 14-18, par opposition au terme plus académique de « centre de recherche »), fondé en 2005 et lié aux commémorations des mutineries du Chemin des Dames du printemps 1917. « *Qu'est-ce qu'un soldat, conclut Frédéric Rousseau, sinon un homme opprimé, brimé, déshumanisé, terrorisé et menacé de mort par sa propre armée ?* »

Sur cette question de la ténacité, les historiens s'opposent alors presque terme à terme : propagande contre auto-mobilisation, appareil répressif de l'État contre intériorisation par les soldats des modèles inculqués par l'éducation citoyenne, prévalence d'une « culture de paix » (symbolisée par l'épisode exceptionnel de la fameuse « trêve » de Noël 1914) contre « culture de guerre » – et témoignage contre témoignage.

Une quinzaine d'années après le début des hostilités, qu'en reste-t-il ? Force est de constater qu'après une phase de radicalisation les termes mêmes des questionnements sur la ténacité combattante se sont nuancés. A la notion de « consentement patriotique » est désormais préférée une gamme plus complexe d'attitudes, de sensibilités et d'émotions, qui laissent une place à la capacité de réaction autonome des acteurs sociaux. La notion de « culture de guerre » est moins utilisée que celle de « cultures de guerre » au pluriel, pour signaler la diversité des « cultures combattantes » (par exemple selon l'origine sociale ou régionale des soldats) et inclure le monde des civils, notamment les femmes, dans la question de la ténacité. Enfin, face aux enjeux d'une histoire globale de la Grande Guerre, qu'on entende par là une histoire comparative ou une histoire transnationale, nul ne peut plus se contenter d'un questionnement sur le seul soldat français – pour peu d'ailleurs que cette abstraction ait jamais eu un sens. ■

LIVRE CLÉ



Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, **14-18. Retrouver la guerre**, Gallimard, 2000.

À RELIRE DANS « L'HISTOIRE »

« Le refus de se faire tuer pour rien »

Antoine Prost

“ Les mutineries ne sont pas propres à mai-juin 1917 et à la catastrophique offensive du Chemin des Dames, mais elles y sont plus nombreuses et plus spectaculaires. Les historiens ont dénombré 113 incidents entre le 29 avril et le 5 septembre 1917, touchant entre 40 000 et 80 000 hommes. Les mutineries auraient concerné 1 sur 15 ou 20 des soldats effectivement engagés sur le front. C'est à la fois peu et beaucoup : peu parce que le phénomène reste minoritaire ; beaucoup si l'on tient compte des risques que prennent les mutins. Ceux-ci expriment des revendications multiples : permissions, soupe, comportement des officiers, droits du soldat. Mais l'essentiel reste la lassitude de la guerre et la volonté de survivre. Les soldats ne sont pour la plupart ni pacifistes ni défaitistes. Mais ils refusent de se faire tuer pour rien.”

L'Histoire n° 433, mars 2017, pp. 12-19.

Plus sur www.lhistoire.fr @

Verdun

Verdun 1916 : une BD pédagogique sur la bataille de Verdun

L'illustrateur Stéphane Agosto et le scénariste Jean-François Vivier s'apprentent à faire découvrir leur BD « Verdun 1916 » au grand public à partir du 2 novembre. Ensemble, ils planchent sur cet album - à visée pédagogique - consacré à la bataille de Verdun depuis un an.

Lors de l'inauguration de l'Ossuaire de Douaumont (7 août 1932), un groupe d'anciens combattants se retrouve. Ensemble, ils retracent l'histoire de la bataille de Verdun mais aussi leurs expériences personnelles, écrivant ainsi l'une des batailles les plus mythiques de l'histoire de France.

Deux regards, un ouvrage

Le résumé tout comme la couverture donnent envie de découvrir « Verdun 1916 ». Cette BD, scénarisée par Jean-François Vivier et illustrée par Stéphane Agosto, s'apprete à sortir le 2 novembre 2023. Elle s'inscrit dans une collection d'albums, publiée aux Éditions Plein Vent, sur les grandes batailles de l'histoire de France. « L'objectif est de



Stéphane Agosto et Jean-François Vivier, respectivement illustrateur et scénariste, résident tous deux dans la région de Chartres.

faire découvrir la bataille de Verdun à ceux qui ne la connaissent pas vraiment », souligne le duo. « C'est une première fenêtre qui peut donner envie, aux jeunes notamment, d'en savoir plus ».

Il s'agit de la 3^e collaboration entre l'auteur et le dessinateur, et du 1^{er} album de Stéphane Agosto sur la Grande Guerre. « J'ai déjà travaillé sur la Seconde Guerre mondiale mais je voulais garder la Pre-

mière Guerre comme loisirs », précise l'illustrateur. « Je ne voulais pas mélanger travail et passion (rires) mais l'occasion s'est présentée. Pour moi, c'est un challenge ! Je suis imprégné des images de

la Grande Guerre depuis longtemps, donc voir ce que j'allais faire graphiquement était intimidant ».

Cette BD a bénéficié de son regard expérimenté mais aussi d'un regard plus distancié. « Me concernant, je me vois plus comme un vulgarisateur, précise Jean-François Vivier. Stéphane aurait eu du mal à tout faire tenir en 46 planches (rires). » « Plutôt en 46 ouvrages » confirme l'intéressé.

Au printemps, parce qu'il est « inconcevable de travailler sur Verdun sans y mettre les pieds », Stéphane Agosto a fait découvrir la Cité de la Paix à son binôme. Graphiquement, l'illustrateur s'est également appuyé sur des fonds photographiques d'époque et sur des reconstituteurs. Par ailleurs, la BD a été relue par Michaël Bourlet, historien spécialisé. Elle a également bénéficié de la « dimension qui lui est propre » du coloriste Joël Costes qui a enrichi cet ouvrage. Reste à découvrir le résultat d'un an de travail, à partir du 2 novembre en librairie (tarif 15,90 €).

● Camille Rannou

Verdun • Quand une vice-championne du monde de judo se produit à la Galavaude



Vice-championne du monde aux États-Unis en 1980, Marie-Paule Panza a participé à un regroupement des ceintures noires de la Meuse, ce dimanche 29 octobre, au dojo de la Galavaude. L'Alsacienne fut aussi la première judokate française à atteindre le grade de 7^e dan, en 2011, un niveau obtenu par seulement 0,02 % des judokas de l'Hexagone.

► Bloc-notes

Verdun

Offices

de la Toussaint

Mercredi 1^{er} novembre. À 8 h, Carmel de Verdun et à 10 h 30, à la cathédrale.

Messes des défunts

Jeudi 2 novembre. À 8 h, Carmel de Verdun et 18 h 30, église Saint-Sauveur.

Distribution alimentaire

de la Croix-Rouge

Croix Rouge Française. Sur rendez-vous. Chaque mardi, de 13 h 15 à 16 h. Tél. 03 54 65 15 98.

Maison France

services

Permanence pour les principales démarches administratives du quotidien. Lundi, mardi, mercredi et jeudi, de 9 h à 12 h et de 13 h 30 à 17 h 30 et vendredi, de 9 h à 12 h et de 13 h 30 à 16 h 30. Tél. 03 29 80 96 11.

Verdun

Découvrir la danse dès le plus jeune âge

Apprendre à danser dès le plus jeune âge, c'est ce que propose Angel Mougin, professeure de danse diplômée depuis dix ans, d'abord en région parisienne puis depuis trois ans à Verdun, avec un accueil sur deux structures, au Centre Social et Culturel d'Anthouard Pré l'Évêque et au Cocon d'Hestia, 106, rue du Général de Gaulle à Belleville.

Au programme : danses latines et modernes s'adressant aux adultes et aux enfants à partir de trois ans. « Depuis la rentrée de septembre, je propose des cours adaptés aux enfants et adolescents. Les petits de 3 à 6 ans, avec un éveil à la danse sous forme de jeux et comptines ou durant une heure, les mercredis matin de 9 h 30 à 10 h 30, les bouts de chou travailleront à leur rythme afin de proposer en juin prochain un gala en présence de leurs familles. Les mercredis après midi, de 15 h à 17 h, j'accueille les jeunes de 6 à 11 ans et ados à partir de 12 ans au Centre Social et Culturel d'Anthouard, ou, la nous pratiquons la danse moderne et rythmique sur des musiques actuelles », précise Angel Mougin. Afin de rassurer les



Au Cocon d'Hestia, une salle adaptée permet aux petits de s'initier à la danse dès 3 ans.

parents, la professeure rappelle que la réfection du Centre Social permet d'assurer les

cours en toute sécurité. Contact : www.coursdedanses-verdun.com ou 07 57 82 07 75



Monument aux morts de Verdun.
GUILLAUME HERBAUT
POUR « LE MONDE »

VERDUN, UNE PASSION FRANÇAISE

Dimanche 29 mai, François Hollande et Angela Merkel rendront hommage aux soldats de la terrible bataille

Pour réussir une commémoration, il faut une date, une volonté politique et un engouement populaire. Ces trois éléments semblent bien réunis à Verdun en ce week-end de la fin du mois de mai, où François Hollande et Angela Merkel, sur les lieux de la terrible bataille, entourés d'enfants porteurs de l'avenir de l'Europe, vont raviver la flamme du souvenir. La date du 29 mai n'a pas été retenue par hasard. Il y a cinquante ans, le général de Gaulle avait choisi la même pour rendre hommage aux combattants de Verdun dans une cérémonie strictement française. L'exercice était déjà délicat.

A l'époque, l'ombre du vainqueur de la bataille, le maréchal Pétain, plane sur la commémoration. Ses partisans réclament le transfert de ses cendres à Douaumont, ce que le Général écarte tout en rendant hommage à son rôle décisif dans la victoire et saluant la gloire acquise qui « ne saurait être contestée ni méconnue par la patrie » malgré

« des défaillances condamnables » au soir de sa vie. L'année 1966 est aussi marquée par une vilaine polémique accusant le capitaine de Gaulle, fait prisonnier à Verdun en 1916 avec ses soldats, de s'être rendu sans combattre. Avec l'annulation du concert du rappeur Black M à Verdun cette année, c'est encore une polémique qui marque ces commémorations, comme si Verdun était à la fois le symbole de l'héroïsme des soldats et le creuset des fractures françaises.

Cycle mémoriel

Une autre date marque la mémoire de Verdun, celle du 22 septembre 1984. Cette année-là, à l'ossuaire de Douaumont, la grande bataille sort définitivement du cadre militaire et français et devient une date symbolique de l'alliance franco-allemande autour de la construction européenne, avec la poignée de main spectaculaire entre François Mitterrand et Helmut Kohl. L'évocation de la Grande Guerre passe dorénavant par l'exaltation de l'Europe, de la paix et du

sacrifice des soldats et de l'arrière, le « Plus jamais ça » a remplacé le « On les aura ! ».

Arrive le centenaire, et la préparation des commémorations ; une difficulté va surgir que l'actualité va rendre encore plus compliquée. L'année 1916 est marquée, certes, par Verdun, mais aussi par la bataille de la Somme, qui commence le 1^{er} juillet et sonne l'heure de gloire des Britanniques dans la Grande Guerre. Il y aura donc une commémoration britannique au début de l'été dans la Somme. Cette concurrence de dates prend dès lors un tour très symbolique, alors qu'en juin les Britanniques vont choisir de rester ou de sortir de l'Union européenne.

La volonté politique d'inscrire le quinquennat dans l'Histoire a été maintes fois réaffirmée par le président François Hollande ; 2014 a été une première étape, mais le succès de la commémoration du 6 juin 1944 a quelque peu éclipsé les initiatives prises autour de l'anniversaire du début de la première guerre ; 2016 sera la deuxième étape de ce cycle mémoriel autour de 14-18.

Reste l'engouement populaire, qui est bien là. Les Français aiment l'Histoire, celle des livres et des documentaires qui revisitent sans fin le passé pour essayer d'éclaircir le présent bien sûr, mais surtout celle qu'on approche à pied, guide et carte en main, de monuments en musées, de cimetières en parcours de tranchées. De la Marne à la Meuse, de la Flandre aux Vosges, il y a l'embarras du choix pour explorer les traces de l'orage d'acier qui a labouré la terre et les hommes de 1914 à 1918, laissant une terre striée de blessures indélébiles.

Et là, sur le terrain que Français, Britanniques, Australiens, Canadiens ou Allemands arpentent sans fin, la commémoration est bien internationale. Grâce au centenaire, tous ces touristes de mémoire trouveront à Verdun un Mémorial rénové, un Centre de la paix et surtout un champ de bataille-linceul sur lequel la nature a repris ses droits tout en préservant à jamais la mémoire des morts. ■

MICHEL LEFEBVRE



Les mythes Verdun

Légendes, vérités et contre-vérités ont façonné, en France comme en Allemagne, le récit historique des dix mois de la bataille

Il existe plusieurs mythes Verdun – beaucoup, même. La plupart, aux apparences bien reconnaissables, naissent pendant l'interminable bataille, lui survivent pendant un siècle, puis s'étiolent lentement de nos jours. Ils incarnent les divers sens que les contemporains et la postérité octroient au conflit, dénaturant superficiellement la réalité mais révélant donc une vérité d'un autre ordre, et ils en appellent à l'historien pour faire la part de l'une et de l'autre : pour rétablir les faits tout en s'inclinant devant les légendes.

Si une bataille parvient à s'immortaliser, c'est fréquemment grâce à sa fin, à l'issue imprévisible, au soleil d'Austerlitz ou à la charge tournant court de Pickett à Gettysburg. A Verdun, c'est le déclenchement qui domine les récits. Un déluge d'obus sans précédent, suivi d'un assaut d'un genre inhabituel et d'une riposte en extremis par des défenseurs sonnés : qui, parmi les chroniqueurs sans nombre de cette bataille sans fin, n'en a pas tenté la description ?

Au début, il y a le récit allégorique des Thermopyles, passage étroit en Grèce formé par la mer d'un côté et un massif montagneux de l'autre, où se livra, en 480 avant J.-C., la bataille défensive archétypique de l'histoire. A Verdun, en 1916, les Français jouent le rôle des Spartiates et les Allemands celui des

Perses. Légende, donc, d'une poignée de Français accourant protéger la porte de la République au péril de leur vie contre un envahisseur impérial supérieur en nombre et en puissance. La désignation de Thermopyles est accolée à cette région dès 1792, employée par le général Dumouriez alors que l'armée prussienne, déjà entrée à Verdun, menace toute l'Argonne. Maurice Barrès reprendra l'image dans *L'Echo de Paris* dès l'assaut allemand sur la ville en février 1916, et Pétain la reprendra à son tour, ainsi qu'une longue suite de récits de tout genre depuis.

A la parabole des Thermopyles, tirée de l'Antiquité classique, est venue se coller après la guerre celle de Moloch, provenant celle-là de l'Ancien Testament et d'une divinité ou d'un démon auquel les Cananéens auraient sacrifié leurs enfants. C'est le chef même de l'état-major de l'armée allemande, le général Erich von Falkenhayn, qui en donnera le coup d'envoi. Dans un article de 1919 et dans ses *Mémoires* de 1920, il prétend avoir cherché non à prendre Verdun, mais à saigner à blanc l'armée française, déjà, croyait-il, au bord de l'épuisement. Celle-ci, escomptait-il, ne manquerait pas de se porter au secours de Verdun, pour se perdre dans les ravins et mourir sous les coups des obusiers à longue portée allemands. A l'appui, il cite un mémorandum qu'il aurait

envoyé au Kaiser à la veille de Noël en 1915, et d'où jaillit aussitôt le spectre du monstre sanguin, du Moloch insatiable.

Déjà forts de l'image des Thermopyles, les Français se saisissent d'emblée de celui-ci aussi. A commencer par le guide que l'historien Gabriel Hanotaux consacre au champ de bataille dès 1920, ouvrages, manuels scolaires, romans, films reprennent l'image du Falkenhayn-Moloch, jusque dans un télédocumentaire diffusé en 2008. Mais elle s'accorde mal avec celle des Thermopyles. Elle veut que des défenseurs se soient usés en se lançant contre le mur des envahisseurs, celle des Thermopyles veut que les envahisseurs se soient usés en se lançant contre le mur des défenseurs. Les deux sont foncièrement incompatibles.

Le mythe-clé, c'est la volonté

On ne s'en est guère soucié à travers les décennies, pas davantage que de l'authenticité du mémorandum de Noël, qui n'a jamais été retrouvé pour la bonne raison que Falkenhayn ne l'a jamais écrit. De surcroît, il semblerait qu'il ne se soit mis à parler d'attrition que quelques semaines après avoir donné l'assaut, constatant l'échec de ses desseins véritables. Quels étaient-ils ? Les historiens ne sont pas tous d'accord ; à mes yeux, il cherchait bien à provoquer une riposte à Verdun, mais aussi ailleurs sur le front ouest, afin de

Mais rien ne permet non plus de reconnaître dans la réponse de son homologue français, Joseph Joffre, le sacrifice de Léonidas face aux Immortels de Xerxès sur les rivages de la Grèce antique. Joffre espère bien remporter la victoire, mais non à Verdun. C'est sur la Somme aux côtés des Britanniques qu'il veut chercher la décision, de connivence avec d'autres offensives alliées, et il ne consent à défendre Verdun que pour affaiblir l'ennemi et écarter le danger d'une humiliation nationale. Ce n'est donc qu'une défense regardante qu'il consent au début, face à une attaque parcimonieuse. Et l'inévitable survient : personne ne peut prévaloir. Verdun s'éternise, et devient une des plus grandes et coûteuses batailles de la guerre et de toute l'histoire.

Il n'empêche : le mythe-clé de Verdun, c'est la volonté. « *On les aura* » : Pétain parachève son communiqué du 10 avril avec les mots d'une chanson célèbre de 1915, clamés sur une affiche tout aussi célèbre par un soldat incitant ses concitoyens à le suivre. L'allusion ne peut être plus claire : il s'agit des fédérés, des volontaires de 1792, de la patrie en danger. Longtemps après, romans et films des deux côtés du Rhin s'obstineront à élever le courage, la camaraderie et la résolution au-dessus du vacarme des canons. Dans son film de 1931, *Verdun. Souvenirs d'histoire*, Léon Poirier s'étend longuement, comme beaucoup d'autres, sur le premier jour de la bataille, et sur la préparation de l'artillerie sans précédent des Allemands. Puis il se concentre sur un obus écrasant le toit d'une chaumière et sur le paysan propriétaire prenant son fusil de chasse. C'est le récit populaire dominant, mettant en relief les poitrines françaises contre les obus allemands.

Quand, la même année, le cinéaste allemand Heinz Paul, dans *Douaumont. Die Hölle von Verdun*, évoque le même moment à l'écran, il esquive presque entièrement le bombardement initial, le côté matériel, en quelques mots et quelques secondes. En revanche, il s'attarde sur l'attente et l'angoisse des soldats, sur leur détermination, leur impatience même à quitter leurs prisons souterraines et à se lancer à l'assaut des lignes françaises. Le thème de l'ardeur, dont les nazis s'empareront pour vanter le sang du fantassin aryen contre la corruption des chefs et de l'arrière, se retrouve dans bien des romans

Au début, il y a le récit allégorique des Thermopyles. Les Français jouent le rôle des Spartiates et les Allemands celui des Perses

ressusciter une guerre de mouvement pour laquelle il jugeait les Britanniques trop inexpérimentés et les Français trop épuisés. Rien, en tout cas, ne permet d'affirmer que ce général astucieux et plutôt sceptique espérait aboutir à la fin de la guerre en investissant une ville sans importance stratégique avec une masse d'infanterie aussi étriquée : au soir du 21 février 1916, quand ses obusiers se calment, il ne lance que huit divisions à l'assaut.



La citadelle de Verdun, cent ans après les combats.

GUILLAUME HERBAUT POUR « LE MONDE »

dans *L'Œuvre*. « *Moi aussi, j'ai fait de ma poitrine un rempart vivant !* »

Plus tard, pour évoquer l'esprit de résistance, c'est à Verdun que l'on se réfère parfois, à des fins fort divergentes. En 1938, pendant la crise des Sudètes et avant que la France et la Grande-Bretagne cèdent à Munich, le journaliste et homme politique Henri de Kérillis prévient ses concitoyens qu'ils se trouvent devant un « *Verdun diplomatique* ». Dix années plus tard, le pétainiste zélé Louis-Dominique Girard reprendra la phrase dans son ouvrage *Montoire. Verdun diplomatique*, pour accréditer l'idée d'un maréchal menant un double jeu, mais cherchant toujours à endiguer les flots germaniques. C'est encore la légende apocryphe des fantassins de la tranchée des baïonnettes, censés rester impassibles alors que s'écroulait la tranchée ; c'est toujours la contre-légende allemande, incarnant la rage de vaincre, « *l'ancien esprit d'attaque* [Angriffsgeist] prussien, ne laissant aucun obstacle debout, qu'avait enseigné Frédéric le Grand », écrira, en 1934, l'un des deux improbables lieutenants ayant subjugué, contre toute attente, la place forte de Douaumont. « *Attaquer ! Toujours attaquer !* »

La survie de la patrie

De telles légendes dénaturent les faits. Il s'agit parfois de simples contrevérités : la tranchée des baïonnettes n'a jamais existé, et Douaumont est tombé à cause d'une relève française mal faite, laissant le fort quasiment sans défenseurs, et non grâce au soi-disant élan millénaire prussien. Mais le vrai travestissement est ailleurs. En effet, Français et Allemands se sont battus de la même manière confuse, défensivement, offensivement, à tour de rôle, parfois les deux à la fois, et ce depuis le début de la bataille. Certes, elle se déroule en deux temps, le premier constitué par des offensives allemandes, prenant fin à l'été avec leur déconfiture devant le fort de Souville et le village de Fleury-devant-Douaumont et avec le début de la bataille de la Somme [*le 1^{er} juillet*], le second par le reflux français et des contre-offensives qui leur permettent de reprendre, avant la fin de l'année, une grande partie du terrain perdu, y compris les forts de Douaumont et de Vaux. Les rôles s'inversent.

Mais ce canevas escamote mille inversions subtiles, quotidiennes, du même genre. Français et Allemands ne cessent d'échanger les rôles d'attaquants et de défenseurs, au cours de luttes acharnées sur les crêtes, dans les

Longtemps après, romans et films s'obstineront à élever le courage, la camaraderie et la résolution au-dessus du vacarme des canons

ravins, autour des villages et des ouvrages. Car la réponse française se fait sentir très tôt ; elle se définit même, avant l'arrivée de Pétain, le 25 février. Le 23, le général Humbert, commandant la III^e armée, prend soin de rappeler aux hommes sur place les combats des dernières quarante-huit heures : « *La force essentielle de la défense réside dans les contre-attaques.* » Le fort de Douaumont tombe le 25, mais le village du même nom, un kilomètre plus loin, continue à changer de mains pendant huit jours, au cours de combats sauvages qui ne laissent plus rien reconnaissable. Comment, autrement, rendre compte des pertes au bout de cette première semaine ? Elles sont aussi élevées chez les Allemands que chez les Français – autour de 25 000 morts, blessés ou disparus. Verdun est déjà Verdun.

De telles violences exigent de grands idéaux, avant tout celui de la nation. A Verdun, expliquent les journaux, on se bat pour la survie de la patrie. Parfois, les journaux allemands rappellent aux lecteurs que la France n'arrache Verdun au Saint Empire romain germanique définitivement qu'en 1648, que les Français se battent pour prendre leur revanche sur l'Allemagne et subjugué de nouveau les habitants germanophones de l'Alsace. En France, l'écrivain Arthur Meyer, dans *Le Gaulois*, n'a pas tort de reconnaître, dès le 11 mars, que « *Verdun est devenu un symbole. Quelle en est la valeur stratégique ? La plupart l'ignorent. Mais le monde entier a les yeux fixés sur ce seul point de la carte...* ». Tout y

est, dans cette chanson de music-hall, dédiée à la 5^e division d'infanterie du général Mangin :

« *Mais à présent les gas d'Mangin Du Nord et de Provence, de Bretagne et du Pays lorrain*

Mais les gas d'Mangin, de Nivelles et de Pétain

Sont à présent toute la France !

De Bezonvaux jusqu'à Louvemont, hurlant "La Marseillaise"

Ils ont d'un bond, redressé notre front : Verdun ! Verdun ! Tu resteras française ! »

Après la guerre, le mythe de l'enthousiasme réapparaît dans divers récits romanesques. Mais, parmi la troupe, la haine de l'adversaire, inhérente à toute guerre, se mêle à d'obscurs sentiments de respect et même de compassion, surtout envers ses morts. Parfois, les effusions chauvines de l'arrière agacent les poilus français, à tel point que certains conseillent à leurs femmes de brûler leurs journaux. S'il est un mot qui revient sans cesse dans les rapports du contrôle postal pour décrire l'état moral de la troupe à Verdun, c'est celui de « morose ». Les hommes montent en ligne comme ils vont à l'usine : « *On marche, écrit l'un d'eux, parce qu'on ne peut pas faire autrement.* »

C'est que les grands mythes autour de la volonté sont assez rarement le fait des combattants eux-mêmes. Certes, un Jacques Péricard en route pour Verdun cherchant à haïr à jamais les Allemands, un Cordt von Brandis vantant son *Geist [esprit]* ne se font pas prier. Mais leurs poncifs vivent de redites, de crieurs de toute sorte à l'arrière : journalistes, chansonniers, romanciers, historiens et bien d'autres. Leur réussite révèle que sous les approximations et les embellissements gît une vérité : la façon d'apprivoiser un passé encore récent. Sinon, il deviendrait incompréhensible. La France a été envahie, elle a résisté : une victoire de l'Allemagne, ce serait celle d'un régime expansionniste et militariste sur une république libérale.

Et quiconque douterait de l'authenticité de la menace n'aurait qu'à lire les buts de guerre du programme de septembre 1914 dressés à l'intention du chancelier Bethmann-Hollweg ou les termes du traité de Brest-Litovsk de 1918.

Dans cette optique, Verdun représente le salut, le symbole de la guerre, et qui oserait qualifier ce mythe de « faux » ? D'autant plus que derrière le récit populaire allemand d'élan, d'effort et de tragédie se faufile celui de la guerre aussi. Les *Feldgrauen [soldats allemands]* n'ont rien à se reprocher ; ils n'ont pas gagné la bataille, mais ils ne l'ont pas perdue non plus, pas plus que la guerre elle-même ; dans certaines versions, ce sont leurs chefs et l'arrière qui les ont trahis, à Verdun comme ailleurs ; en tout cas, une francophobie renaissant puissamment dans l'entre-deux-guerres n'incite guère à créditer la version héroïque française. Le 17 juin 1940, avec la Wehrmacht entre les murs de la ville, le *Völkischer Beobachter* [L'Observateur populaire, l'organe de presse officiel du Parti national-socialiste allemand] déclare que le mythe de l'invincibilité française à Verdun est révolu.

Autour des années 1960 et 1970, un autre récit survient, plus proche, celui-là, de bien des combattants eux-mêmes. En visite à Verdun en 1964, le premier ministre, Georges Pompidou, parle non de sacrifice et d'union, mais de l'absurdité de la guerre. C'est une litanie de souffrance et d'horreur, qui n'a rien de mythique, s'agissant d'un simple constat. Ni de nouveau : toute une littérature sur Verdun, des deux côtés du Rhin, surgit dès les années 1920, opposant un récit pacifiste aux mythes dominants. Comment concilier les deux ? La tension est palpable dans le *Verdun* de Jules Romains, qu'il place au centre du roman-fleuve *Les Hommes de bonne volonté*.

Par degré, le constat de la folie remplace le mythe de la volonté, jusque dans les commémorations et les discours officiels. C'est d'Europe que parleront François Hollande et Angela Merkel le 29 mai au Mémorial de Verdun, et non de la mort du héros, qui selon l'académicien Georges Dumézil, voici trente ans, « *ne donne plus lieu, aujourd'hui, qu'à quelques discours que préparent de jeunes secrétaires faméliques et que des hommes politiques déclament en série devant des monuments standards* ». ■

PAUL JANKOWSKI

Auteur de « *Verdun* » (Gallimard, collection « *Les journées qui ont fait la France* », 2012).

et récits allemands, quand ceux-ci commencent à proliférer vers la fin des années 1920. En 1930, Franz Schauwecker, dans un roman au titre révélateur, *Aufbruch der Nation* [« L'éveil de la nation », non traduit], dépeint l'horreur de Verdun tout en l'imprégnant d'un autre conflit, celui entre les *Frontsoldaten* et les pourritures de l'avant-guerre et de l'arrière. La même année, Josef Magnus Wehner, dans *Sieben vor Verdun. Ein Kriegsroman* [« Sept hommes devant Verdun. Un roman de guerre », non traduit], se presse d'expliquer au lecteur la morale de l'histoire, « *le double et donc fatal conflit : aussi bien contre l'ennemi que contre l'esprit des vieux* ».

Ainsi, il lui épargne la lecture de son interminable ouvrage, réplique au roman pacifiste *Im Westen nichts Neues* [A l'Ouest rien de nouveau], d'Erich Maria Remarque, paru la même année. Il vaudra à l'auteur, dès 1933, l'approbation du nouveau régime, dont il deviendra un propagandiste dévoué. Mais emplies de délirants nationaux-socialistes ou non, de telles récréations romanesques participent du même refus de la guerre industrielle avec son étouffement du héros, figure constitutive et plusieurs fois millénaire des mythes guerriers indo-européens.

Esprit de résistance

Or, la guerre à Verdun n'accouchera que de très peu de héros. Ni la volonté ni la détermination ne peut l'emporter contre la débâche quotidienne d'acier, de mitraille, de gaz toxique. Le haut commandement français en prend acte, avant même le début de la bataille, en affirmant dans une « *Instruction* » de janvier 1916 qu'« *on ne lutte pas avec des hommes contre du matériel* » et en reniant par là le culte de 1914 de l'offensive à outrance menée par l'infanterie, où l'artillerie ne sert que d'appoint et où la guerre chimique n'existe pas. N'est-ce pas l'aveu aussi de Falkenhayn, qui tente ses chances avec son artillerie en économisant ses unités d'infanterie, jusqu'à leur interdire au début de pousser trop fort s'ils butent sur des nids de résistance ? Dans son roman de 1931 consacré en partie à Verdun, *Der Glaube an Deutschland* [« La croyance en l'Allemagne », non traduit], l'écrivain Hans Zöberlein vante la suprématie de l'esprit germanique, du *Frontgeist*, sur la nouvelle guerre de matériel – « *c'est le miracle sans égal du soldat allemand* », dit-il. Il

aura beau le rabâcher, c'en est fini de l'épopée de Siegfried [*la légende des Nibelungen*] comme de l'élan napoléonien.

Les héros rarissimes incarnent deux volontés différentes – défensive chez les Français, offensive chez les Allemands. D'un côté, le colonel Driant, mort vaillamment le 22 février en retardant avec ses chasseurs l'avance allemande dans le bois des Caures ; de l'autre, deux lieutenants, von Brandis et Radtke, passant outre aux consignes de leurs officiers supérieurs et s'emparant, avec deux compagnies de « brandebourgeois », du plus puissant fort de France, Douaumont. Dès avant la fin de la guerre, Driant et ses chasseurs sont transfigurés en Roland et les siens, assiégés à Roncevaux, dans des chansons de music-hall, les « brandebourgeois » en chevaliers teutoniques, accomplissant, selon le correspondant du *Frankfurter Zeitung*, « *avec une rage de la vieille Prusse, un des plus beaux faits d'armes de cette guerre* ».

La volonté, chez les Français, consiste avant tout à repousser l'envahisseur, à le frustrer à tout prix dans ses projets agressifs. C'est le geste réactif qu'on raconte, l'acte de refus, donc, qui n'a pas non plus beaucoup à voir avec l'exploit napoléonien. « *Ils ne passeront pas* » ou « *On ne passe pas* » : ces mots, qu'on trouve dans les lettres des poilus ainsi que dans la parole du général Nivelle, et qui reparaitront après-guerre sur la médaille frappée par la ville, sur le monument au sommet du Mort-Homme (Meuse), sur d'innombrables quatrièmes de couverture d'ouvrages jusqu'à nos jours – ces mots consacrent la vision essentielle côté français de la bataille, à savoir une bataille défensive.

L'image fréquemment invoquée est celle de poitrines françaises contre les obus allemands. Déjà, le 25 février, [*le responsable politique*] Gustave Hervé parle de « *muraille vivante* » dans *La Victoire* ; dans *Le Matin* du 21 août, Jean Richepin, de l'Académie française, établit, sur les six premiers mois de Verdun, quelques parallèles baroques avec les batailles de Valmy et Bouvines en évoquant une « *porte de la France* », où des « *poitrines* » résistent aux coups de bélier de l'envahisseur. « *Moi aussi, j'étais à Verdun !* », se plaint le héros éponyme du roman satirique du dramaturge Pierre Chaine, *Mémoires d'un rat*, paru lui aussi dès 1916, en feuilleton



La citadelle de Verdun, cent ans après les combats.

GUILLAUME HERBAUT POUR « LE MONDE »

dans *L'Œuvre*. « *Moi aussi, j'ai fait de ma poitrine un rempart vivant !* »

Plus tard, pour évoquer l'esprit de résistance, c'est à Verdun que l'on se réfère parfois, à des fins fort divergentes. En 1938, pendant la crise des Sudètes et avant que la France et la Grande-Bretagne cèdent à Munich, le journaliste et homme politique Henri de Kérillis prévient ses concitoyens qu'ils se trouvent devant un « *Verdun diplomatique* ». Dix années plus tard, le pétainiste zélé Louis-Dominique Girard reprendra la phrase dans son ouvrage *Montoire. Verdun diplomatique*, pour accréditer l'idée d'un maréchal menant un double jeu, mais cherchant toujours à endiguer les flots germaniques. C'est encore la légende apocryphe des fantassins de la tranchée des baïonnettes, censés rester impassibles alors que s'écroulait la tranchée ; c'est toujours la contre-légende allemande, incarnant la rage de vaincre, « *l'ancien esprit d'attaque* [Angriffsgeist] prussien, ne laissant aucun obstacle debout, qu'avait enseigné Frédéric le Grand », écrira, en 1934, l'un des deux improbables lieutenants ayant subjugué, contre toute attente, la place forte de Douaumont. « *Attaquer ! Toujours attaquer !* »

La survie de la patrie

De telles légendes dénaturent les faits. Il s'agit parfois de simples contrevérités : la tranchée des baïonnettes n'a jamais existé, et Douaumont est tombé à cause d'une relève française mal faite, laissant le fort quasiment sans défenseurs, et non grâce au sois-disant élan millénaire prussien. Mais le vrai travestissement est ailleurs. En effet, Français et Allemands se sont battus de la même manière confuse, défensivement, offensivement, à tour de rôle, parfois les deux à la fois, et ce depuis le début de la bataille. Certes, elle se déroule en deux temps, le premier constitué par des offensives allemandes, prenant fin à l'été avec leur déconfiture devant le fort de Souville et le village de Fleury-devant-Douaumont et avec le début de la bataille de la Somme [*le 1^{er} juillet*], le second par le reflux français et des contre-offensives qui leur permettent de reprendre, avant la fin de l'année, une grande partie du terrain perdu, y compris les forts de Douaumont et de Vaux. Les rôles s'inversent.

Mais ce canevas escamote mille inversions subtiles, quotidiennes, du même genre. Français et Allemands ne cessent d'échanger les rôles d'attaquants et de défenseurs, au cours de luttes acharnées sur les crêtes, dans les

Longtemps après, romans et films s'obstineront à élever le courage, la camaraderie et la résolution au-dessus du vacarme des canons

ravins, autour des villages et des ouvrages. Car la réponse française se fait sentir très tôt ; elle se définit même, avant l'arrivée de Pétain, le 25 février. Le 23, le général Humbert, commandant la III^e armée, prend soin de rappeler aux hommes sur place les combats des dernières quarante-huit heures : « *La force essentielle de la défense réside dans les contre-attaques.* » Le fort de Douaumont tombe le 25, mais le village du même nom, un kilomètre plus loin, continue à changer de mains pendant huit jours, au cours de combats sauvages qui ne laissent plus rien reconnaissable. Comment, autrement, rendre compte des pertes au bout de cette première semaine ? Elles sont aussi élevées chez les Allemands que chez les Français – autour de 25 000 morts, blessés ou disparus. Verdun est déjà Verdun.

De telles violences exigent de grands idéaux, avant tout celui de la nation. A Verdun, expliquent les journaux, on se bat pour la survie de la patrie. Parfois, les journaux allemands rappellent aux lecteurs que la France n'arrache Verdun au Saint Empire romain germanique définitivement qu'en 1648, que les Français se battent pour prendre leur revanche sur l'Allemagne et subjugué de nouveau les habitants germanophones de l'Alsace. En France, l'écrivain Arthur Meyer, dans *Le Gaulois*, n'a pas tort de reconnaître, dès le 11 mars, que « *Verdun est devenu un symbole. Quelle en est la valeur stratégique ? La plupart l'ignorent. Mais le monde entier a les yeux fixés sur ce seul point de la carte...* ». Tout y

est, dans cette chanson de music-hall, dédiée à la 5^e division d'infanterie du général Mangin :

« *Mais à présent les gas d'Mangin Du Nord et de Provence, de Bretagne et du Pays lorrain*

Mais les gas d'Mangin, de Nivelles et de Pétain

Sont à présent toute la France !

De Bezonvaux jusqu'à Louvemont, hurlant "La Marseillaise"

Ils ont d'un bond, redressé notre front : Verdun ! Verdun ! Tu resteras française ! »

Après la guerre, le mythe de l'enthousiasme réapparaît dans divers récits romanesques. Mais, parmi la troupe, la haine de l'adversaire, inhérente à toute guerre, se mêle à d'obscurs sentiments de respect et même de compassion, surtout envers ses morts. Parfois, les effusions chauvines de l'arrière agacent les poilus français, à tel point que certains conseillent à leurs femmes de brûler leurs journaux. S'il est un mot qui revient sans cesse dans les rapports du contrôle postal pour décrire l'état moral de la troupe à Verdun, c'est celui de « morose ». Les hommes montent en ligne comme ils vont à l'usine : « *On marche, écrit l'un d'eux, parce qu'on ne peut pas faire autrement.* »

C'est que les grands mythes autour de la volonté sont assez rarement le fait des combattants eux-mêmes. Certes, un Jacques Péricard en route pour Verdun cherchant à haïr à jamais les Allemands, un Cordt von Brandis vantant son *Geist [esprit]* ne se font pas prier. Mais leurs poncifs vivent de redites, de crieurs de toute sorte à l'arrière : journalistes, chansonniers, romanciers, historiens et bien d'autres. Leur réussite révèle que sous les approximations et les embellissements gît une vérité : la façon d'apprivoiser un passé encore récent. Sinon, il deviendrait incompréhensible. La France a été envahie, elle a résisté : une victoire de l'Allemagne, ce serait celle d'un régime expansionniste et militariste sur une république libérale.

Et quiconque douterait de l'authenticité de la menace n'aurait qu'à lire les buts de guerre du programme de septembre 1914 dressés à l'intention du chancelier Bethmann-Hollweg ou les termes du traité de Brest-Litovsk de 1918.

Dans cette optique, Verdun représente le salut, le symbole de la guerre, et qui oserait qualifier ce mythe de « faux » ? D'autant plus que derrière le récit populaire allemand d'élan, d'effort et de tragédie se faufile celui de la guerre aussi. Les *Feldgrauen [soldats allemands]* n'ont rien à se reprocher ; ils n'ont pas gagné la bataille, mais ils ne l'ont pas perdue non plus, pas plus que la guerre elle-même ; dans certaines versions, ce sont leurs chefs et l'arrière qui les ont trahis, à Verdun comme ailleurs ; en tout cas, une francophobie renaissant puissamment dans l'entre-deux-guerres n'incite guère à créditer la version héroïque française. Le 17 juin 1940, avec la Wehrmacht entre les murs de la ville, le *Völkischer Beobachter [L'Observateur populaire]*, l'organe de presse officiel du Parti national-socialiste allemand] déclare que le mythe de l'invincibilité française à Verdun est révolu.

Autour des années 1960 et 1970, un autre récit survient, plus proche, celui-là, de bien des combattants eux-mêmes. En visite à Verdun en 1964, le premier ministre, Georges Pompidou, parle non de sacrifice et d'union, mais de l'absurdité de la guerre. C'est une litanie de souffrance et d'horreur, qui n'a rien de mythique, s'agissant d'un simple constat. Ni de nouveau : toute une littérature sur Verdun, des deux côtés du Rhin, surgit dès les années 1920, opposant un récit pacifiste aux mythes dominants. Comment concilier les deux ? La tension est palpable dans le *Verdun* de Jules Romains, qu'il place au centre du roman-fleuve *Les Hommes de bonne volonté*.

Par degré, le constat de la folie remplace le mythe de la volonté, jusque dans les commémorations et les discours officiels. C'est d'Europe que parleront François Hollande et Angela Merkel le 29 mai au Mémorial de Verdun, et non de la mort du héros, qui selon l'académicien Georges Dumézil, voici trente ans, « *ne donne plus lieu, aujourd'hui, qu'à quelques discours que préparent de jeunes secrétaires faméliques et que des hommes politiques déclament en série devant des monuments standards* ». ■

PAUL JANKOWSKI

Auteur de « *Verdun* » (Gallimard, collection « *Les journées qui ont fait la France* », 2012).

et récits allemands, quand ceux-ci commencent à proliférer vers la fin des années 1920. En 1930, Franz Schauwecker, dans un roman au titre révélateur, *Aufbruch der Nation* [« L'éveil de la nation », non traduit], dépeint l'horreur de Verdun tout en l'imprégnant d'un autre conflit, celui entre les *Frontsoldaten* et les pourritures de l'avant-guerre et de l'arrière. La même année, Josef Magnus Wehner, dans *Sieben vor Verdun. Ein Kriegsroman* [« Sept hommes devant Verdun. Un roman de guerre », non traduit], se presse d'expliquer au lecteur la morale de l'histoire, « *le double et donc fatal conflit : aussi bien contre l'ennemi que contre l'esprit des vieux* ».

Ainsi, il lui épargne la lecture de son interminable ouvrage, réplique au roman pacifiste *Im Westen nichts Neues* [A l'Ouest rien de nouveau], d'Erich Maria Remarque, paru la même année. Il vaudra à l'auteur, dès 1933, l'approbation du nouveau régime, dont il deviendra un propagandiste dévoué. Mais emplies de délirants nationaux-socialistes ou non, de telles récréations romanesques participent du même refus de la guerre industrielle avec son étouffement du héros, figure constitutive et plusieurs fois millénaire des mythes guerriers indo-européens.

Esprit de résistance

Or, la guerre à Verdun n'accouchera que de très peu de héros. Ni la volonté ni la détermination ne peut l'emporter contre la débâche quotidienne d'acier, de mitraille, de gaz toxique. Le haut commandement français en prend acte, avant même le début de la bataille, en affirmant dans une « *Instruction* » de janvier 1916 qu'« *on ne lutte pas avec des hommes contre du matériel* » et en reniant par là le culte de 1914 de l'offensive à outrance menée par l'infanterie, où l'artillerie ne sert que d'appoint et où la guerre chimique n'existe pas. N'est-ce pas l'aveu aussi de Falkenhayn, qui tente ses chances avec son artillerie en économisant ses unités d'infanterie, jusqu'à leur interdire au début de pousser trop fort s'ils butent sur des nids de résistance ? Dans son roman de 1931 consacré en partie à Verdun, *Der Glaube an Deutschland* [« La croyance en l'Allemagne », non traduit], l'écrivain Hans Zöberlein vante la suprématie de l'esprit germanique, du *Frontgeist*, sur la nouvelle guerre de matériel – « *c'est le miracle sans égal du soldat allemand* », dit-il. Il

aura beau le rabâcher, c'en est fini de l'épopée de Siegfried [*la légende des Nibelungen*] comme de l'élan napoléonien.

Les héros rarissimes incarnent deux volontés différentes – défensive chez les Français, offensive chez les Allemands. D'un côté, le colonel Driant, mort vaillamment le 22 février en retardant avec ses chasseurs l'avance allemande dans le bois des Caures ; de l'autre, deux lieutenants, von Brandis et Radtke, passant outre aux consignes de leurs officiers supérieurs et s'emparant, avec deux compagnies de « brandebourgeois », du plus puissant fort de France, Douaumont. Dès avant la fin de la guerre, Driant et ses chasseurs sont transfigurés en Roland et les siens, assiégés à Roncevaux, dans des chansons de music-hall, les « brandebourgeois » en chevaliers teutoniques, accomplissant, selon le correspondant du *Frankfurter Zeitung*, « *avec une rage de la vieille Prusse, un des plus beaux faits d'armes de cette guerre* ».

La volonté, chez les Français, consiste avant tout à repousser l'envahisseur, à le frustrer à tout prix dans ses projets agressifs. C'est le geste réactif qu'on raconte, l'acte de refus, donc, qui n'a pas non plus beaucoup à voir avec l'exploit napoléonien. « *Ils ne passeront pas* » ou « *On ne passe pas* » : ces mots, qu'on trouve dans les lettres des poilus ainsi que dans la parole du général Nivelle, et qui reparaitront après-guerre sur la médaille frappée par la ville, sur le monument au sommet du Mort-Homme (Meuse), sur d'innombrables quatrièmes de couverture d'ouvrages jusqu'à nos jours – ces mots consacrent la vision essentielle côté français de la bataille, à savoir une bataille défensive.

L'image fréquemment invoquée est celle de poitrines françaises contre les obus allemands. Déjà, le 25 février, [*le responsable politique*] Gustave Hervé parle de « *muraille vivante* » dans *La Victoire* ; dans *Le Matin* du 21 août, Jean Richepin, de l'Académie française, établit, sur les six premiers mois de Verdun, quelques parallèles baroques avec les batailles de Valmy et Bouvines en évoquant une « *porte de la France* », où des « *poitrines* » résistent aux coups de bélier de l'envahisseur. « *Moi aussi, j'étais à Verdun !* », se plaint le héros éponyme du roman satirique du dramaturge Pierre Chaine, *Mémoires d'un rat*, paru lui aussi dès 1916, en feuilleton

300 jours de combats pour rien

La bataille de Verdun, comme celle de la Somme, reflète l'incapacité des généraux à percer les lignes ennemies

La bataille de Verdun est dans la mémoire des Français le symbole de la guerre de 1914, alors qu'elle a eu peu de conséquences sur le déroulement militaire du conflit. Pour les Allemands, c'est exactement l'inverse: Verdun aurait dû être la victoire finale, ce fut un échec, et elle a été sinon effacée, au moins minorée, dans les mémoires allemandes.

Fin 1915, les états-majors des deux camps décident que 1916 sera l'année de « la bataille décisive ». Ils ont compris que la guerre est devenue industrielle; il s'agit donc d'amasser le maximum de canons et de munitions sur un secteur donné du front, d'écraser les tranchées sous les obus, puis de lancer l'infanterie pour « occuper le terrain ». Une fois le front percé, la guerre de mouvement pourra, pensent-ils, reprendre ses droits.

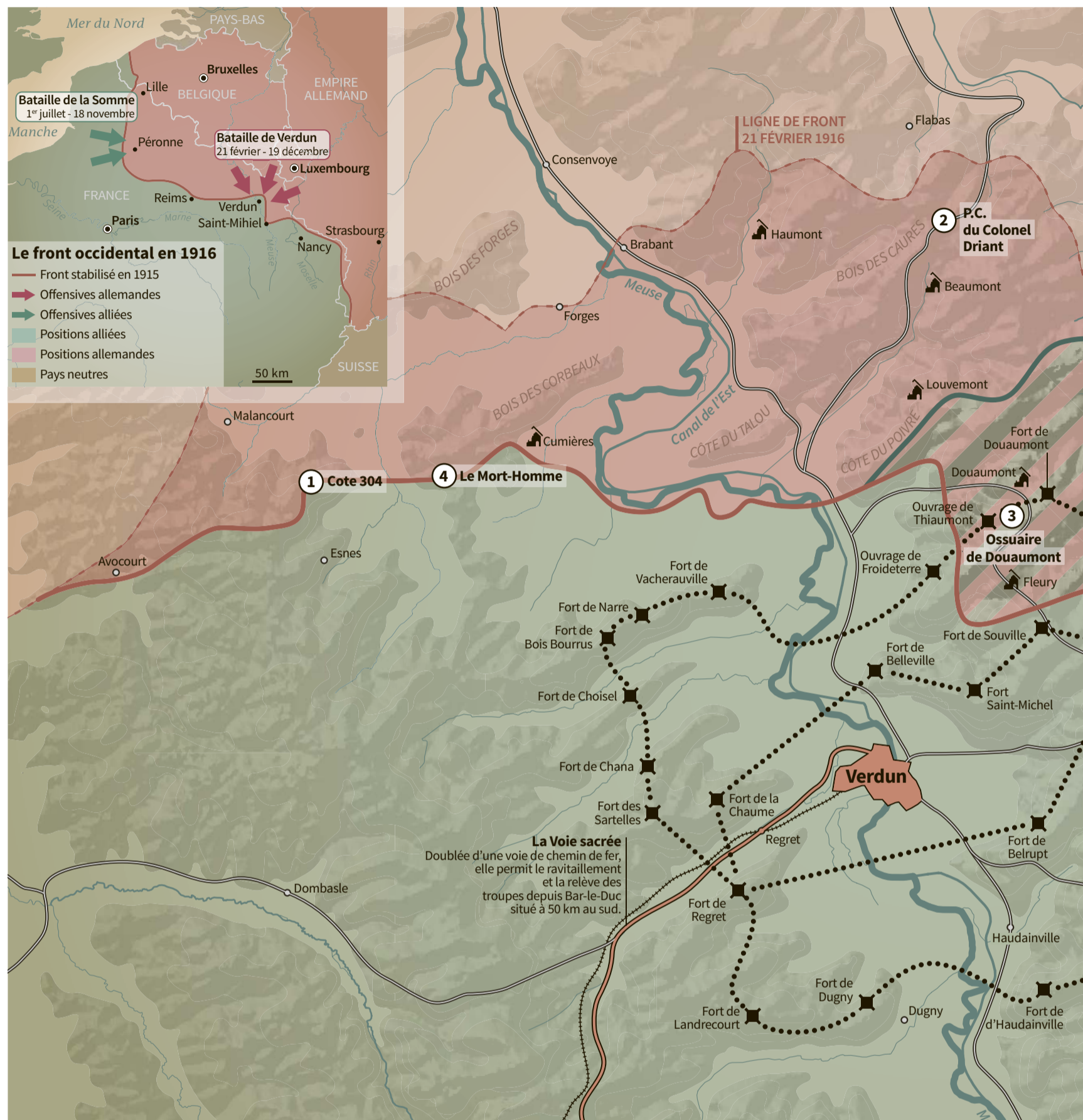
Pour les Alliés, la percée aura lieu sur la Somme, à la jointure des armées française et anglaise: l'objectif, politique celui-là, est de démontrer à l'opinion et au gouvernement anglais, tentés par le retrait du conflit après dix-huit mois de massacre, qu'un succès est possible. Pour les Allemands, la percée aura lieu à Verdun pour des raisons tactiques (le front y forme un saillant) et logistique (les lignes de chemin de fer venant d'Allemagne sont à proximité).

Guerre d'usure

Ce n'est qu'après l'échec de cette stratégie que, pour justifier leur acharnement, les généraux évoqueront une prétendue volonté d'« user » l'armée adverse au fil d'une longue bataille de positions. En réalité, si les deux batailles durent si longtemps (300 jours pour Verdun, cinq mois pour la Somme), c'est parce que, une fois avérée l'impossibilité de percer, elles se transforment en combats de diversion destinés à affaiblir l'effort principal du camp adverse sur l'autre champ de bataille.

Mais elles deviennent de ce fait un symbole politique de la résistance à l'ennemi: le « *Ils ne passeront pas!* » des Français à Verdun trouve son équivalent allemand sur la Somme. Une telle obstination, l'interminable vision du même paysage bouleversé par les bombardements, pris et repris des dizaines de fois au fil des mois, ont transformé ces champs de bataille en lieux de mémoire. Mais ils sont aussi les miroirs de l'incapacité des généraux à trouver, cette année-là, les clés de la victoire. ■

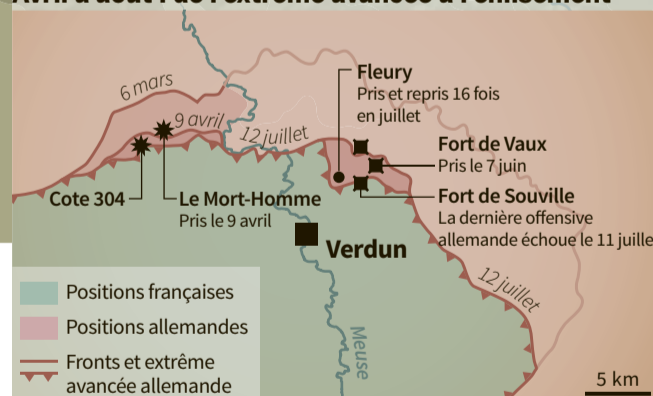
ANTOINE REVERCHON



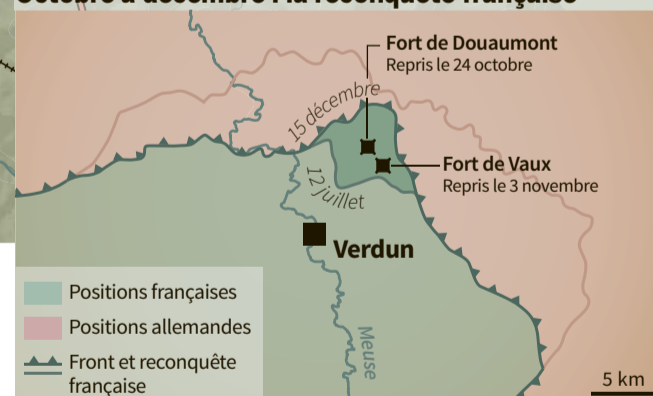
21 - 26 février 1916 : la première offensive allemande



Avril à août : de l'extrême avancée à l'enlèvement



Octobre à décembre : la reconquête française



Février

21 février

Début de l'offensive allemande vers Verdun, sur la rive droite de la Meuse, de Flabas à Ornes. Quelque 800 canons tirent deux millions d'obus en deux jours.

24 Au bois des Caures, les chasseurs du lieutenant-colonel Driant opposent une résistance acharnée aux Allemands. Cela n'empêche pas le front français de céder, et les Français se replient.

25 Les Allemands ont progressé de 8 km et pris le fort de Douaumont par surprise. La résistance,

malgré le bombardement, a ralenti l'avance allemande, laissant le temps aux renforts français d'arriver. L'attaque est bloquée.

26 Le général Pétain prend le commandement de la II^e armée. Il installe son état-major à Souilly. Depuis Bar-le-Duc, le ravitaillement est organisé vers le front par le train et par la route, « la Voie sacrée ».

Mars

6 mars

Les Allemands attaquent sur la rive gauche de la Meuse entre Forges-sur-Meuse et Béthincourt, vers le Mort-Homme et la cote 304.

8 Attaque allemande en direction du fort de Vaux.

9 au 15 Les Italiens attaquent sur le front de l'Isonzo pour soulager les Français, mais sans parvenir à percer.

Avril

9 avril

Prise par les Allemands du Mort-Homme (rive gauche) et du village de Vaux (rive droite). Mais leur avance est bloquée.

10 Dans son ordre du jour, le général Pétain écrit : « *Courage, on les aura!* »

Mai

1^{er} mai

Joffre remplace le général Pétain par le général Nivelle, jugé plus offensif.

8 Explosion accidentelle au fort de Douaumont. Quelque 850 soldats allemands périssent.
20 au 24 Rive gauche, les *Feldgrauen* conquièrent la cote 304, le sud du Mort-Homme et le village de Cumières.

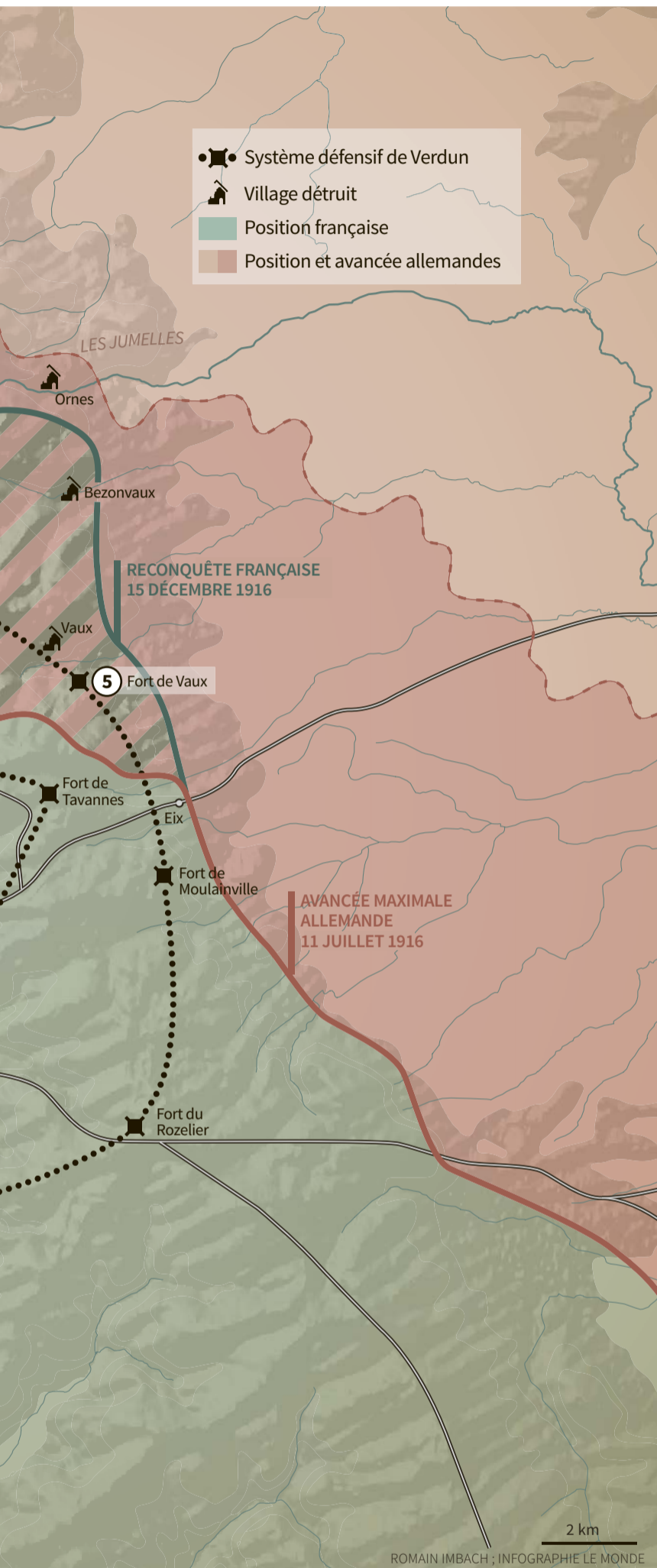
Juin

4 juin

Début de l'offensive russe du général Broussilov en Galicie et en Bucovine. Les lignes austro-hongroises sont percées.

7 Prise du fort de Vaux.

23 Offensive allemande à Verdun, entre Fleury et le fort de Souville (rive droite), ultime ouvrage avant Verdun. Fleury tombe, mais le fort reste aux Français.



1 Tranchées françaises sur les flancs de la cote 304. ADOC-PHOTOS/AB



2 Le lieutenant-colonel Driant, tué le 22 février 1916 au bois des Caures, à la tête des 56^e et 59^e bataillons de chasseurs. RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER



3 Inauguration de l'ossuaire de Douaumont en présence du président de la République Albert Lebrun, le 7 août 1932. STÉPHANE COMPOINT/ONLYFRANCE.FR



4 « Le Squelette », œuvre de Jacques Froment-Meurice, érigée sur le Mort-Homme en 1922. GUILLAUME HERBAUT POUR « LE MONDE »



5 Le fort de Vaux, après la bataille. PHOTO12

Juillet

1^{er} juillet
Début de l'offensive franco-anglaise sur la Somme. Le front a été réduit à 40 km car les Français ont dû envoyer leurs réserves à Verdun. Echec de la percée : la progression est nulle dans le secteur britannique, faible dans le secteur français.

12
Après une dernière offensive qui échoue le 11 juillet sur le fort de Souville, à 4 km de Verdun, les Allemands renoncent pour acheminer des renforts sur la Somme et sur le front de l'Est au secours des Austro-Hongrois en retraite.

Août

6 au 17 août
Les Italiens attaquent à nouveau sur l'Isonzo, sans succès.

29
Falkenhayn, sanctionné pour son échec à Verdun, est remplacé à la tête de l'état-major allemand par Hindenburg et Ludendorff, qui renouent avec la priorité donnée au front de l'Est.

Septembre

3 au 18 septembre
Les Alliés échouent à nouveau sur la Somme.

18
Broussilov, qui a reconquis une partie de la Pologne, stoppe son offensive en raison de l'arrivée des renforts allemands.

25 au 28
Troisième série d'offensives alliées sur la Somme. Sans parvenir à percer.

Octobre

21 octobre
Contre-offensive française à Verdun, où Joffre veut attirer les renforts allemands, la priorité restant la percée sur la Somme. Le fort de Douaumont est repris le 24.

Novembre

3 novembre
Le fort de Vaux est reconquis par les Français.

5 au 18
Echec de la quatrième et dernière offensive sur la Somme. Le mauvais temps oblige Joffre à renoncer définitivement. Les Alliés ont progressé en cinq mois de huit à douze kilomètres selon les secteurs. Les pertes (morts, disparus et blessés) s'élèvent à 620 000 hommes pour les Alliés et 437 000 pour les Allemands.

Décembre

15 au 18 décembre
Dernière contre-offensive française à Verdun, qui permet la reconquête des principales positions perdues. Les pertes s'élèvent à 378 000 Français et 337 000 Allemands en trois cents jours.

25
Joffre, sanctionné pour son échec sur la Somme, est remplacé à la tête de l'armée française par Nivelle. Il reçoit pourtant le bâton de maréchal.

Sur les traces de leurs chers disparus

Anne Pidoux et Josette Morel ont longtemps ignoré où étaient enterrés leurs aïeux, morts en 1916.

L'Allemand Peter Sauter, lui, a découvert, en 2009, les lieux où fut blessé son père

La tombe se trouve au fond de la nécropole d'Esnes-en-Argonne. Une simple croix blanche, comme il y en a des milliers dans les cimetières qui peuplent ces rives de la Meuse. Dessus, est écrit en lettres capitales le nom d'un « mort pour la France » : Verdier. Ni prénom ni dates de naissance et de décès, juste le numéro de la sépulture en haut à droite en lettres minuscules : 2000. Anne Pidoux en est certaine, c'est là que repose son grand-père, Baptiste Verdier, tué le 19 juin 1916 lors d'un bombardement allemand non loin, à Malancourt.

L'histoire de cette retraitée de 62 ans est celle, mille fois répétée, du deuil interminable d'une famille ayant perdu l'un des siens lors de la bataille de Verdun. Il y a encore trois ans, Anne Pidoux ne savait pas grand-chose de ce grand-père. Né à Espezel dans l'Aude, en 1886, ce jeune agriculteur est parti à la guerre en août 1914, laissant derrière lui sa femme, ses deux filles et une récolte. Lorsque son épouse est morte d'une grippe en 1915, ses deux filles âgées de deux et trois ans ont été recueillies par leur grand-mère. Un an plus tard, le maire du village est venu lui apporter les effets personnels du défunt : deux épaulettes de velours, un casque Adrian et une citation à l'ordre de la division. Pour apaiser la douleur des familles, la République savait se montrer reconnaissante. L'adjudant Verdier y était décrit comme un « excellent chef de section reconnu pour son zèle et sa bonne attitude au feu ». Des louanges auxquelles la descendance n'aurait pas d'autre choix que s'accrocher pendant des décennies, faute de mieux.

Jeanne, la mère d'Anne Pidoux, a ainsi vécu toute sa vie sans savoir où était enterré son père. Pour cette pupille de la nation, Verdun, c'était l'autre bout du monde. Dans cette contrée lointaine, la France avait perdu quel-

que 163 000 soldats rien que pendant l'année 1916. « Elle a souffert de ne rien savoir, raconte Anne Pidoux. Adolescente, elle écrivait ses états d'âme sur des morceaux de papier qu'elle enfonçait dans les lézardes du mur de son jardin. Depuis, la maison a été vendue. J'y suis retournée, mais je n'ai pas osé regarder dans le mur. Je suppose qu'avec le temps tous ces papiers ont disparu. » Face au chagrin de sa mère, Anne Pidoux s'est sentie désemparée plus d'une fois. « On n'osait pas trop lui poser de questions, on voyait bien que ça lui faisait mal au cœur, avoue-t-elle. Avant sa mort, en 2008, j'ai trouvé une photo de mon grand-père en uniforme militaire dans la table de nuit de sa chambre. Au dos, elle avait écrit : "Mon petit papa que j'ai toujours aimé et que j'aime encore à 86 ans". »

Anne Pidoux poste le cliché sur Facebook en janvier 2013. « Quelqu'un peut-il m'aider à retrouver la tombe de mon grand-père mort à Verdun en 1916 ? », lance-t-elle, comme une bouteille à la mer, sur une page dédiée à la

« Ma mère a souffert de ne rien savoir sur son père. On voyait bien que ça lui faisait mal au cœur »

ANNE PIDOUX

petite-fille de Baptiste Verdier, tué le 19 juin 1916

Journée des orphelins. Touchée par le mot, Liliane Reilly lui répond. Cette Verdunoise, membre de la chorale de l'Ossuaire de Douaumont, ne tarde pas à trouver une piste : celle



de la nécropole d'Esnes-en-Argonne où sont enterrés de nombreux soldats de la compagnie de Baptiste Verdier. « Nous pensons que la dépouille de mon grand-père a d'abord été inhumée dans un cimetière provisoire à Montzéville, avant d'être déménagée à Esnes-en-Argonne en 1921, affirme Anne Pidoux. J'essaie de faire reconnaître que cette tombe est bien la sienne, mais je me heurte à l'incompréhension de l'administration. »

Anne Pidoux n'a toutefois pas attendu cette reconnaissance pour s'y recueillir avec sa fille et sa sœur le 19 juin 2014. « On a accroché un petit cœur en osier avec une colombe sur la croix. Lorsqu'on est parti, le froid est tombé d'un coup. Une nappe de brouillard a entouré le cimetière, et les corbeaux ont croassé. C'était d'une tristesse... »

Dans d'autres familles, c'est l'absence de corps qui a rendu le deuil difficile. Pendant la Grande Guerre, 50 % des corps des soldats tués ont disparu. Le culte de la mémoire a dû pallier cette absence. C'est ainsi qu'est apparue la vénération des noms, sous la forme de liste de morts sur des monuments, phénomène universel remarquablement décrit par l'historien américain Jay Winter.

Josette Morel, 70 ans, a longtemps cherché le corps de son grand-père, Jean Peyrelongue, tué à Fleury-devant-Douaumont, l'un des neuf villages détruits et jamais reconstruits autour de Verdun. De cet homme, il ne restait aucune trace. Pas même une photo ou une lettre. Cette retraitée nantaise se souvient d'avoir suivi dès l'âge de 6 ans son père dans la nécropole de Douaumont. Quelque

Pour les Britanniques, la Somme est le « cauchemar » de 14-18

Au Royaume-Uni, cette bataille a un statut équivalent à celle de Verdun en France, au point de symboliser, à elle seule, la Grande Guerre outre-Manche

LONDRES - correspondant

Verdun ? Connais pas. La mémoire de la première guerre mondiale est à ce point nationale que les Britanniques ignorent généralement jusqu'à l'existence de la bataille qui, pour les Français, symbolise 14-18. Concomitante, la bataille de la Somme (juillet-novembre 1916), en revanche, fait l'objet d'un immense intérêt populaire, et son centenaire sera marqué par d'impressionnantes commémorations. Le 30 juin, la reine assistera à un office du souvenir à l'abbaye de Westminster et plusieurs membres de la famille royale, dont Charles, Camilla, William, Kate et Harry, seront présents en Picardie le 1^{er} juillet.

« On pourrait penser que c'est simplement par ignorance ou par nationalisme, du fait qu'aucun soldat britannique n'a combattu à Verdun. Mais c'est encore pire : c'est de la désinformation, soutient Hew Strachan, professeur de relations internationales à l'université de St Andrews et historien militaire incontournable. Beaucoup de gens ici pensent que la Somme a été conçue pour soulager les Français engagés à Verdun,

alors que c'est faux, puisqu'il s'agit d'une offensive franco-britannique programmée deux mois avant que les Allemands attaquent à Verdun. »

De fait, dans la mémoire britannique, la bataille de la Somme a un statut équivalent à celle de Verdun en France, au point de symboliser l'ensemble de la première guerre mondiale. Les jeunes Britanniques en savent même sans doute nettement davantage sur la Somme que leurs contemporains français sur Verdun, tant cette grande bataille fait l'objet d'une intense couverture institutionnelle et médiatique outre-Manche. Ils ne peuvent ainsi ignorer qu'au cours du seul premier jour de la bataille, le 1^{er} juillet 1916, plus de 19 000 soldats du Commonwealth ont trouvé la mort, ce qui en fait le pire désastre militaire dans l'histoire du Royaume-Uni.

« La Somme est restée comme un véritable cauchemar dans la culture populaire britannique, explique l'historienne Heather Jones, spécialiste de la Grande Guerre à la London school of economics. La bataille est associée à l'idée d'une trahison des soldats issus des classes populaires par des officiers aristocrates qui les ont envoyés à la boucherie. Cette question de classe est beaucoup

plus importante qu'à Verdun : l'armée française est républicaine et certains officiers étaient issus du rang. C'était très peu le cas chez les Britanniques. »

La Somme est la première bataille de 14-18 où Londres aligne des forces considérables. La conscription n'a été votée qu'en janvier 1916 sous la pression française et non sans réticence. L'idée prévalait jusqu'alors que la puissance du pays reposait sur la production industrielle et le commerce, secteurs qu'il ne fallait pas priver d'hommes.

D'où un certain ressentiment français. Robert Tombs, professeur d'histoire à Cambridge, cite une lettre d'un soldat français se plaignant, au début de la bataille de Verdun, que les Britanniques « gardent leur belle armée pour après la guerre ». Hew Strachan admet que l'idée dominante des Britanniques était de « se battre jusqu'au dernier Français », autrement dit, de laisser Paris accomplir l'essentiel de la tâche.

Aussi la coordination franco-britannique a-t-elle mis longtemps à se montrer efficace. « Les relations franco-britanniques étaient marquées par une certaine ambiguïté, confirme l'historienne Heather Jones. Ce sont deux empires marqués par deux conceptions de l'Etat, l'une monarchique, l'autre républicaine.

Les soldats français avaient une conception de leurs droits de citoyens plus marquée que les Britanniques. »

La Somme, en mettant les Britanniques en première ligne alors que les Français sont concentrés sur Verdun, modifie largement ce contexte. « J'ai

En Grande-Bretagne, les jeunes en savent davantage sur la Somme que leurs contemporains français sur Verdun

sans doute l'air ridiculement francophile, mais j'affirme que les succès de l'armée française en 1916 ont été considérables, insiste Hew Strachan, contrebalançant l'insistance britannique sur les sacrifices consentis sur la Somme. La vision des Britanniques ne pouvait être, comme pour les Français, celle d'une défense du

sol national. Mais l'empathie a progressé : la vision des terribles destructions en France a renforcé les soldats britanniques dans l'idée qu'ils se battaient pour que cela n'arrive pas dans leur pays. »

Au Royaume-Uni, la propagande de guerre a fait croire un temps que la Somme avait été une victoire. Mais la découverte de la monstrueuse réalité dans les années 1920 – un million de victimes au total, dont 442 000 morts, sans effet décisif sur l'issue du conflit – a transformé la bataille en symbole de la vanité de la guerre pour les Britanniques. Dans les années 1960, le souvenir du désastre de 1916 a même alimenté un puissant mouvement pacifiste. Aujourd'hui, au contraire, la Somme nourrit toute une série d'hommages publics appuyés aux armées.

Les guerres mondiales se trouvent même enrôlées dans la campagne pour le référendum du 23 juin sur le maintien ou la sortie de l'Union européenne. Tandis que le premier ministre, David Cameron, associe le « Brexit » au risque de retour des conflits, le leader d'extrême droite, Nigel Farage, utilise les photos de cimetières militaires en France comme symbole des horreurs liées, selon lui, à l'appartenance à l'UE. ■

PHILIPPE BERNARD



part, au milieu de ces 16 000 croix blanches tirées au cordeau, devait se trouver la tombe du grand-père, se disaient-ils. Une quête désespérée prolongée plus d'une fois dans l'ossuaire où leurs yeux passaient en revue l'intégralité des noms gravés.

Manifestement, ce corps introuvable se trouvait parmi ceux des combattants français et allemands ensevelis sous la terre de Verdun. Selon le Mémorial de Verdun, il y en aurait encore 80 000. Le père de Josette Morel aurait-il fini par accepter cette évidence, il ne l'aurait jamais dit. Pas du genre à exprimer ses états d'âme. Né en juillet 1914 à Briscous au Pays basque, il descendait d'une lignée d'agriculteurs durs au mal. «Après la guerre, sa mère s'est remariée avec un ancien combattant», raconte Josette Morel. A la mai-

son, on n'a plus parlé de mon grand-père. Mon papa a souffert de ne pas avoir connu son père. C'était un manque.»

Fait prisonnier par les Allemands en 1940, le père de Josette Morel s'est marié peu après la Libération avec une Ardennaise, dont le frère habitait à Verdun. «C'est un cousin qui par hasard en juin 2013 a entendu dire que des touristes allemands avaient retrouvé des ossements à la sortie de Fleury. Parmi les corps de 26 soldats, il y avait celui de mon grand-père», explique Josette Morel. Lorsque le maire du village lui annonce la nouvelle, elle saute dans sa voiture. «A l'hôpital de Verdun, j'ai rencontré mon grand-père. Il n'en restait plus grand-chose. J'ai pu savoir comment il avait été tué : une balle de Mauser avait traversé son crâne.»

Avec ses deux frères, elle prend la décision de l'inhumer dans la nécropole de Douaumont. «Pendant quatre-vingt-dix-sept ans, il a reposé sous terre avec ses compagnons d'armes. On a préféré qu'il reste avec eux. Quelque part, on est contents. Maintenant, quand on va à Verdun, on sait où se recueillir.»

Côté allemand, Verdun continue également de hanter les mémoires familiales. Peter Sauter, 64 ans, a fait plus d'une fois le voyage au bout de la nuit. Durant toute son enfance, il a entendu son père pousser des hurlements dans son sommeil. Pour cet ancien combattant de 14-18, né en 1894, la guerre était un tabou. Sa femme, de vingt-deux ans sa cadette, veillait à ce que les cinq enfants ne posent aucune question. Par sa sœur, Peter Sauter apprit que son père avait

été blessé en France. «Quand j'étais gamin, je disais à mon père : "Raconte-moi quelque chose de la guerre". Dès lors, son regard était vague. L'atmosphère devenait glaciale. Ça m'effrayait.»

Un jour en l'absence de sa mère, son père finit par lui raconter comment il fut touché au dos par un shrapnel pendant la grande offensive française à Douaumont, en octobre 1916. «Son dos était déchiré, son ventre ouvert, ses boyaux sortaient. Il m'a dit : "J'ai pris mon pantalon, une main devant, l'autre derrière, j'ai tout mis dedans pour ne rien perdre. Derrière moi, il y avait un poste sanitaire souterrain. Devant moi, plus loin, un poste de secours. J'ai bien fait de ne pas aller dans le poste souterrain parce qu'ils ont tous péri dans les gaz".»

Ce sera l'une de ses rares confessions. «Peu avant sa mort, je l'ai vu brûler tous ses papiers. Je lui en veux parce qu'il n'a rien laissé. Pendant des décennies, j'ai cherché, je n'ai rien trouvé.» En 2009, cet enseignant qui vit en Suisse tente une expédition de la dernière chance. Il s'enferme trois jours au centre de documentation du Mémorial de Verdun, lit tout ce qui lui passe par la main. En vain. La directrice lui conseille de se rendre aux archives de Stuttgart, dans le Bade-Wurtemberg, Etat-région où fut incorporé son père.

«Là-bas, j'ai pu reconstituer son périple, mais les indications en allemand ne permettaient pas d'identifier tous les lieux où il était passé», constate-t-il. Il fait alors appel à Pierre Lenhard, guide franco-allemand des champs de bataille, lequel parvient à localiser le bois Fumin, l'endroit où fut blessé son père. «La première fois que j'y suis allé, j'étais comme paralysé. Je regardais par terre. Il y avait des barbelés, des obus, des gourdes, des brodequins. Je me suis dit : "Je marche sur des morts, peut-être sur le sang de mon père". Je me suis assis, et puis j'ai pleuré.»

Depuis, il y a amené toute sa famille : ses fils, ses frères, ses nièces, ses neveux. En 2015, il a fait la connaissance devant le Fort de Douaumont de Jean-François Cante, fils de poilu. «Mon père a toujours eu peur de Verdun, assure Peter Sauter. Se battre, c'était pas son truc, ni celui des autres d'ailleurs. J'ai voulu à sa place terminer symboliquement la guerre des poilus et des feldgrauen [soldats allemands]. Mon désir était de rencontrer un fils de combattant français pour une bonne poignée de main. Maintenant, on marche ensemble.» ■

ANTOINE FLANDRIN

La nécropole d'Esnes-en-Argonne (Meuse), où reposerait l'adjudant Baptiste Verdier selon Anne Pidoux, sa petite-fille.

GUILLAUME HERBAUT POUR «LE MONDE»

Verdun, un non-événement pour l'Allemagne

Le relatif désintérêt des Allemands s'explique, notamment, par le fait que la bataille s'est déroulée en France et s'est soldée par une défaite

BERLIN - correspondant

P lutôt discrète il y a deux ans lors des commémorations marquant le centenaire du début de la première guerre mondiale, la chancelière Angela Merkel sera présente et prononcera un discours ce 29 mai à Verdun pour célébrer le centenaire de la bataille, au côté du président François Hollande. Un rendez-vous qui, pour les deux dirigeants, n'a rien d'évident tant la cérémonie entre François Mitterrand et Helmut Kohl en 1984 a marqué les esprits.

Parmi les 3 800 élèves qui assisteront à la cérémonie, il y aura un peu moins d'un millier d'Allemands. Beaucoup ont découvert Verdun à cette occasion. «Je me suis dit : "pourquoi tu ne connais pas cela alors que c'est si important pour les Français ?"», témoigne Lara Niemsch, 15 ans, qui s'est documentée ces derniers jours sur Internet.

Elle sera à Verdun, le 29 mai, comme une vingtaine d'autres élèves berlinois du lycée Leibniz. «Il y avait une trentaine de candidats et nous avons dû en sélectionner une vingtaine en fonction de leur motivation», témoigne Bettina Deutsch, son professeur d'histoire et de français.

Pour elle, comme pour sa collègue Agnes Giese, ce déplacement et cette cérémonie sur le champ de bataille devront montrer aux élèves que «la paix en Europe ne va pas de soi et que l'Allemagne et la France ont un rôle particulier à jouer pour la préserver».

Il y a deux ans, les Allemands s'étaient passionnés pour les origines de la première guerre mondiale, grâce notam-

14-18 n'occupe pas dans les mémoires une place aussi importante que la seconde guerre qui, elle, a ravagé le pays

ment au livre de l'historien australien Christopher Clark *Les Somnambules* (Flammarion, 2013). Rien de tel cette année. Les autorités font profil bas. Ni le ministère des affaires étrangères – très actif dans les commémorations de 1914

– ni même le Musée de l'histoire allemande n'ont prévu la moindre manifestation sur le sujet.

Seul le groupe CDU/CSU au Bundestag a organisé le 10 mai, en fin de journée, une conférence sur le thème : « Apprendre de la bataille de Verdun : la responsabilité allemande et française pour la paix en Europe ». Une initiative due à l'ancien ministre de la défense Franz Josef Jung (CDU). Parmi les invités, trois députés conservateurs allemands, un député français, Patrick Hetzel (LR), un historien français, Francis Masson, et l'historien allemand Gerd Krumeich, éminent spécialiste de la première guerre mondiale et coauteur avec l'historien Antoine Prost du premier livre franco-allemand sur le sujet : *Verdun 1916* (Taillandier, 2015).

«Verdun ne parle pas aux Allemands. C'est juste un symbole de l'inanité de la guerre», déplore Gerd Krumeich. Dans leur livre, Antoine Prost et lui remarquent que, «par rapport à la Somme, qui fut pour les Allemands la bataille défensive par excellence, Verdun joue un rôle manifestement bien moindre dans le souvenir de la Grande Guerre».

Ce relatif désintérêt des Allemands pour Verdun s'explique par de multiples facteurs : la bataille s'est déroulée

en France ; bien moins de soldats y ont participé, car les Allemands, contrairement aux Français, n'ont pas fait tourner de nombreux régiments ; les raisons de l'offensive allemande n'ont jamais été très claires et celle-ci n'a pas été couronnée de succès.

Surtout, même si les débats de 2014 ont en partie changé la donne, 14-18 n'occupe pas dans les mémoires allemandes une place aussi importante que la seconde guerre mondiale, qui, elle, a ravagé le pays, matériellement et moralement. Pour preuve, le dernier combattant de la Grande Guerre ayant combattu pour la France, Lazare Ponticelli, a eu droit à des obsèques nationales lors de son décès à l'âge de 110 ans, en mars 2008, alors que deux mois plus tôt, Erich Kästner, le dernier soldat allemand de 14-18, est mort à 107 ans dans l'indifférence générale.

Par ailleurs, si la commémoration de la Grande Guerre a commencé dès la fin des années 1920, les nazis ont «récupéré» Verdun lors de l'entrée des troupes allemandes dans la ville le 15 juin 1940. «Le mythe de Verdun, côté allemand, est en bonne partie le fruit amer d'une authentique nazification du souvenir de la bataille, dont pâtit du reste tout le souvenir de la Grande

Guerre», font valoir Gerd Krumeich et Antoine Prost.

Si cette récupération a longtemps marqué les Allemands, les Français n'ont pas forcément toujours contribué à modifier cette perception. Malgré le traité de l'Élysée signé entre la France et l'Allemagne en janvier 1963 et la demande du chancelier Konrad Adenauer de participer aux commémorations marquant le cinquantième anniversaire de la bataille en 1966, le général de Gaulle n'invite aucun représentant allemand à cette cérémonie qui, du coup, passera totalement inaperçue en Allemagne.

Il faudra attendre 1979 pour qu'un Allemand, l'écrivain – et ancien combattant – Ernst Jünger, soit invité à Verdun pour présider aux cérémonies. «Il faut que l'anniversaire de la bataille de Verdun cesse d'être une manifestation à caractère seulement national pour devenir un appel à la paix entre les nations», a-t-il déclaré à cette occasion.

Une leçon tellement intégrée par les Allemands aujourd'hui que, lors du colloque au Bundestag, Gerd Krumeich, le francophile, n'a eu aucun succès lorsqu'il a appelé ses compatriotes à avoir le courage de prendre les armes quand cela s'avère nécessaire. ■

FRÉDÉRIC LEMAÎTRE

Documents sauvegardés



© 2024 Le Parisien. Tous droits réservés.
Le présent document est protégé par les lois
et conventions internationales sur le droit
d'auteur et son utilisation est régie par ces
lois et conventions.

news-20241026-PFR-aac94ddc77346721729394b695d386774d
e7bff

Nom de la source

Le Parisien (site web)

Samedi 26 octobre 2024

Type de source

Presse • Presse Web

Le Parisien (site web) • 517
mots

Périodicité

En continu

Couverture géographique

Régionale

Provenance

Paris, Ile-de-France, France

À Verdun, on découvre encore des poilus : « Ils avaient leurs jambes repliées et encore leur casque »

Doris Henry

« Au moindre coup de pelle, lorsque des entreprises de travaux publics interviennent, il y a de la méfiance, la crainte de taper un obus ou de trouver des ossements » : mardi 22 octobre, Cédric Schwindt, le directeur départemental de l'Office national des combattants et victimes de guerre (ONACVG), a été contacté, comme une dizaine de fois par an, après la découverte de squelettes de poilus lors de travaux ordinaires d'enfouissement d'une ligne électrique, à Fleury-devant-Douaumont (Meuse).

« Mon institution est chargée d'exhumer et d'identifier les ossements. Pour un département comme la Meuse, c'est assez régulier de découvrir des restes de soldats, car des milliers d'hommes restent portés disparus. Mais la dernière fois que nous avons retrouvé un corps entier, c'était il y a deux ans. »

Enterrés les uns sur les autres

Et, fait encore plus rare, ce sont trois soldats français qui ont été découverts à 1,20 m de profondeur, à proximité de l'ossuaire de Douaumont « sur les 2 km² du point chaud de la bataille de Verdun qui a fait plus de 300 000 morts en 1916 », précise Cédric Schwindt.

Enterrés les uns sur les autres, « deux avaient leurs jambes repliées et encore leur casque, avec même une fiole d'alcool. Ces soldats avaient leurs caisses de munition, ce qui est encore plus exceptionnel, car on saisit vraiment le moment de leur mort », ajoute Marine Meucci, archéo-anthropologue, qui a pris le relais pour analyser ces dépouilles, au sein d'un laboratoire du sud de la France.

Selon un examen préliminaire, l'un avait moins de 20 ans, le deuxième avait entre 20 et 29 ans, et le dernier était « un adulte mature » selon Marine Meucci. Les ossements « seront lavés, séchés avant d'établir le profil biologique ».

L'enjeu sera ensuite de pouvoir y associer un nom et un prénom. « Il y a un espoir d'identification car deux plaques d'identité ont été retrouvées. Pour l'instant, elles ne sont pas lisibles, car elles sont très friables, mais je suis confiante pour l'une des plaques. En la frottant doucement et avec un microscope, on devrait en savoir davantage. »

Ils retrouveront une « sépulture digne »

Si une identité est révélée, l'état civil

militaire tentera de prendre contact avec les descendants. « Si la famille n'est pas retrouvée dans six mois, on procédera à l'inhumation à la nécropole », fait savoir Cédric Schwindt. Dans tous les cas, ces poilus retrouveront une « sépulture digne, c'est le coeur de ma mission », insiste Marine Meucci, référente nationale pour ces découvertes fortuites.

« Une loi de 1935 stipule que l'on n'a plus le droit de rechercher des corps tombés lors de la Première Guerre mondiale. C'est le principe de surprise qui prédomine désormais, lors de travaux ou encore lorsque des arbres sont arrachés par des coups de vent et que l'on découvre en dessous des ossements. D'ailleurs, après la guerre, le champ de bataille de Verdun n'a été creusé qu'à une cinquantaine de centimètres de profondeur. Ces soldats que l'on retrouve 110 ans plus tard démontrent que Verdun est encore dans la réalité de cette guerre », conclut Cédric Schwintz.

Cet article est paru dans Le Parisien (site web)

<https://www.leparisien.fr/meuse-55/a-verdun-on-decouvre-encore-des-poilus-ils-avaient-leurs-jambes-repliees-et-encore-leur-casque-26-10-2024-DEWGOB>

Documents sauvegardés

EF3ZHETNKNFSDHVCV7M4.php